

# Les Enfants ont des oreilles

**Contes** / 1949

À droite :

*Récits des quatre coins du monde*,  
édition originale, 1949.

© Le Chardon rouge

1. *Les Vagabonds efficaces et autres récits*. Paris. François Maspero, coll. « Les textes à l'appui », 1970, p. 139. *supra*, p. 210.

2. On ne parle pas encore de télévision ; en 1949, il n'existe encore que 3 000 récepteurs sur l'ensemble du territoire français.

3. *Récits des quatre coins du monde*. Paris, Le Chardon rouge, 1949, p. 7.

4. Les trois journalistes sont Henri Bourdens, Pierre Ollivier et Jean Olivier. Le premier numéro de *Vaillant*, le journal le plus captivant, paraît le 1<sup>er</sup> juin 1945. Il fait suite à un journal publié illégalement pendant la guerre, *Le Jeune patriote*. L'équipe du *Jeune patriote* est issue du Front patriotique de la jeunesse, qui devient en 1943 Forces unies de la jeunesse patriotique, sous l'égide du Conseil national de la Résistance. À la Libération, *Jeune patriote* devient *Vaillant*.

« Cinéma, radio, presse apportent le monde en images, musique, phrases. Ils sont la pâture constante de la puissance imaginaire des enfants. [...] L'enfant d'aujourd'hui "connaît" le monde, celui des solitudes glacées, des grands hôtels, de l'Équateur et des bistrotts louches. Il croit le connaître, il croit les images. Il répugne aux livres. Il est dégoûté de la monotonie quotidienne et tatillonne de la vie familiale. Les évasions viennent au-devant de lui.<sup>1</sup> » *Les Vagabonds efficaces* s'achève avec la condamnation des effets du cinéma, des images de presse et des « z'illustrés » sur « la puissance imaginaire des enfants »<sup>2</sup>. Deligny mesure les risques de fascination et d'endoctrinement du Technicolor et des *comics* ; l'alternative qu'il propose pour pallier le « retard apporté à la prise de conscience des jeunes de notre temps par une littérature stupide et sans espoir...<sup>3</sup> » est austère et désuète. Elle tient en deux livres, publiés par Le Chardon rouge (la maison d'édition fondée par Huguette Dumoulin en 1948) : des contes, *Les Enfants ont des oreilles*, et un recueil collectif de nouvelles, *Récits des quatre coins du monde*, dont les trois autres auteurs sont journalistes au magazine communiste *Vaillant*<sup>4</sup>. Comme leur nom l'indique (et hormis celle de Deligny, « La lézarde », qui ressortit à une sorte de fantastique quotidien), les nouvelles sont des récits de contrées lointaines à la Conrad, virils et humanistes, illustrés de quelques dessins réalistes à la plume. La photographie en noir et blanc de la couverture représente l'un des auteurs, Jean Ollivier, à la barre de son bateau. Le livre est petit, modeste, accompagné de dessins naïfs de Deligny à la craie sur papier glacé noir.



En 1949, Deligny vit à l'auberge de jeunesse de Noisy-sur-Oise, près de Paris, avec Josette, Catherine, et Caroline, leur seconde fille née le 3 septembre 1948. Le décor et les personnages des *Enfants ont des oreilles* sont inspirés par Noisy et par les paysages du Nord. « Raconter une histoire » – le titre de sa préface – fut son activité principale au cours de sa première expérience d'instituteur à Paris – suivie d'une autre à Nogent-sur-Marne – en 1938. La description des circonstances qui l'ont conduit à ce poste varie d'un texte à l'autre. En octobre 1935, il commençait son service militaire à l'école militaire, à Paris. Il ne participa donc pas directement au Front populaire. Dans *Le Croire et le Craindre*, à l'intérieur d'une séquence sur le thème des portes, il en a raconté un épisode sur le ton potache qui caractérise la plupart de ses récits d'armée. Le récit frise l'invraisemblance. Après avoir été surpris en train de verser du sucre dans les réservoirs des camions mobiles en partance pour les manifestations, il est envoyé pour quelques jours à la prison de la citadelle de Lille, dans son corps d'origine. Il s'évade et part pour les plages du Nord. C'est la fin de l'été. Au vu de son parcours scolaire (il est bachelier à une époque où 3 % seulement de la population masculine accède au baccalauréat), l'armée le considère comme instituteur et le libère pour la rentrée scolaire. Quelques mois plus tard, il enseignait rue de la Brèche-aux-Loups, à Paris, dans le 12<sup>e</sup> arrondissement.

La réalité est moins simple et le hasard plus déterminé que dans son récit. Fin 1936 donc, Deligny est libéré. Il reste à Paris. Il vit avec Josette Saleil rue Lhomond, dans une chambre prêtée par un certain Sutard, dont le personnage apparaît selon les récits sous différentes identités : il est celui que Deligny rencontre dans les dunes après son départ de la caserne Vauban et avec qui il ouvre sur la plage un « camp international de la jeunesse »<sup>5</sup> ; celui qui tente en vain de le convaincre de s'engager dans les Brigades internationales ; celui qui rapporte de la guerre d'Espagne l'étrange objet – une pièce de cuir – en « peau de curé »<sup>6</sup>, etc. Deligny n'a ni formation ni projets. Dans *L'Enfant de citadelle*, il raconte avoir voulu s'engager dans la police. Dans un entretien avec Isaac Joseph, il dit – version plus plausible – avoir pensé devenir journaliste, avant d'envoyer sa candidature pour un poste d'instituteur en haute montagne. C'est alors qu'intervient l'une de ces circonstances qui ont déterminé les tournants de son existence. Le père de son ami d'enfance François Châtelet – qui se faisait appeler « Franquois », François sans cédille –, était inspecteur de l'enseignement primaire. Il lui proposa un poste d'instituteur spécialisé dans l'école de la rue de la Brèche-aux-Loups : « Le nom de la rue m'allait fort bien<sup>7</sup>. J'avais donc affaire à des enfants anormaux experts en attitudes et manières d'être qui surprenaient le gamin que j'étais, pourvu de cet emploi qui m'était advenu sans que j'y sois pour grand-chose. Il s'agissait de gagner ma vie. J'avais vingt-quatre ans. J'avais devant moi un pâté de présences où l'effarant se mêlait à l'indolence. Je ne savais pas trop où me mettre. Il arrivait que les heures se fassent très longues, très longues [...] Les tables mêmes où les enfants s'asseyaient me semblaient être du Moyen Âge et le tableau noir datait d'avant

5. « C'est dans les dunes où je me planquais en Belgique que j'ai rencontré un gars qui revenait de Tahiti et qui avait dépensé ses derniers ronds à sortir un chien de la fourrière. On est restés ensemble. On a inventé un camp international de la jeunesse. On avait contacté la presse et on a vu arriver des Chinois et des Tchécoslovaques. On avait installé des piquets dans les dunes et on faisait payer les campeurs. Pour seule nourriture nous fournissions les légumes et les salades que mon copain piquait aux Halles où il travaillait. » Propos de Deligny transcrits par Isaac Joseph au cours de la préparation de *Le Croire et le Craindre*. Il n'y a aucune trace ailleurs de cet extravagant récit.

6. Ces trois anecdotes invérifiables figurent, entre autres, dans l'une des versions de *L'Enfant de citadelle*, dans des notes d'Isaac Joseph prises au cours d'entretiens avec Deligny, et dans *Lointain prochain*. *Les deux mémoires* (inédit).

7. « Brèche-aux-Loups (*rue de la*) : 12<sup>e</sup> arrondissement ; longueur 410 m, largeur 10 à 18 m. Ancienne voie de la commune de Bercy. Cette voie existait au XIII<sup>e</sup> siècle ; elle était indiquée sur les plans de 1730 comme un sentier tortueux appelé, jusqu'en 1845, ruelle de la Brèche-aux-Loups, du nom d'un lieu-dit ; elle reliait alors le chemin des Marais à la rue de la Lancette ». Jacques Hillairet, *Dictionnaire historique des rues de Paris*, Paris, Minuit, 1972.

l'invention du contreplaqué: des planches assemblées, ridées, à croire qu'on avait découpé ce tableau-là dans le flanc d'une péniche à la retraite.<sup>8</sup>» Deligny passe quelques mois à la Brèche-aux-Loups, puis achève l'année scolaire dans une classe équivalente à Nogent-sur-Marne. Il adapte les principes de la pédagogie active à la Freinet. Il ne distribue pas de cahiers, emmène les enfants au bois de Vincennes, organise des jeux mimés, des improvisations sur le thème de la préhistoire<sup>9</sup>. Il raconte des histoires.

Ci-dessous:  
Classe unique dans le Midi de la France vers 1910. La photographie fait la couverture d'un numéro de *Partisans* intitulé «L'alibi pédagogique» (n° 50, nov.-déc. 1969), dans lequel Émile Copfermann publie «Pour saluer Deligny» et des extraits des *Vagabonds efficaces*.

DR

8. *Les Enfants ont des oreilles*, Paris, François Maspero, 1976, p. 17-19; *infra*, p. 351-352.

9. « Nous avons entrepris le jeu de l'homme primitif. Les gamins raffiaient tout ce qui avait du poil: descentes de lit, manteaux de la petite sœur, c'est ainsi vêtus qu'ils vivaient une sorte de mime permanent. Au bout de quelques semaines, le directeur m'a convoqué pour me dire qu'il fallait mettre de l'encre rouge sur les cahiers. Je lui ai dit que, des cahiers, je n'en avais pas encore donné. Et pour cause, je n'y avais pas pensé. Il m'a dit que si, que des cahiers, ils en avaient. Il m'a montré un tas de cahiers qui revenaient du ministère, je crois, via l'inspecteur primaire. J'ai regardé: les noms, sur les couvertures, étaient bien ceux de mes élèves. Dans les cahiers, il y avait de l'écriture et du calcul. Un document étonnant, une sorte de mime tracé des exercices scolaires. » Fernand Deligny une vie en marge - Trente ans de dialogue avec des irrécupérables, entretien paru dans *L'Express-Méditerranée*, mars 1972.

10. Il passe un Certificat d'aptitude pédagogique (CAP) en 1941 et un Certificat d'aptitude à l'enseignement des enfants arriérés (CAEA) en mars 1942, alors qu'il n'est plus instituteur, mais éducateur.

En cette année 1938 il déménage à plusieurs reprises dans Paris. Le 23 février 1939 il épouse Josette Saleil avant de partir pour Armentières: il vient d'obtenir, toujours grâce au père de «Francois», un poste à l'Institut médico-pédagogique. Il est donc confirmé dans son métier d'instituteur spécialisé sans diplôme (il les obtiendra plus tard<sup>10</sup>). Il raconte: «J'ai une classe d'enfants arriérés dans un immense hôpital psychiatrique à Armentières, dans le Nord. Ils sont une quinzaine dans une pièce aux murs clairs, à de



belles petites tables neuves et moi je suis instituteur. Quinze idiots en tablier bleu et moi instituteur dans la rumeur de cette bâtisse à six étages emplie de six ou sept cents enfants arriérés. Dans la rumeur de cette bâtisse parsemée de cris étranges, elle-même prise dans le bruit quasiment universel à ce moment-là de la guerre.<sup>11</sup> » Les contes des *Enfants ont des oreilles* sont tirés du souvenir de ces trois expériences et des histoires qu'il racontait aux idiots des écoles et des asiles.

Deligny n'est pas devenu instituteur par hasard. Il est un pur produit de l'esprit de la Troisième République laïque. Le père de son père, Célestin Deligny, avait été toute sa vie instituteur à Ligny dans le Nord-Pas-de-Calais. Il passe sa petite enfance rue du Marais-de-Lomme, non loin de la citadelle Vauban, avec sa mère Louise, grande lectrice et « mécréante », et ses grands-parents maternels, Jules et Marie Laqueux. Deligny apprend à lire et écrire avant l'école primaire avec Jules, capitaine des douanes à la retraite. Il est un élève brillant jusqu'à la fin de l'école primaire (jusqu'à la mort de Jules) : il décrit volontiers les distributions des prix qu'il quitte, honteux, les bras chargés de livres coûteux. Ses premières lectures sont *Les Petits Livres Roses*<sup>12</sup> et les reportages du *Journal des voyages*, illustrés de gravures et de cartes. Josette Saleil est elle-même institutrice. Le père de Josette, Aimé Saleil, est instituteur dans l'Aveyron : « Le père de la femme avec qui je vivais, instituteur il l'était, dans un village de l'Aveyron, et de quelle manière, je l'avais vu,



secrétaire de mairie, un peu sourd. Il n'avait jamais voulu quitter ce village-là, où il était arrivé tout jeune, sortant de l'école normale ; militant. Un militant, c'est sûr, opiniâtre. [...] Je n'imaginai pas de vie plus admirable, maître d'une classe unique. Une vie dense. Et sa manière de remuer la moustache lorsqu'il prenait un crayon : c'était un événement ; le geste de sa main avant que la pointe du crayon ne soit posée, comme s'il allait parapher le traité qui mettrait fin à je ne sais quoi, à toutes les guerres, toujours pris dans le regard d'une vingtaine d'enfants ; et aussi dans le regard du village même.<sup>13</sup> » Avec son professeur de philosophie (fusillé dans la cour de la citadelle de Lille en 1942) et Henri Wallon, ce personnage, franc-maçon, adepte spontané des méthodes actives, est l'une des trois figures masculines qui ont marqué sa formation.

**À gauche:**  
Aimé Saleil et Catherine Deligny,  
Saint-Georges-de-Luzençon, 1948.  
Archives Caroline Deligny

**Ci-contre:**  
Photogramme de *L'imitation*  
réalisé par Ovide Decroly (à droite).  
Entre 1907 et 1932, Decroly filme  
des séances de travail avec  
des enfants dans son institut  
de Bruxelles.  
© Centre d'études decrolyennes (Bruxelles)

**En bas à droite:**  
Maria Montessori enseignant  
les « emboîtements géométriques ».  
Gravure publiée dans  
*Pédagogie scientifique*, tome I,  
« La Maison des enfants », Paris,  
Larousse, 1920.  
DR

11. « Journal d'un éducateur »,  
*Recherches*, n° 1, janv. 1966, p. 45 ;  
*supra*, p. 11.

12. « ... les Petits Livres Roses  
illustrés [étaient] empilés dans  
la grande armoire du grenier,  
chez moi, et je devais avoir  
dix ou douze ans. On y voyait  
le ciel au-dessus des tranchées  
quelquefois bleu ou quelquefois  
gris et, quelquefois, il y avait  
des bouquets de feu [...] Ces  
bouquets de feu m'avaient marqué ;  
je n'irais pas jusqu'à dire qu'ils  
me manquaient quand le ciel  
était par trop monotone,  
mais c'est vrai qu'il m'arrivait  
de penser que le ciel était vide. »  
*La Septième face du dé*, Paris,  
Hachette, coll. « L'échappée belle »,  
1980, p. 139.

13. *Le Croire et le Craindre*, Paris,  
Stock, 1978, p. 43 ; *infra*, p. 1107.

14. Alfred Binet avait créé  
le concept de « retard scolaire »,  
et il cherchait les bases d'une  
psychologie différentielle, qui  
permet de mesurer les différences  
individuelles en fonction  
du patrimoine génétique  
et de l'éducation.



15. Pour ce qui concerne les échanges entre Binet, Claparède et Decroly, voir Martine Ruchat. « Figures de l'arriéré scolaire et caricatures d'Édouard Claparède: Genève, 1908 », *Le Temps de l'histoire*, n° 4, juin 2002, p. 113 sq.

16. Formé auprès d'Itard, Édouard Séguin (1812-1880) est chargé en 1840 de l'instruction des enfants idiots à l'asile de Bicêtre et publie en 1846 *Traitement moral, hygiène et éducation des idiots*. L'année suivante, il fonde à Paris le premier établissement pour enfants arriérés : rééducation par les cinq sens, travail de corrélations, expérience par le jeu (toutes ces méthodes furent reprises par Montessori). Après avoir soutenu le mouvement révolutionnaire de 1848, il est forcé à l'exil et mène l'essentiel de sa carrière aux États-Unis. Ses recherches ont posé les bases des méthodes actives.

17. Maria Montessori, *L'Enfant*, Paris, Desclée De Brouwer, 1936, p. 7. Paris, Desclée De Brouwer, 2004.

18. Voir Nathalie Béranger, *De la psychologie scolaire à la politique de l'enfance inadaptée*, Paris, Éditions du Ctnerhi, 2002, et le compte rendu de l'ouvrage par Elisabeth Callu dans *Le Temps de l'histoire*, n° 6, 2004.

Les classes de perfectionnement avaient été instituées par la loi du 14 avril 1909, soit sous forme d'écoles autonomes, soit, comme à la Brèche-aux-Loups, en intégrant des classes spéciales aux écoles élémentaires publiques. La loi de 1909 instituait également le CAEA, la scolarisation obligatoire des enfants « arriérés et instables » et les commissions médico-pédagogiques. Le recrutement des enfants s'appuyait sur les tests de Binet et Simon, dont l'ouvrage *Les Anormaux – Guide pour l'admission dans les classes de perfectionnement* avait paru en 1907<sup>14</sup>. En ce début de xx<sup>e</sup> siècle, le courant international de « l'école nouvelle » – dont les principes de liberté et d'autonomie de l'enfant remontent à l'humanisme de la Renaissance et aux Lumières, *via* Rousseau et Pestalozzi – cherche de nouveaux fondements dans la biologie et la médecine. Les recherches des pédagogues s'orientent vers le phénomène de l'arriération mentale, qui associe des considérations psychopédagogiques et sociales. Édouard Claparède (1873-1940), psychologue genevois et inventeur de l'« école sur mesure », s'inspirait de l'échelle métrique de Binet; sa classification des enfants déficients en « arriérés simples » ou « pédagogiques » et « arriérés médicaux » était empruntée à Ovide Decroly, qui estimait pour sa part que les tests Binet-Simon pénalisaient les enfants des classes populaires par la trop grande place accordée au langage. Decroly, médecin et psychologue belge (1871-1932), plus connu pour son « École pour la vie » fondée à Bruxelles en 1907, avait défini ses principes éducatifs à partir de ses travaux sur les maladies mentales infantiles<sup>15</sup>. Les recherches

de Maria Montessori, médecin et pédagogue italienne (1870-1952), autre grande figure de l'école nouvelle, s'appuyaient sur les travaux de Jean Itard et sur ceux de son disciple Édouard Seguin, neurologue et éducateur, qui, dès les années 1840, scolarisait les enfants de l'asile psychiatrique de Bicêtre, à Paris<sup>16</sup>. À Rome, l'expérience de la « Casa dei bambini », fondée par Montessori en 1907, prolongeait celle menée avec les enfants déficients dans un seul et même « mouvement social pour l'enfant<sup>17</sup> ». Malgré la vitalité de ce courant expérimental, la loi de 1909 ne fut pas mise en application. Les classes de perfectionnement se développèrent en France seulement pendant et après la Deuxième Guerre mondiale. Le plan Langevin-Wallon de 1945 prévoyait de combattre la ségrégation sociale du système éducatif par la création d'un service de psychologie scolaire; le plan fut abandonné, mais ses principes concernant l'approche psychologique furent repris dans les années 1960 dans le cadre du dépistage des enfants inadaptés et des classes spéciales<sup>18</sup>. Les initiatives de l'école nouvelle avaient suppléé dans ce domaine la perte de pouvoir et l'obsolescence de l'Éducation nationale.



En associant dans *Les Vagabonds efficaces* le nom de Johann Heinrich Pestalozzi (1746-1827) à deux figures d'artistes «révoltés», Arthur Rimbaud et Vincent Van Gogh<sup>19</sup>, Deligny renvoyait moins au précurseur de l'école nouvelle qu'à l'image idéalisée du personnage; à celui qui, dans l'arrière-pays suisse ou pendant la guerre, d'échecs en démissions, avait lutté seul contre les forces conservatrices pour éduquer le peuple et réaliser son rêve d'une école des pauvres. La filiation de Pestalozzi, lui-même disciple de Rousseau, à Célestin Freinet, via Adolphe Ferrière, est établie, et autour d'elle la constellation de l'éducation nouvelle. Dès 1923, Freinet consacra un article à Pestalozzi dans *Clarté*, la revue d'Henri Barbusse dont il partageait les sympathies communistes et les positions pacifistes. Entre 1922 et 1925, Freinet visita les écoles des «maîtres-camarades» de Hambourg, participa à la première délégation officielle d'enseignants européens invités en URSS par le Syndicat panrusse des travailleurs de l'enseignement, et lut *L'École active* d'Adolphe Ferrière. Son combat aboutit à la création en 1947 de l'Institut coopératif de l'école moderne (ICEM), qui se séparait du Groupe français d'éducation nouvelle (GFEN) au moment où le Parti communiste menait campagne contre lui. En 1948 Célestin et Élise Freinet quittèrent le Parti après vingt ans d'adhésion. Freinet reprit la notion d'«école moderne» à son créateur, Francisco Ferrer (1859-1909), Catalan autodidacte, franc-maçon et contemporain de l'«enseignement intégral», prônée par une autre grande figure de l'anarchisme,



Ci-dessus:  
Johann Heinrich Pestalozzi  
entouré d'orphelins de guerre  
à Stans (Suisse) en 1799.  
Pestalozzi évoque cette expérience  
de six mois (interrompue par  
l'armée française du Directoire)  
dans la *Lettre de Stans*.

© Zentralbibliothek Zürich - Graphische  
Sammlung

Ci-contre:  
Célestin Freinet entouré  
d'élèves français et espagnols  
sur la terrasse de l'école  
de Vence en 1938.

Archives Madeleine Bens-Freinet

<sup>19</sup> *Les Vagabonds efficaces  
et autres récits*, op. cit., p. 142;  
*supra*, p. 213.

Paul Robin. C'était une manière pour lui de rappeler ses affinités avec ce courant, et de se séparer définitivement des communistes qui contestaient les principes d'éducation nouvelle au nom de la rationalité scientifique.

En 1948, la création de La Grande Cordée rapproche Deligny des courants d'éducation populaire et de la pédagogie active. Il s'identifie à l'empirisme et au puérocritisme de l'éducation nouvelle; aux « tenants d'une pédagogie où gestes et tracés spontanés sont préalables à toute connaissance raisonnée, objective, verbale ou livresque<sup>20</sup> ». La préface des *Enfants ont des oreilles* est emportée, dramatique; c'est un militant qui parle, en faveur de l'imagination créatrice de l'enfance, contre la pédagogie dogmatique et inhumaine. Il retrouve les accents véhéments des *Vagabonds efficaces* et de *Graine de crapule*. Il engage l'éducateur à raconter des histoires: « Trente enfants t'écoutent. Qu'attendent-ils de toi? Que ta voix – que le récit que tu vas faire vienne au-devant de leur impatience. [...] Parle. Les enfants n'ont pas une conscience claire de leur place dans le monde. Ils se ressentent toujours un peu comme l'objet universel. Ils prêtent aisément leur propre vie à tout ce qu'ils regardent. Et les choses inertes vont profiter grâce à ta voix des battements dynamiques de leur cœur et se mouvoir et se réjouir et se plaindre. [...] À toi de lui apprendre à se satisfaire pleinement, de telle façon que, par la suite, l'esprit d'aventure ne mène pas leurs auteurs au suicide social et l'enquête à la manie de l'accumulation de connaissances ou au scrupule stérile.<sup>21</sup> »

Mais Deligny ne partage dans le fond ni le vitalisme de la libre expression, ni la méthode appliquée, ni la morale du « travail qui illumine » dont parle Freinet dans *Les Dits de Mathieu*<sup>22</sup>. Il enseigne aux enfants arriérés et n'entre pas dans le débat institutionnel. Il aborde l'école par le burlesque, le refus de l'apprentissage, la jubilation du « n'importe quoi », un penchant pour l'utopie de la société sans école. Il ne combat pour aucune liberté. Sa passion des circonstances et du hasard participe d'un sens poétique. En 1976, *Les Enfants ont des oreilles* est réédité chez François Maspero avec une seconde préface. Il vit alors depuis près de dix ans avec des enfants autistes, se passionne pour le système de transcription de leurs « lignes d'erre ». La préface reconstruit le souvenir des séances de « dessin » à la Brèche-aux-Loups: « Le gamin-là debout, et toujours surpris d'y être là, avait peut-être dessiné un rectangle ainsi qu'il l'avait vu faire récemment sur ce tableau même par le maître ou les autres. Le mot "rectangle", il ne l'avait sans doute pas retenu. Il ne me serait jamais venu à l'idée de demander: "Mais qu'est-ce que tu fais? Qu'est-ce que tu as voulu

A droite:  
L'Éducateur prolétarien (1932-1939),  
édité et imprimé par  
la Coopérative de l'enseignement  
laïc (créée par Freinet en 1928),  
rendait compte des techniques  
nouvelles d'éducation populaire.  
Il avait remplacé L'Imprimerie  
à l'école (1926-1932) et fut suivi  
par L'Éducateur (1939-1988).

© ICEM

20. *Les Enfants ont des oreilles*, Paris,  
Le Chardon rouge, 1949, p. 7;  
*infra*, p. 237.

21. *Ibid.*, p. 11, *infra*, p. 241.

22. Célestin Freinet, « Le travail  
qui illumine », *Les Dits de Mathieu*,  
Neuchâtel, Delachaux et Niestlé,  
1972, p. 40. « Dans le lot  
toujours croissant des activités  
qu'on vous offre, choisissez d'abord  
celles qui illuminent votre vie,  
celles qui donnent soif de  
croissance et de connaissances,  
celles qui font briller le soleil.  
Éditez un journal pour pratiquer  
la correspondance, recueillez  
et classez des documents,  
organisez l'expérience tâtonnée  
qui sera la première étape  
de la culture scientifique. Laissez  
les jeunes fleurs s'épanouir, même  
si les mouilles parfois la rosée. »  
Ces quelques lignes résument  
assez bien l'approche pédagogique  
de Freinet, sa conception  
du rôle du travail formateur  
et ce qui le différencie de Deligny.



faire?” Je m’y serais senti, à jouer ce rôle de questionner, du mauvais côté de l’inquisition. Un dessin peut s’interroger, pas un *tracer* dont il est entendu qu’il ne *représente* rien, quelles que soient les intentions de son auteur. Et à partir de là, je lâchais la bride à une certaine maîtrise, n’ayons pas peur des mots. Je lâchais : “Il était une fois un banc qui avait perdu ses pieds.”<sup>23</sup> La classe d’enfants arriérés écoute. L’instituteur raconte, à partir du *tracer* qui ne signifie rien. Le récit crée une situation dont l’enfant au tableau devient le centre d’intérêt au lieu d’être la risée de ses camarades.

C’est dans un texte peu connu de Walter Benjamin qu’on trouve la critique de l’éducation la mieux adaptée aux intuitions de Deligny. « Programme pour un théâtre d’enfants prolétarien » met en forme théorique le récit des expériences menées par Asja Lacis en 1918-1919 avec les enfants d’Orel, en Russie soviétique<sup>24</sup>. En partant de l’analyse d’un travail théâtral avec des enfants des rues, Benjamin mène une réflexion plus large sur l’éducation. À l’expérimentation dotée des « raffinements psychologiques les plus modernes », il oppose un « cadre, un champ objectif *dans* lequel éduquer » et non pas comme le fait la bourgeoisie, « une idée à laquelle on éduque ». Rien jusque-là qu’un anti-idéalisme marxiste orthodoxe. Benjamin est plus original quand il décrit une approche concrète, physique, sensible, des relations entre l’animateur et l’enfant par l’entremise de l’observation et du geste : « La mise en congé de la “personnalité morale” chez l’animateur libère des forces considérables au profit de l’observation. L’observation seule est le cœur de l’amour non sentimental. [...] Mais pour l’observation – avec laquelle commence seulement l’éducation – la moindre action, le moindre geste enfantin devient signal. Non pas tant, comme il plaît au psychologue, signal de l’inconscient, des latences, refoulements et censures, mais signal venant d’un monde où l’enfant vit et commande. [...] Tout geste enfantin ou presque est ordre et signal dans un milieu sur lequel de rares individus de génie seulement ont ouvert les yeux.<sup>25</sup> » Déprise de soi, observation, antipsychologisme, attention au moindre geste, ces quatre thèmes fondent la pédagogie de Deligny. La coïncidence entre les deux approches se précise encore lorsque Benjamin évoque le rôle de médiation des objets et des gestes et lorsqu’il envisage l’effet produit par les enfants sur les adultes *dans* la représentation théâtrale : « Seule compte l’influence indirecte de l’animateur sur les enfants à travers les matériaux, les tâches assignées, les manifestations. Autrement, c’est le collectif enfantin qui opère sur lui-même les inévitables compensations et rectifications morales. Ce fait explique que les représentations du théâtre d’enfants agissent obligatoirement sur les adultes comme une authentique instance morale.<sup>26</sup> »

Les contes des *Enfants ont des oreilles* n’ont ni morale ni fin, à l’image des histoires dont Deligny faisait porter la tension sur le procès de la narration plutôt que sur la fin de l’histoire elle-même. Il rejoint ici encore Walter Benjamin : « La représentation n’est pas le but véritable de ce travail collectif tendu qui est fourni par les clubs d’enfants. Elle a lieu incidemment, par inadver-

23. *Les Enfants ont des oreilles*, Paris, François Maspero, 1976, p. 20; *infra*, p. 352.

24. Walter Benjamin, « Programme pour un théâtre d’enfants prolétarien » (faisant suite à Asja Lacis, « Orel 1918-1919 – Théâtre d’enfants prolétarien – Programme d’une éducation esthétique-politique (Benjamin) », in Hildegard Brenner, *Asja Lacis – Profession révolutionnaire*, PUG/ Débuts d’un siècle, 1989 pour la traduction française de Philippe Ivernel, p. 51.

25. Walter Benjamin, « Programme pour un théâtre d’enfants prolétarien », *op. cit.*, p. 54. Marianne Dautrey propose une traduction plus plausible de la dernière phrase : « Presque tout geste enfantin est ordre et signe dans un monde sur lequel des hommes, qui n’étaient que rarement des génies, ont ouvert les yeux. » (Dans le texte de Benjamin, cette phrase est suivie de : « Jean Paul en tête. »)

26. *Ibid.*, p. 53.

tance, dirait-on [...] L'animateur accorde une valeur secondaire à cette conclusion provisoire. [...] Ce sont les tensions même du travail collectif qui servent d'éducateurs.<sup>27</sup> » La possibilité pédagogique dont parle Benjamin dépendait d'une idée de l'enfance forte, éloignée de celle, innocente et fragile, sur laquelle se fondaient les positions de l'éducation nouvelle; elle dépendait également d'un épisode révolutionnaire marqué par une inventivité artistique exceptionnelle. Deligny connaissait la culture russe par la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle et ignorait sans doute tout du théâtre et de l'art constructivistes. Il connaissait toutefois bien l'œuvre de Brecht. Et ses positions politiques, son sens de l'expérimentation artistique avec les enfants délinquants et déficients, le rapprochaient des éducateurs marxistes plus que de l'idéal éducatif de la pédagogie active.

Dans le cadre de son conflit avec le Parti communiste français après la guerre, Freinet avait accusé l'emprise de la science sur la «pédagogie officielle». Henri Wallon lui répondit dans *L'École et la Nation* en lui rappelant la dette de l'école moderne à l'égard des théories pédagogiques, et en citant Staline contre l'«individualisme naturiste» et l'«empirisme»: «Pas de pensée sans langage. Le langage c'est la pensée.<sup>28</sup> » Dans la même revue, Fernande Seclet-Riou, inspectrice de l'enseignement primaire et secrétaire de Wallon, répondit à un autre texte de Freinet, de 1931, dans lequel celui-ci envisageait l'inutilité de la grammaire. Dans la ligne de Wallon, elle stigmatise la «mystique» de Rousseau et cite également Staline, pour conclure: «Nous fondant sur les thèses matérialistes du langage, nous continuerons à enseigner la grammaire.<sup>29</sup> » Le débat sur la grammaire n'était pas qu'idéologique. Lancé par les études linguistiques de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, déplacé dans l'expérience quotidienne par l'effet déstructurant de la guerre de 14 sur le langage et la rhétorique, il s'est progressivement élargi à la question de la langue parlée, dans la littérature et la poésie. L'historien de la langue Ferdinand Brunot avait attaqué la grammaire scolaire dès le début du XX<sup>e</sup> siècle; il avait adressé au ministre de l'Instruction publique une proposition de réforme de l'orthographe<sup>30</sup>. Du naturalisme au surréalisme, de Céline à Queneau, les avant-gardes littéraires (et artistiques) furent concernées par le débat. Le renouveau de la littérature passait par l'opposition au système de la correction linguistique, par l'équivalent des essais et erreurs revendiqués par Claparède. En 1933, Freinet avait publié dans *la Nouvelle revue française* un ensemble de *Récits d'enfants* recueillis avec Louis Guilloux. Le «degré zéro de la littérature<sup>31</sup>», sous la plume de l'enfant tâtonnant, allait de pair avec la remise en cause du dessin géométrique à l'école primaire<sup>32</sup>.

«Raconter une histoire» était le titre de la préface à l'édition originale des *Enfants ont des oreilles*. Immédiatement suivi de: «Voilà une locution simple et honnête. Un verbe, un mot pour rien, un complément d'objet direct comme dirait la grammaire.» La participation de Deligny au débat s'arrête là. Le langage déstructuré ou l'expressivité des enfants arriérés ne l'intéressent pas plus que l'art brut, même s'il emprunte aux avant-gardes des fantaisies graphiques

27. *Ibid.*, p. 52-53.

28. Henri Wallon, «Freinet et la psychologie», *L'École et la Nation*, n° 14, janv. 1953.

29. Fernand Seclet-Riou, «Quoi qu'en dise Freinet... la grammaire n'est pas inutile», *L'École et la Nation*, n° 16, mars 1953.

30. Ferdinand Brunot, *La Réforme de l'orthographe*, Paris, Librairie Armand Colin, 1905.

31. Jérôme Meizoz, *L'Âge du roman parlant, 1919-1939*, Genève, Librairie Droz S.A., 2001, p. 189-206. Meizoz note que Freinet et Guilloux optèrent pour la regrammaticalisation des récits au moment de leur publication.

32. Voir sur cette question Emmanuel Pernoud, *L'Invention du dessin d'enfant en France, à l'aube des avant-gardes*, Paris, Hazan, 2003.

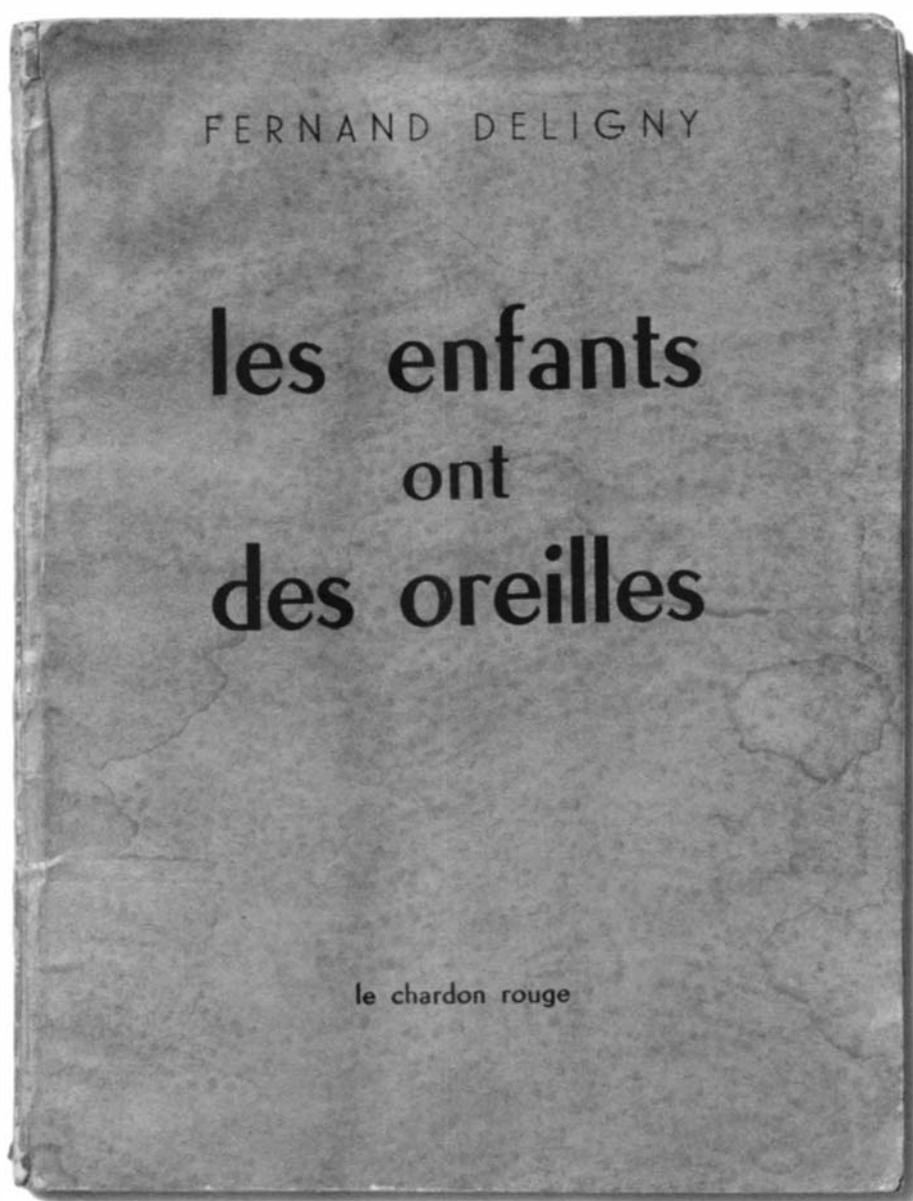
plus enfantines que sérieusement poétiques. Il attendit la découverte de l'autisme pour s'interroger sur la forme de la langue. À la fin de la réédition des *Enfants ont des oreilles* chez Maspero en 1976, il ajouta quelques doubles pages associant les tracés infralinguistiques des enfants, imités par Gisèle Durand sur fond de tableau noir, et des textes manuscrits illustrant les tracés. Ces textes ne sont plus des contes mais des poèmes en prose pseudo-enfantins, maniant des sonorités concrètes et des jeux linguistiques à la Lacan. L'un d'entre eux interroge à s'y perdre le palimpseste des griffures inscrites dans le bois du pupitre d'écolier, analogue à la table de l'écrivain.

Les personnages des *Enfants ont des oreilles* ne sont ni des humains magiques ni des animaux pensants, mais des objets. Ils s'animent par saccades, les saccades sonores du bois, du chiffon, du vieux cuir, de la pierre, du fer et de la céramique dont ils sont faits. Comme Francis Ponge, mais plus modestement et avec moins de sensualité, Deligny entre dans le monde des choses. Des choses au rebut, fragiles, cassées, abandonnées, solitaires. Des choses triviales, vernaculaires: bancs de bois, godasses, pavés, coqs d'église, lanternes, baluchons. Leurs actions sont cocasses, aventureuses, exposées aux aléas du temps (le climat, le jour et la nuit), de la fatigue, de la topographie. Lieux et personnages n'ont pas de nom. Ils sont ce qu'ils sont, sans histoire ni généalogie. Leur banalité les oppose en tout au merveilleux du conte de fées. Le petit peuple ingénieux des pavés et des godasses est au sol. La transformation du banc en barque qui parcourt les collines en direction de la mer jusqu'à se casser en morceaux et finir au feu, relève du bricolage et pas de la métamorphose magique. Dans « Le narrateur », à propos du caractère artisanal du conte, Walter Benjamin reprenait à Paul Valéry l'idée selon laquelle les objets observés par l'artiste « reçoivent toute leur existence et leur valeur de certains accords singuliers entre l'âme, l'œil et la main de quelqu'un<sup>33</sup> ». Pestalozzi définit l'idéal de la pédagogie précisément comme cet accord entre âme, œil et main. Mais les objets des *Enfants ont des oreilles* n'ont pas la délicatesse des broderies dont parle Valéry. Leur milieu est celui de la culture populaire et des métiers, et les contes eux-mêmes sont le résultat d'une expérience « pratique », comme disait Benjamin, et non éducative.

---

S.A.T.

33. Walter Benjamin, « Le narrateur », *Écrits français*, Paris, Folio Essais, 1991, p. 297. Le texte de Paul Valéry est tiré de la préface du catalogue *Broderies de Marie Monnier* édité par la galerie Eugène Druet où avait eu lieu l'exposition du même nom en mai 1924.



Couverture de l'édition originale, 1949

*Copyright 1949 by, Ed. du chardon rouge,  
204, rue Lecourbe, Paris-XV<sup>e</sup>.*

## **R**ACONTER UNE HISTOIRE.

Voilà une locution simple et honnête. Un verbe, un mot pour rien, un complément d'objet direct comme dirait la grammaire. Mais qui veut entr'ouvrir cet objet patiné par l'usage le trouve bourré de sens contradictoires qui lui viennent des usages très différents que l'on peut en faire.

Pour certains « une histoire » se présente bien lisse et bien rond, aussi rassurant et naïf qu'un œuf à reprendre les bas, bien pratique pour l'instituteur qui veut boucher un trou dans son emploi du temps.

A ceux-là, je dirai :

Vous êtes sans orgueil et, parce qu'il faut bien vivre, c'est-à-dire manger, dormir, se distraire un peu de temps en temps et se reproduire par inadvertance,

vous voilà éducateurs parmi les enfants comme des poux sur une tête. Parasites de l'enfance vous êtes innombrables et féconds et votre nombre même vous rassure. Vous préparez votre classe pour ne pas vous faire mal noter par Monsieur l'Inspecteur, vous êtes honnêtes pour ne pas être inquiétés par la police, vous vous lavez les pieds pour ne pas sentir mauvais et quand les kiosques et boutiques regorgent de magazines pour enfants où sont hebdomadairement reproduits des résidus de cauchemar, vous faites petit conciliabule pour vous étonner que l'autorité supérieure ne les interdise pas. Vos moindres gestes, vos moindres intentions ne sont qu'un reflet de ce « pour-ne-pas » (pour ne pas qu'ils mentent, pour ne pas qu'ils cassent, pour ne pas qu'ils se salissent) qui vous obsède et justifie votre fonction dont vous tirez peu de consolations car elle est piteusement rémunérée.

Nous, les autres, on ne vous en veut pas. Au contraire. Nous puisons une partie de nos forces dans votre rancune à notre égard. Nous savons bien que les gosses qui nous sont confiés en ont quelquefois lourd dans le sang de tares héréditaires. Nous savons bien qu'il nous faut servir de paratonnerre aux agressivités nourries dans le climat familial et qui s'amènent derrière les fronts bosselés poussées par les vents réguliers de huit et de quatorze heures. Mais, somme toute, on est content que ça soit difficile et si on supporte mal les taudis, la misère, la prétention rengorgée de certains parents basée sur un fric malsain, les gosses, quels qu'ils soient, sont nos amis.

Quels qu'ils soient et non pas quoi qu'ils deviennent.

Dans une dizaine de premier octobre-quatorze juillet ces gosses vont voter, être et se battre d'une façon ou d'une autre, être avec les « pour-ne-pas » bavards, crain-

tifs et châtrés ou être conscients que si la terre tourne autour de son axe dans un mouvement qui dépend d'une horlogerie universelle, ce qui se passe sur la croûte dépend d'eux et des copains.

Voilà les infinis mobilisés dans un avant-propos qui veut simplement introduire une manière parmi d'autres de raconter une histoire à un groupe d'enfants. Les infinis ne seront pas étonnés. Ils fréquentent régulièrement les locaux scolaires et il leur est même arrivé de servir de preuve au catéchisme. Quant aux enfants, d'autant plus confiants dans les lois de l'attraction universelle qu'ils ne savent pas faire une addition, ils sourient de confiance quand on voudrait leur donner le vertige théorique d'immensités non ressenties.

Je sais à qui j'adresse cette préface et pourquoi je l'écris si longue.

Bon nombre d'entre nous et des plus honnêtes suspectent les méthodes d'éducation nouvelle et dénoncent la gratuité des exercices proposés par les tenants d'une pédagogie où gestes et tracés spontanés sont préalables à toute connaissance raisonnée, objective, verbale ou livresque. Alors qu'ils connaissent l'enfant dans le groupe et le groupe d'enfants avec ses vingt nez et ses quatre-vingts pattes, ils se hérissent quand on leur parle de l'Enfant, être abstrait. Cette majuscule prétentieuse qui s'érige au hasard des conférences et articles leur semble gonflée des idéologies les plus douceâtres qui peuvent émaner d'une société en décomposition. Du même coup, ils deviennent hargneux contre toute méthode qui essaie de tenir compte de ce que l'être humain com-

7

mence à savoir de lui-même et des étapes de son développement.

Mais leurs propos fourrés en petites pointes soi-disant affûtées à la grosse meule du bon sens et bourrés de bonnes raisons camouflent mal leur inquiétude profonde.

S'ils se tiennent honnêtement à leur poste de travail aux aguets de réactions infantiles, ils pressentent bien que toute intervention hâtive, toute pression prématurée, la moindre impatience pourtant motivée par l'urgence des connaissances indispensables à faire acquérir aux gosses sont causes de faiblesses, fêlures et failles ultérieures.

Alors que, dès la porte de l'école, dans l'école même, se joue un drame politique et social avide de présences, se peut-il que les maîtres, conscients de ce drame, sous prétexte de susciter et de développer la « personnalité » des enfants, proposent à chacun d'entre eux de jouer au petit bon dieu en modelant l'argile à son gré et en jouant allègrement de la couleur dans un absolu garanti par l'absence de toute recherche de ressemblance et de tout jugement de valeur ?

Le maître, comme on dit, voit clairement le but à atteindre, il « voit » les hommes de tout à l'heure, tels qu'ils devront être, capables d'action cohérente, créateurs patients d'une société à naître qui va exiger d'innombrables héros discrets, anonymes, quotidiens et bien insérés. (Et le réel, l'immédiat, le possible.)

Quant aux mômes, cernés de toutes parts par les préoccupations adultes, ils s'étiolent. Leur imagination créatrice, leur force innée de sympathie directe, leur impatience en drames rapides et immotivés, inemployés, subsistent quand même, superflus, survivances. Comme l'appendice finit par pourrir

8

la tripe de l'homme, le temps d'enfance qui n'a pas été librement vécu, mal contenté par les petits magazines — seize pages-dont-quatre-z-en-couleurs — et le cinéma bi-hebdomadaire, se retrouvera chez les adultes qui sembleront atteints d'une puérilité accessoire fort friande d'hebdomadaires illustrés, pellicules désastreux de notre civilisation.

Si l'éducateur, sous prétexte de ne pas perdre de temps, refuse de contenter les enfants, il y aura toujours des commerçants prêts à le faire et la surenchère commerciale saura jouer de toutes les attirances, les mélanger pour ne pas manquer la vente, proposer danse de nègre, détective surhomme et cuisse de filles. Les gosses se précipitent sur ce brouet pendant que des milliers d'éducateurs maladroits ou insuffisants négligent de satisfaire un des besoins initiaux des enfants de notre temps.

Mais leur hâte prématurée d'instruire et d'enseigner n'aurait-elle pas une origine moins avouable ?

Combien d'entre eux s'en tiennent à une pédagogie dogmatique comme ils se tiendraient assis sur les marches d'un plongeur faute de savoir nager, quitte à critiquer, fort médissants, le style de chaque nageur. Car on peut s'en tenir à la terre ferme et avoir une petite culture sportive qui vous permet de juger une brasse ou un crawl sans se mouiller. Ma préface s'adresse à l'un d'entre ceux-là, qui ne veut être ni « un mauvais poète, ni un charlatan ».

... Quand tu seras parmi les gosses, actif et créateur, quand tu auras osé t'apercevoir que l'élément enfantin te porte, t'enveloppe et te soutient, que toi, l'adulte, tu te sens d'autant plus léger que des abîmes aux reflets mystiques ou primitifs se creusent sous toi-même qui, d'un simple battement

de paume, reste adulte et conscient, alors que t'importeront les réflexions aigres-douces de ceux qui, juchés sur leur perchoir à prétextes, ne voient des profondeurs enfantines que les reflets ?

Décidément toutes les immensités se sont données rendez-vous dans cette préface alors qu'il s'agit d'amener trois pavés, une lanterne, des cheminées, un banc de bois, une vieille chaise, un mouchoir à carreaux, un pot de fleur, une tasse ébréchée et une vieille godasse.

Il leur faut bien des alliés de cette taille pour venir à bout des habitudes faciles et des préjugés qui amènent les éducateurs à vouloir profiter de l'appétit d'imaginaire qu'ils ont constaté chez les gosses pour leur faire ingurgiter avec l'histoire quelque chose d'utile. Comme les connaissances précises font des grumeaux visibles dans un récit, ils y enroberont du concentré de morale. Et les gosses assistent à un défilé maladroit où des individus à la taille historico-légitime, qui ont à peu près la même réalité sociale qu'un mannequin d'étalage, sont tout parés de vertus voyantes et sans envers. Vides et stupidement majestueux, ils traverseront la mémoire des enfants comme ces géants bâtis en osier et voilés d'immenses jupons que les petites villes du Nord voient sortir les jours de kermesse. Et cette caravane stéréotypée des héros porte-vertu manque son effet car les enfants restent libres de penser que les belles actions sont l'apanage de personnages fictifs puisque inhumains, figés dans leur rôle qui est d'exhiber des qualités hors mesure dont ils débarrassent par là même l'humanité courante, qui a bien d'autres préoccupations.

Restent les thèmes et légendes mille fois écrits et répétés. Ils ont tant servi qu'ils rassurent. Ils ont été tant de fois racontés que l'intérêt qu'on leur suppose semble s'être nourri

de leur propre écho. Ils se sont nacrés dans les mémoires. Leur ancienneté se porte garante de leur honnêteté. En fait, ils ne se gênent guère pour être délibérément effrayants et imposer aux gosses des petits coups d'angoisse héréditaire supportés avec une fébrilité apparente que chacun est libre de confondre avec une animation de bon aloi. Leurs personnages ont grande allure avec leurs vêtements brodés d'or, leur réputation de prince ou leurs origines mystérieuses et inspirent un respect attentif aux jeunes auditeurs.

Voilà qui est bien pratique pour qui n'ose, soi-même et sans artifice, entrer en lice.

Gnômes, lutins, fées, sorcières et génies, projections d'une volonté humaine permanente de toute-puissance sont maintenant battus sur leur propre terrain. Leur arsenal de formules, envoûtements, transmutations et magie apparaît bien malingre et bien désuet.

Et pourtant les enfants ont toujours besoin d'histoires, même dans un monde gorgé de miracles scientifiques.

Trente enfants t'écoutent. Qu'attendent-ils de toi ?

Que ta voix — que le récit que tu vas faire vienne au devant de leur impatience. Même si ton histoire est méticuleusement vraie, vécue, vérifiée, tu mens.

Tu mens parce que tu accumules les événements, parce que tu extirpes faits et personnages du réseau de causes et d'effets qui maintiendraient l'histoire au rythme par trop lent de la réalité.

Tu mens et le moindre de tes mensonges peut étinceler de vérités fort difficiles à rejoindre par le cheminement rationnel.

Parle. L'histoire, bulle imaginaire gonflée par trente souffles, va s'orner par instants d'arcs-en-ciel fugaces posés là par la lumière solaire toute étonnée d'avoir livré, sans calculs et sans appareils, ses composantes.

Parle. Les enfants n'ont pas une claire conscience de leur place dans le monde. Ils se ressentent toujours un peu comme l'objet universel. Ils prêtent aisément leur propre vie à tout ce qu'ils regardent. Et les choses inertes vont profiter grâce à ta voix des battements dynamiques de leur cœur et se mouvoir et se réjouir et se plaindre.

Le minéral, le végétal, l'animal vont subir un assaut « sympathique » qui va peut-être les interpréter très librement dans leur essence ou leur densité, mais qui ouvre la voie à une information ultérieure, toute d'investigations prudentes et objectives.

Après les immensités, voilà les règnes de la création convoqués pour assister aux allées et venues d'une lanterne, d'une godasse, d'un pot de fleur et de trois pavés.

Excuses.

Mais ils avaient besoin, afin d'évoluer tout à leur aise, de bien préciser qu'ils n'avaient de compte à rendre à aucune des lois, règlements et classifications en vigueur, et, traitant d'égal à égal avec la pensée de l'adulte, prétendre être une forme fruste, mais nécessaire de la connaissance. L'envie d'histoires est la première manifestation de l'esprit d'aventure et d'enquête.

A toi de lui apprendre à se satisfaire pleinement, de telle façon que, par la suite, l'esprit d'aventure ne mène pas leurs auteurs au suicide social et l'enquête à la manie de l'accumulation de connaissances ou au scrupule stérile.

Ta responsabilité est lourde, complexe et te dépasse?

Mets-toi à l'école de l'enfance et ton talent de conteur nourri de trente présences va te surprendre au point que tu regretteras peut-être de ne pas fixer les petits chefs-d'œuvre qui vont t'échapper. Mais n'est-il pas entendu que le meilleur de ce que nous sommes, le plus précieux, le plus attentif, le plus tendrement vivant, autant en emporte la vie des gosses qui nous sont confiés.

Les moindres objets de la vie de tous les jours sont bourrés d'histoires que les enfants pressentent lorsqu'ils jouent avec eux ou regardent non pas tellement ce qu'ils sont, mais ce qu'ils figurent ou peuvent figurer.

Pour qu'il y ait histoire, il faut une certaine précipitation d'événements, incohérents s'ils sont gratuits, cohérents si les personnages qui se heurtent ont et conservent leur caractère de départ.

Les dessins, dans ce livre, ne sont pas des illustrations. Ils remplacent la présence réelle des objets — personnages proposés et tu t'apercevras, si tu traces à la main leurs lignes improvisées, que ce tracé t'apporte la suite de l'histoire un moment suspendue.

Si le conteur parle seul, les imaginations individuelles des auditeurs risquent de s'égarer sur des souvenirs personnels et des pistes secrètes. Autant d'auditeurs actifs en moins. Pour retrouver l'unanimité des imaginations nécessaire à la création collective que ta voix exprime, quelques lignes à la craie sur le tableau noir ramèneront les imaginations égarées sur le personnage dont il est question.

Personnage — pavé, personnage — banc, personnage — tasse ébréchée... De leur simple observation surgit leur caractère possible.

Mets-toi d'abord d'accord avec ton groupe sur ces caractères et lance-toi, ou plutôt lance-les... les personnages, le groupe et toi même, le conteur que sa propre voix va surprendre.

Il t'arrivera de pouvoir contrôler la justesse de ton art. Une phrase, un évènement frémiront d'un accord profond entre l'écoute active du groupe et ton invention.

Et d'avoir ressenti ces accords sera ta seule récompense.

LES histoires proposées dans les pages qui suivent ne sont pas des « histoires pour enfants ». Il n'y a pas d'histoires toutes faites pour enfants. Qu'un adulte se contente de romans imprimés ou de tableaux tout peints vient de ce que son métier et ses préoccupations habituelles le spécialisent et l'obligent à s'adresser à des spécialistes.

Mais laisse faire les enfants qui n'ont pas encore de métier, qui sont encore bourrés de possibilités diffuses et l'art volontaire, conscient et appliqué de l'adulte ne tient pas la comparaison.

J'ai simplement voulu montrer comment les objets inertes choisis parmi les plus lourds, les plus immobiles, les plus

délaissés se prêtent à tous les symboles, se laissent nourrir de toutes les intentions et ont tout ce qu'il faut pour être de parfaits personnages.

Personnages dont les **données** extra-humaines sont discrètes et qui vont à l'encontre des précautions prises par bon nombre d'éducateurs qui dénoncent l'imaginaire comme nocif et veulent que l'histoire soit à l'extrême rigueur, un succédané de l'Histoire et prétendent qu'une exaltation collective saine et profitable ne peut naître que du récit d'extraits bien choisis de la vie de héros « réels ».

Alerte à l'illusion. Les héros en question ont laissé quelque trace parce qu'ils ont osé, de leur vivant, improviser leur vie, aller courageusement à l'encontre des consignes, des leçons reçues et des exemples qui leur avaient été serinés. Toute attitude empruntée à des adultes précédents risque d'être une cause de ralentissement dans cette création collective continue qu'est l'aménagement d'une société où il fasse bon vivre.

L'imaginaire créé n'est pas un refuge. Il y a moment pour tout. Lorsque le groupe d'enfants fatigué d'agir, de chercher ou de contrôler perçoit les limites de ses possibilités réelles immédiates il ne faut pas lui laisser croire que le monde inerte est par trop immense, par trop inerte, par trop hostile. Le relai pris par l'imaginé n'est pas moment futile s'il est délassément, contre-effort et s'il apporte un regain de familiarité universelle qui sera propice à l'action reprise.

Mais, encore une fois, ces histoires qui arrivent, racontées sur papier blanc en toute solitude sont écrites à la rigueur pour qui voudra les lire mais ne sont pas racontables. Elles ne sont là que pour donner envie à l'adulte dont la voix est mûre, présent parmi le groupe d'enfants qui se repose sur un talus, de dire :

— Vous avez vu l'arbre mort ? Il porte un nid, trois blessures à l'écorce, une loque noire, une feuille racornie agrippée depuis l'automne dernier... et de se laisser porter par trente imaginations éveillées. Jusqu'où ? Qu'importe ? Une histoire imaginée ensemble fait ciment vivant et crée un état latent de collaboration affective alors que des exposés trop directs sur l'amitié et la camaraderie risqueraient d'effaroucher des individualités d'autant plus susceptibles qu'elles sont tendres et, comme on dit, égo-centrées.

Ce qui importe c'est d'oser, d'abandonner en l'occurrence toute intention d'information, de formation, de pression prématurées ou lassantes. Ce que l'adulte veut prétendre et prouver est suspect à l'enfant.

Mais tes intentions profondes et les pulsions du groupe à l'écoute se feront entendre par les moindres événements du récit improvisé.

J'avais, pour ma part, cru jongler pour le plaisir avec pavés, banc de bois, tasse blanche, vieille godasse et petite lanterne. Au moment de remettre le manuscrit à l'imprimeur je m'aperçois qu'aucune des histoires présentées n'échappe à ce qui est ma préoccupation dominante : la réconciliation sociale d'enfants provisoirement exclus.

A mon insu.

**L'insu**, voilà la source vive des vraies histoires.

F. D.

## TABLE DES MATIÈRES

le pot de fleur la tasse blanche et le tabouret boîteux .....	19
le banc de bois et les deux baluchons .....	25
les deux baluchons et le banc de bois .....	33
les trois pavés la lanterne et la vieille godasse .....	43
la vieille godasse les trois pavés et la lanterne .....	53
la lanterne la vieille godasse et les trois pavés .....	59
la cheminée le coq d'église et l'épouvantail .....	69

17

2

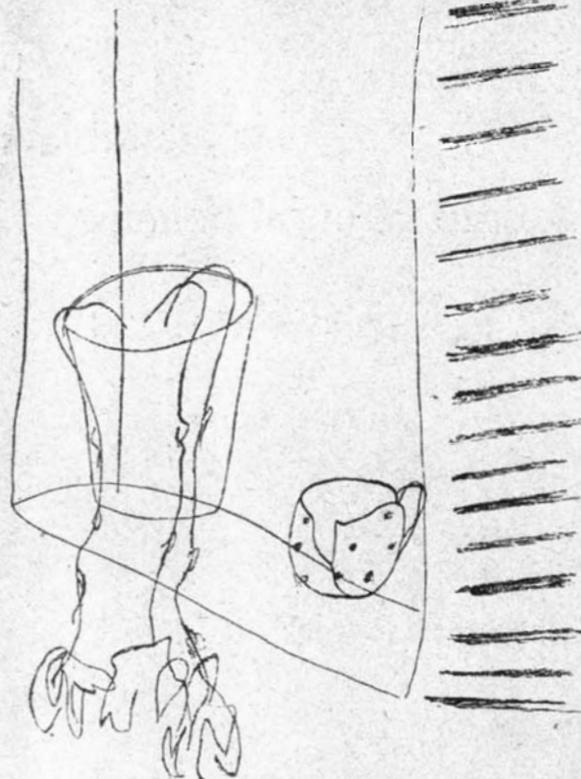
le coq d'église l'épouvantail et la cheminée .....	81
les cheminées le coq d'église et l'épouvantail .....	87
les cheminées l'épouvantail et le coq d'église .....	93

le volet vert, le puits bouché,  
et la vieille échelle, la plume  
de corbeau, la vieille ornière,  
la clef perdue, la grosse corde,  
la chaise en paille, et la char-  
rette à bras, etc., etc., etc., etc.  
*etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., et à toi de jouer.*

le pot de fleurs

la tasse blanche

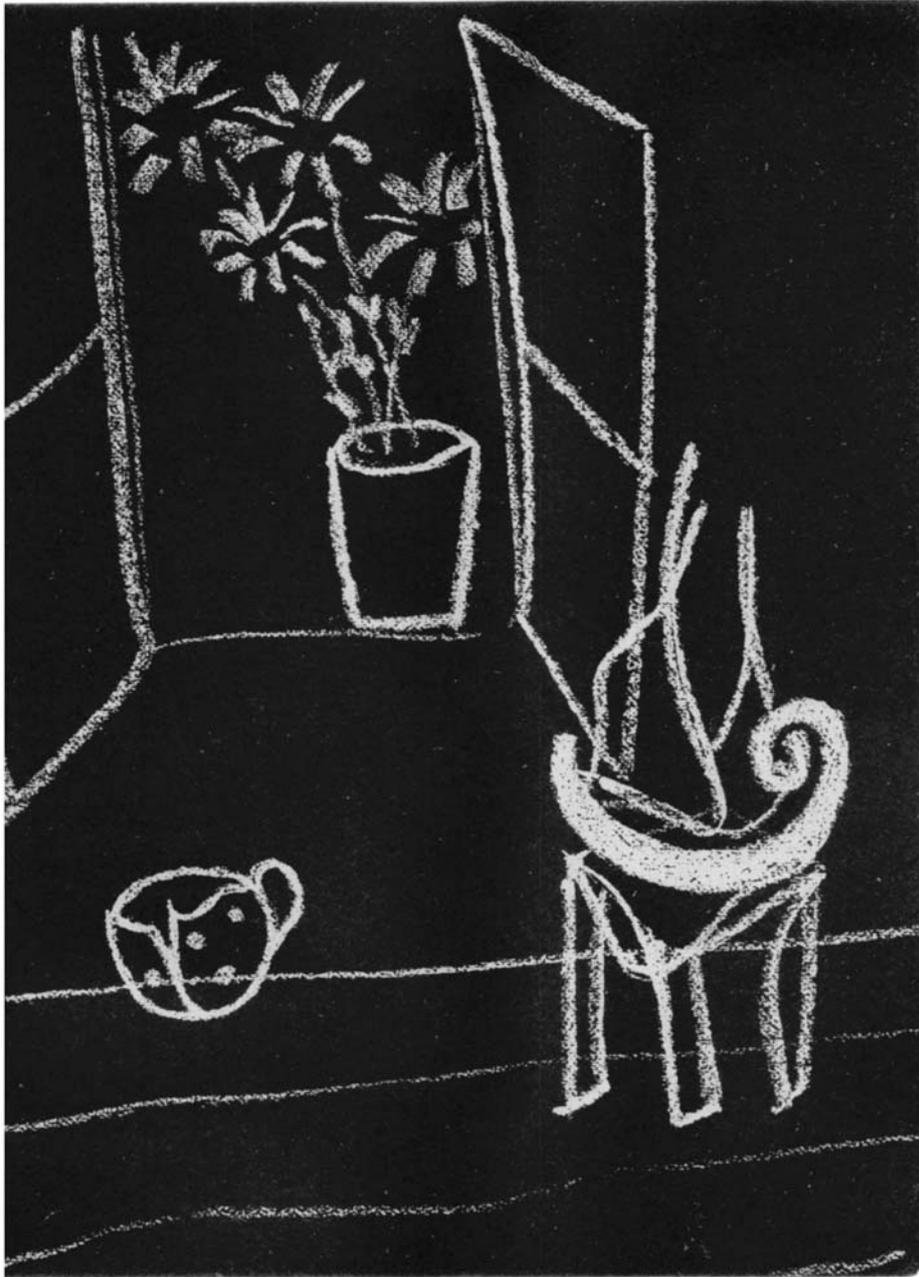
et le tabouret boiteux

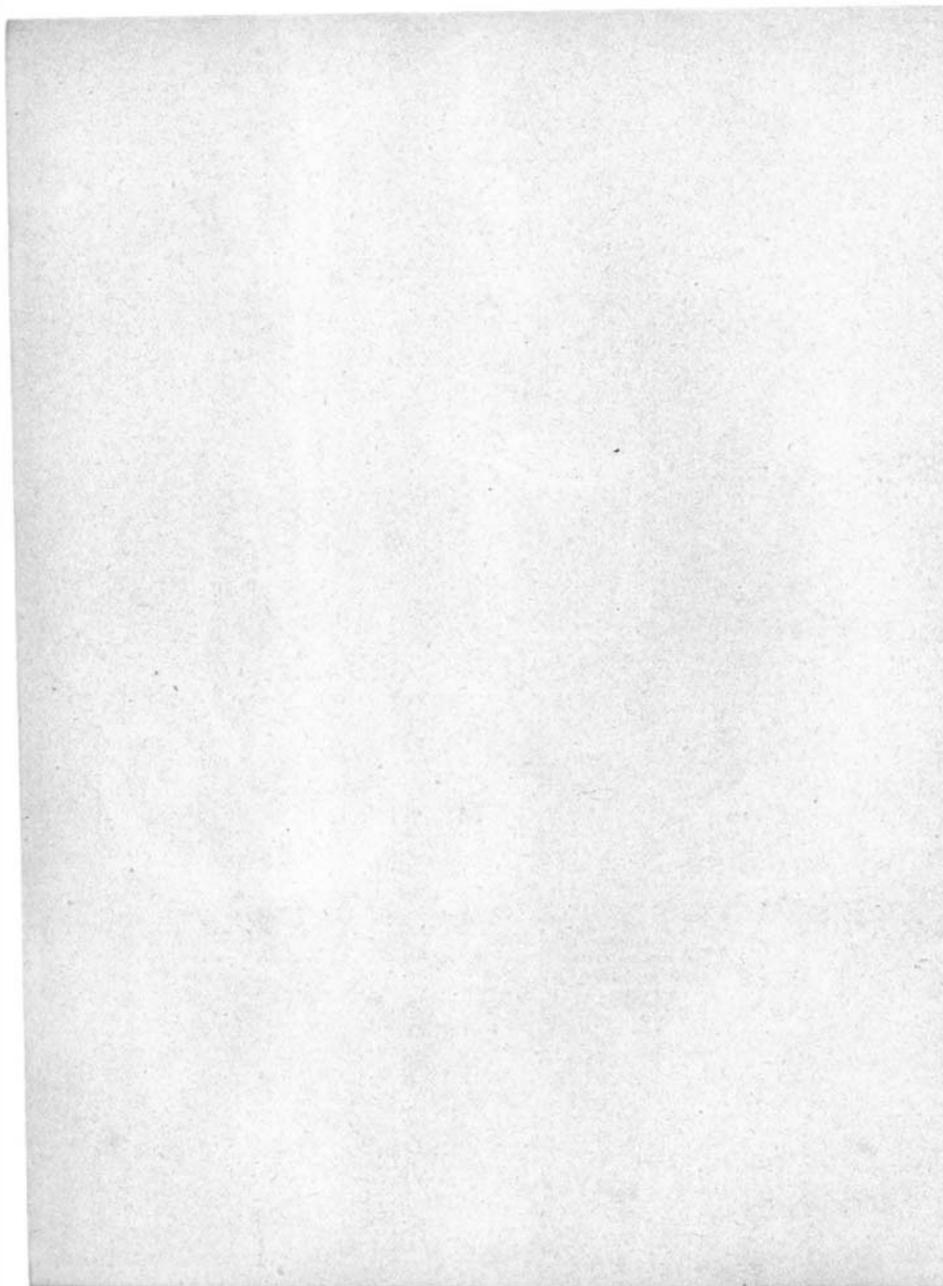


Le pot de fleurs est tout rond, simple et sain : il est fait d'un peu d'argile à peine tournée, à peine cuite et le voilà en pleine ville.

La tasse blanche est de faïence comme d'autres sont de « bonne famille ». Elle est ébréchée, éloignée du salon, de la salle à manger. Ainsi naissent les méchancetés profondes.

Le tabouret boiteux est de bois et sans rancune. Il ne fait plus partie d'un mobilier ? Il y a, ici et là, mille occasions d'être utile. Et il en profite.





Le pot de fleurs est à la  
fenêtre.  
Il y a plus de huit jours que ses fleurs n'ont pas bu.  
Il dit à la tasse blanche :

- Va chercher un peu d'eau...
- Je suis ébréchée.
- Je ne te demande pas d'aller chercher du thé.
- Je suis à pois bleus.
- Ça ne t'empêche pas d'aller chercher de l'eau.
- Je porte des pois bleus. Tu portes des fleurs rouges.  
Je ne donne pas à boire à mes pois bleus. Tes fleurs n'ont  
qu'à crever.

Le tabouret boiteux en est fort  
affligé mais il ne peut rien faire.  
Il voit les feuilles qui jaunissent, les  
tiges qui s'affaissent, les fleurs  
mourir.

Le pot d'argile rouge  
et la tasse blanche à pois bleus  
ont été jetés à la poubelle.

Dans le tombereau à ordures  
tout un petit peuple d'objets jetés  
tremble, tremble sur les pavés  
et cherche à se cacher sous les cendres  
et tremble, tremble,

le pot de fleur le premier.  
— Tous les autres pots d'argile sont  
aux fenêtres, comme d'habitude et moi  
je m'en vais au grand tas d'ordures.  
J'ai laissé faner mes fleurs.  
Cendre, cendre, épiluchures, cachez-moi.

La tasse blanche reste au-dessus,  
qu'on la regarde et qu'on la voit.  
— Ainsi, dit-elle, ainsi  
vont les reines à l'échafaud.

le grand tas et d'ordures  
est au bord  
de la ville

cedres, terre, vieux papiers,  
boîtes vides, peaux de lapins,  
os rongés, casseroles trouées...  
(le pot est rond, entier, intact,  
il est en très bonne santé).

La tasse blanche est au sommet.  
Elle prêche, elle dit :

— Mes amis, encore trois semaines,  
trois mois ou trois ans et nous  
serons une montagne. Ne vous  
laissez pas écraser, résistez, portez-moi  
et quand mille tombereaux se seront  
déversés, je dominerai la ville.

Le pot de fleur vide  
s'est laissé rouler sur la pente.  
Il va buter sur une motte d'herbe.

Il entend :

— Le joli pot tout rouge et rond.

Il regarde : quatre grandes marguerites sauvages.

Il leur dit :

— D'où je suis, vous êtes comme quatre petits soleils vivants.

— D'où viens-tu ?

— J'étais pot, sur une fenêtre.

— En ville ?

— En ville.

— Combien de regards touchais-tu par journée ?

— Quarante ou cinquante les jours ordinaires  
et deux cents peut-être les jours de marché.

Les grandes marguerites blanches se remuent d'impatience.

Elles ont passé des heures  
et des heures à se mettre  
avec la motte d'herbe  
dans le pot d'argile rouge,  
à le pousser sur le chemin.

Mais tout ce qu'il peut faire,  
c'est tourner en rond autour  
du grand tas d'ordure.



Le pot tout rond d'argile rouge  
est tout honteux d'être aussi  
maladroit.

Le pot le reconnaît, lui dit :  
— Qu'est-ce que tu fais là ?

Le vieux de la baraque  
sait se servir de ses mains.  
De trois boîtes vides  
il fait un avion,  
D'une patte de lapin  
une four rure de poupée.

Il y passe la nuit et la journée  
du lendemain et la nuit  
suivante.

Il s'entend siffler...!

— hui... hui.

C'est une cabane faite de planches  
et de tôles.

— Tu viens sur ma fenêtre?

Aussitôt dit, aussitôt fait. Un vieux  
est sorti, a pris le pot, l'a mis sur  
la fenêtre.

Les marguerites sauvages disent :

— Ça ne valait pas la peine de se  
donner tant de mal. Qui va nous  
voir? Nous avons fait trois fois  
le tour du tas d'ordures et  
maintenant nous sommes dans  
le vent. Ça pue.

Il s'entend appeler.

— Alors on prend le frais?

C'est le tabouret boiteux. Il est sur ses quatre pieds moins  
un; au beau milieu de la cabane.

Le tabouret rigole et se balance  
un peu.

— Tu vois, je fais la mer de  
Chine.

Sur lui, posé, un beau bateau avec  
d'étranges voiles.

— Puisque le bateau que je porte  
est jonque et jonque chinoise, je  
suis mer de Chine.

Mais si je veux, je peux être  
aussi terrain d'aviation.

D'un bout de bois brut                    Sur lui, posé, un bel avion de  
une pirogue décorée.                    métal prêt à s'envoler.

— Moi, dit le pot d'argile rouge,  
je suis tout rond et tout rouge  
et je porte quatre marguerites sauvages.

— Où les portes-tu ?

— Je voudrais bien les porter où elles  
veulent aller.

Et les quatre ensemble disent :

Au marché des deux cents regards. — Nous y allons demain,  
— Au marché,    dit le tabouret.

En plein marché  
qui reconnaîtrait

boîtes vides, peaux de lapins,  
os rongés, casseroles trouées ?

Le tabouret porte des barques,            des cendriers,  
des abat-jour.

Le tabouret est à la fête,  
il porte le pot d'argile rouge  
et ses quatre marguerites sauvages.  
en plein marché.

Toutes les fenêtres sont aux aguets  
et toutes les filles qui passent ont envie  
de les emmener.

Le vieux bonhomme a tout vendu.

En retournant au tas d'ordures  
faire provision de boîtes, de bois,  
de chiffons et d'os, il a vu la  
tasse blanche, il l'a prise, il  
l'a posée, pleine de lait, sous  
la table dans la cabane.

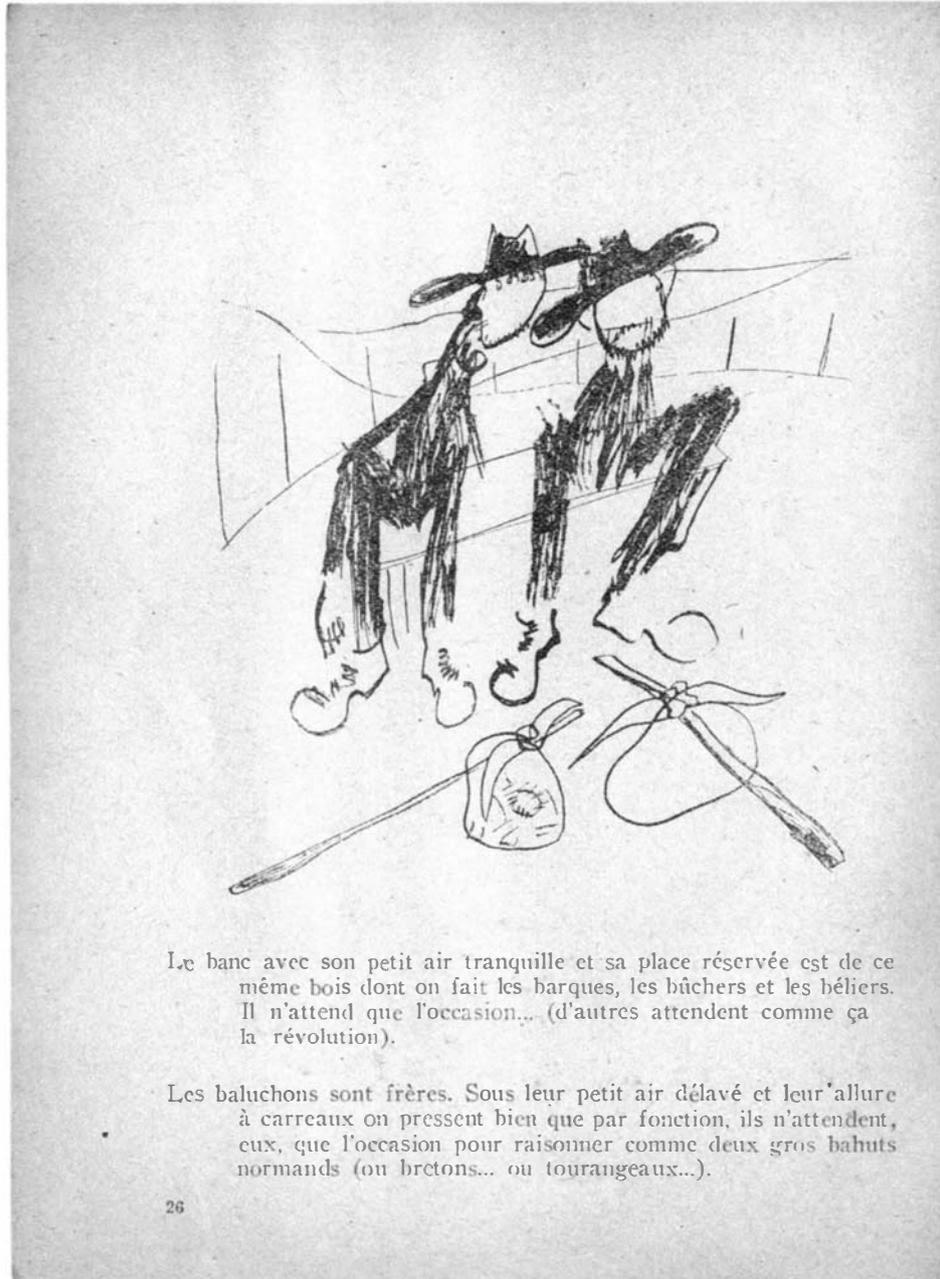
Un petit chat s'est approché.  
La tasse le regardait de tous ses  
pois bleus, méchante.

Le petit chat a trempé sa langue  
dans le lait.

Alors la tasse blanche toute émue a dit :

— Bon. Tâche de boire proprement.

le banc de bois  
et  
les deux baluchons



Le banc avec son petit air tranquille et sa place réservée est de ce même bois dont on fait les barques, les bûchers et les héliers. Il n'attend que l'occasion... (d'autres attendent comme ça la révolution).

Les baluchons sont frères. Sous leur petit air délavé et leur allure à carreaux on pressent bien que par fonction, ils n'attendent, eux, que l'occasion pour raisonner comme deux gros bahuts normands (ou bretons... ou tourangeaux...).

Le banc de bois  
est sur la place,  
juste en face  
de la porte de la mairie;  
sur la place il y a aussi trois marronniers,  
quatre vicux, trois petites vieilles  
qui s'assoient dessus  
(sur le banc, pas sur les marronniers).  
Comme tous les autres bancs, ce banc-là s'ennuie.

Il est midi.

Voilà deux hommes à la peau  
dure qui s'assoient sur lui.

Ils sont mal rasés, mal vêtus,  
mal chaussés.

Ils ont des trous à leurs semelles  
et leur fond de pantalon n'est pas usé.

— En voilà deux, pense le banc, qui sont plus souvent debout  
qu'assis.

Le garde champêtre vient les regarder sous le nez.

— Vous n'êtes pas d'ici? Vos papiers...

— Ils sont à la maison.

— Et où est votre maison?

— Il y a quarante ans que nous la cherchons.

Le garde champêtre emmène les deux vagabonds dans la  
cave de la mairie qui sert de cachot et les y enferme.

Que diront les chemins, les bornes,  
que diront les chardons,  
que dira le soleil.  
Il était en train de les cuire.

Les baluchons abandonnés  
se plaignent au banc.

— Quel était leur métier?

— Cueillir les raisins, couper  
la moisson et rempailler les  
chaises.

— Alors plus de vin, plus de  
pain et plus que moi, le banc,  
pour porter toutes les fesses  
de cinq départements?

Je vais les faire sortir.

— Tu es bien avec le garde?

Ils décident de s'y mettre à trois,  
Les deux baluchons et le banc de bois.

— A la nuit venue (dit le banc)  
car si je suis vu  
par œil de chouette, de chèvre  
ou de fille  
je suis pris  
en flagrant délit  
et brûlé à l'endroit même.

La porte du cachot donne sur la  
rue, mais les planches en sont  
épaisses et la serrure énorme.

A la nuit venue  
le banc et les deux baluchons  
passent devant la porte.  
Les deux baluchons ensemble  
dressent droit les deux oreilles et font :  
— oh ! la belle porte.

L'un dit à l'autre :

— En as-tu jamais vu d'aussi solide,  
d'aussi épaisse, d'aussi qui ferme  
si bien ?  
— Jamais, dit l'autre.  
— Et pourtant, chuchote le banc à la porte,  
ils viennent de loin.

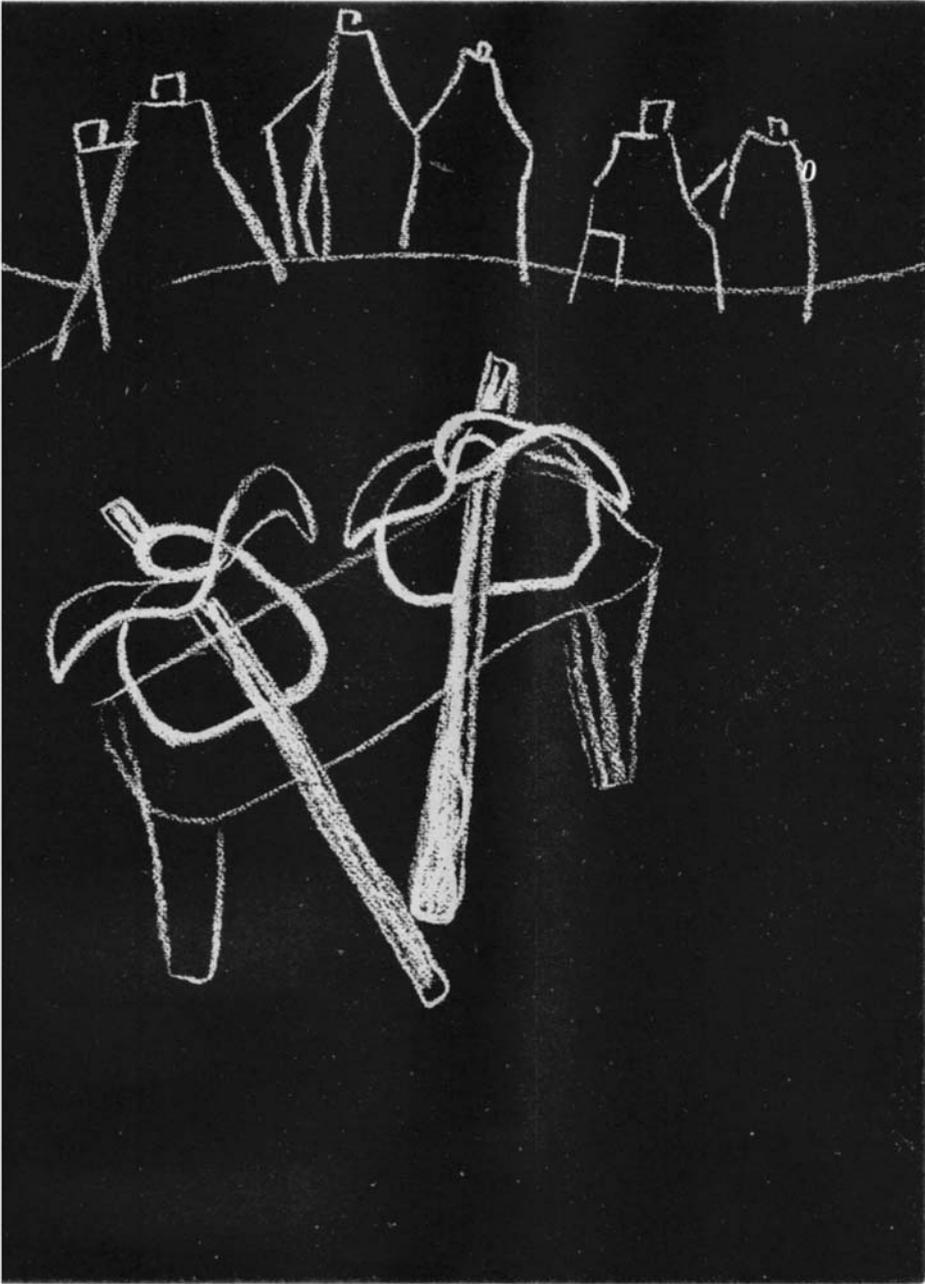
La porte fait  
craquer son bois.

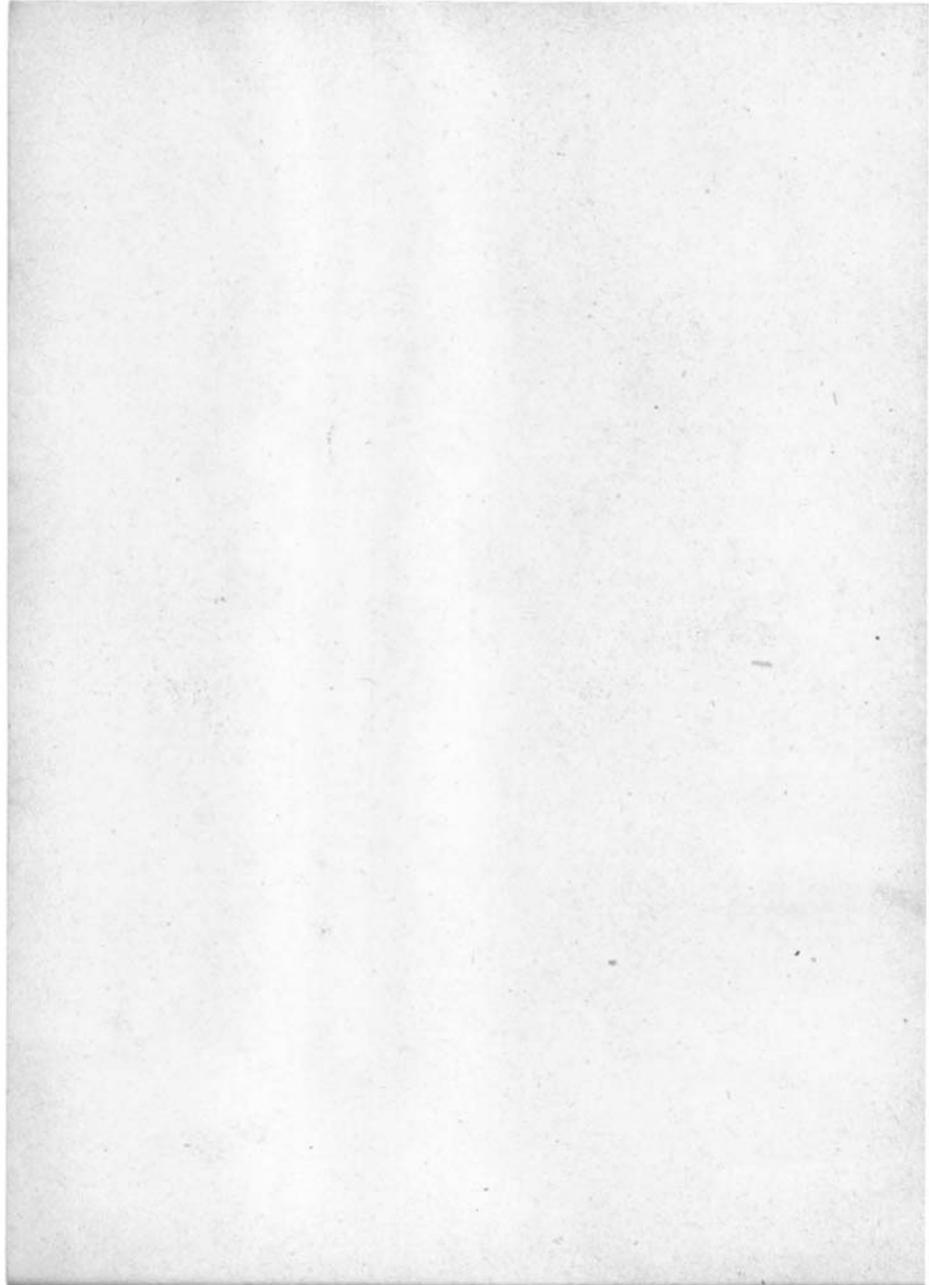
— Pour qu'une porte marche bien, dit un  
baluchon à l'autre, il faut, quand  
elle veut, qu'elle résiste à la poussée  
de cent taureaux, mais il faut aussi  
qu'elle puisse s'entr'ouvrir sans bruit au  
souffle d'une souris.  
— Tu veux qu'ils fassent la souris,  
pour essayer ? dit le banc.

La porte fait  
craquer son bois.

— Elle a dit quoi ?

Mais il n'y a rien à faire avec la porte du cachot  
qui pète d'orgueil d'avoir sous sa garde deux  
dangereux malfaiteurs (des assassins peut-être)  
et ne s'entr'ouvrira qu'à coups de tours de clef.





Les baluchons ont beau inventer mille histoires,  
le banc lui parler de voisin à voisine, rien n'y  
fait. Avant l'aube, le banc revient sous son  
marronnier. Les baluchons sont fort déçus.  
Ils ont les carreaux de travers, le nœud défait,  
les oreilles basses.  
La journée se passe à chercher comment faire.

Le banc propose :

— Je cours, je galope, je fonce,  
je défonce la porte.  
Ils se sauvent. Ils vous emportent  
et, pour ne pas être pris,  
je m'en vais avec vous.

— Il court, il galope, il fonce, — Au premier coup donné  
dit un baluchon à l'autre, mille fenêtres vont s'ouvrir.  
et huit jours après Le plan est mauvais.  
il a traversé la place.

— Vous n'avez jamais vu, dit le banc,  
un banc courir.  
— Non, justement.  
— Eh bien, ça n'est pas la peine d'avoir  
fait trois fois le tour de la terre.

Dans la cave,  
assis sur la brique  
et appuyés contre le mur,  
les vagabonds s'ennuient.  
Ils disent :

Les bancs, mes amis, ne courent  
pas souvent, mais quand ils  
s'y mettent, une ou deux fois  
par an, il vaut mieux se  
garer devant.

— Le cul au frais comme nous l'avons  
il va nous pousser des champignons  
sous les bras.  
— Et nos barbes, mon ami,  
vont nous pousser blanches.  
Ils voient, au coin du soupirail,  
une araignée qui tisse sa toile.  
— Voilà un beau métier.  
Ils la regardent.

A minuit (nuit noire) le  
plan est prêt. Le banc fait d'abord  
le tour des volets.

- Salut, le volet. Nous sommes voisins.
- Nous sommes de bois peint, toi et nous.
- A-t-on jamais vu un volet voler?
- Jamais.
- Mais s'ils pouvaient?
- Ils voleraient aussi haut que l'aigle  
et vifs comme hirondelles.
- Je vais courir, dit le banc, il faut  
m'aider.
- Comment, comment?
- Restez fermés quoi qu'il arrive.

Le banc prend du recul,  
marche d'abord,  
trotte, galope,  
fonce

Les vagabonds sont  
endormis.  
Ils ronflent.

juste en plein dans la porte basse  
de la cave de la mairie qui sert  
de cachot.

**baoum...**

Ils s'éveillent,  
voient la porte ouverte.  
L'un dit à l'autre :  
— C'est toi qui a tiré du canon?  
L'autre dit : — Moi? Tu sais bien  
que je n'ai pas de canon. Ça vient  
de dehors.  
Ils voient la porte  
arrachée de ses gonds.  
— Nous avons de la chance  
d'avoir la vie sauve.  
Et ils vont se recoucher  
sur leur grabat.

Un coup à réveiller les  
sourds.  
Tout le monde, dans les  
maisons, saute du lit aux  
fenêtres, ouvre les fenêtres,  
veut pousser les volets.  
Les volets résistent.  
Pas un ne cède. Pas un ne  
s'ouvre.  
On entend les poings qui  
frappent, tapent, secouent.  
Toute la ville résonne comme  
un grand tambour.

L'un dit à l'autre — Dis donc, va pousser la porte, il fait froid.  
Et, tout vagabonds qu'ils sont  
ils aiment l'ouvrage bien fait.

Celui qui s'occupe de la porte  
la soulève pour la remettre  
juste dans ses gonds,  
et puis retourne se coucher.  
Il dit à l'autre :

— On a très faim.

— Oui.

— On a les oreilles qui bourdonnent.

Mille poings tapent,  
tapent,  
tambourinent  
sur les volets fermés.

Une petite fille  
qui habite, elle aussi,  
en face de la mairie,  
est descendue jusqu'à la porte de la rue,  
l'a ouverte,  
a vu le banc.

Pieds nus, en chemise de nuit blanche,  
elle a traversé la rue.

Elle a dit :

— Tu es pris,  
petit banc vert du marronnier,  
en flagrant délit.

Le banc a dit :

— De quoi je me mêle?  
Mais il était pris quand même.

Le lendemain (un dimanche) on l'a brûlé.

Le garde lisait un papier imprimé :

— Un banc n'est pas fait pour aller, venir,  
trotter, galoper, cogner et courir.  
Or celui-ci a été vu à trente mètres au  
moins de sa place d'habitude.

Qui l'a vu?

— Moi, dit la petite fille, et elle lève la main.

Le garde met le feu sous un gros fagot de bois sec.

— C'est juste et bien, disent les gens.  
Il faut une règle et des règlements,  
et le banc sur la place même la nuit.

Le banc ne dit rien mais il pense :

— Et les petites filles au lit.

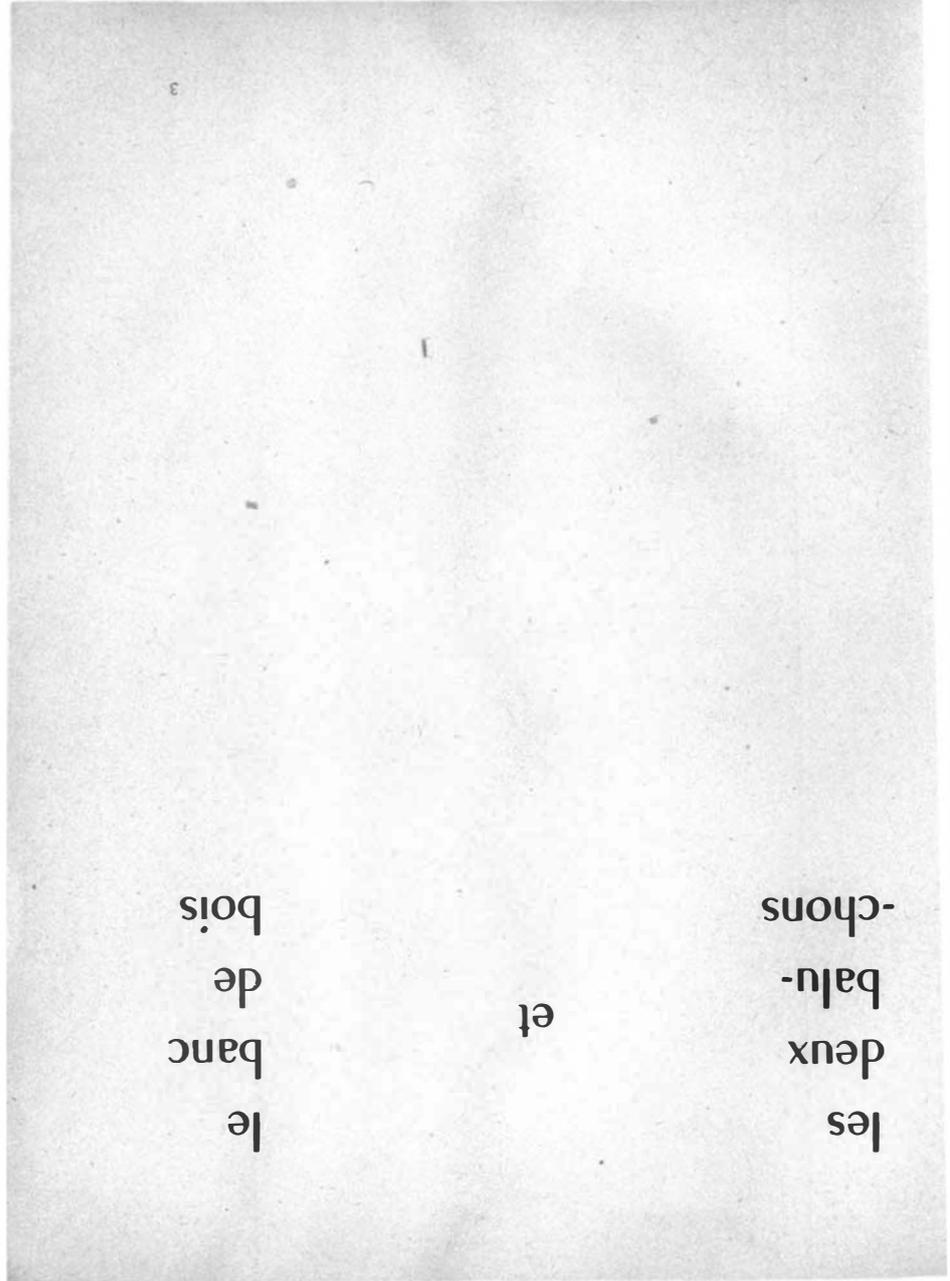
Mais il ne dit rien pour que l'histoire finisse.

Et pendant que les gens et le garde  
étaient occupés sur la place,  
les vagabonds ont profité de  
la porte mal refermée  
pour sortir, prendre leur baluchon  
et s'éloigner à grandes enjambées.

Arrivés en haut de la colline  
Ils se sont retournés.  
Le soleil commençait à cuire.  
Dans le ciel traînait un peu de fumée.  
— Regarde, dit un vagabond à l'autre,  
Tu vois le petit nuage?  
— Je le vois.  
— A quoi il ressemble?  
— A un gros derrière.



32



le  
banc  
de  
bois

et

les  
deux  
balu-  
chons

Les deux vagabonds sont bien fatigués.  
Ils posent leur baluchon et leur  
bâton sur le banc, se couchent  
dans l'herbe et s'endorment.

Le banc dit aux baluchons :

— On s'en va ?

— Non. Nos patrons dorment.

— Pendant qu'ils dorment justement.

Juste un petit tour. Je suis là  
depuis si longtemps. Vous passez  
votre temps à aller et venir.

— Tu es banc.

— Je suis banc, je suis banc... Vous  
parlez exactement comme les  
fesses des gens. Je fais fonction  
de banc. Mais qu'est-ce que j'étais  
avant et que pourrais-je devenir  
s'il m'était possible d'aller et de venir ?  
J'ai juste besoin qu'on m'aide pour  
faire les premiers pas. J'ai quatre  
pattes et vous avez chacun deux  
grandes oreilles à carreaux.

Les baluchons veulent bien.  
Voilà le banc parti.  
Il fait trois pas, butte, trébuche,  
se relève et va donner du coin  
dans un talus.

Il dit :

— Je n'ai pas encore l'habitude.  
Il faudrait m'aider un peu plus.

Les bâtons s'y mettent.

Et le banc, aidé par les bâtons,  
descend la route comme une pirogue  
descend un rapide,  
mais tout doucement.

Un baluchon dit à l'autre :

— On se croirait sur une barque.

Le banc s'arrête brusquement.

— Une barque... Une barque... J'étais barque  
dans le temps, il y a longtemps, bien longtemps.  
J'étais bois de caravelle qui portait cinq cents  
pirates. Nous avons abordé toutes voiles basses.  
Mais notre plan a échoué. La caravelle aussi.  
Voilà les pirates pris et pendus. La caravelle  
brûlée. Trois planches en sont restées. On en a  
fait un banc de bois. Moi.

Les baluchons n'ont même pas  
dressé les oreilles. Ils ont l'habitude  
d'entendre leurs patrons dire qu'ils  
sont les rois de la terre. Ils veulent  
bien que le banc de bois se prenne  
pour une caravelle.

Mais le banc a de la suite dans les idées.

Il dit :

— Si je butte et trébuche sur l'herbe  
et sur le pavé, c'est que je suis  
fait pour les hautes vagues et les  
grandes marées. Mettons le cap  
au nord, compagnons, la mer  
est par là...

Et il se remet en route d'un bon pas.

Les baluchons ne sont pas trop rassurés.

Ils se disent l'un à l'autre :

— Et s'il y arrivait ?

— On ne sait jamais.

Ils disent aux bâtons :

— Vous n'avez pas envie de devenir des rames ?

— Nous ? Nous sommes bâtons de vagabonds minces et ronds d'un bout à l'autre. Nous connaissons herbe, cailloux, boue, sable et poussière, mais l'eau ça n'est pas du tout notre affaire.

— Alors il faut le faire tourner en rond, qu'il y use son envie, un rond assez grand pour qu'il croit aller droit.

Attention devant... Il se met en route.

Voilà le banc reparti.

Les vagabonds se sont éveillés.

— Mince, dit l'un. Où sont partis nos baluchons ?

— Avec nos bâtons.

— Sans baluchon et sans bâton que peuvent faire deux vagabonds ?

— Rester où ils sont et s'y construire une maison.

— Tu as raison.

Et ils se recouchent, les mains sous la nuque et le chapeau sur les yeux.

Les bâtons poussent le banc hors de la route pour qu'il se fatigue les pattes dans la terre des champs. Ils le dirigent vers la colline pour qu'il s'essouffle. Le banc grimpe. Arrivé en haut,

il dit :

— Mes amis, que voit-on devant ?

— Des champs.

— Après ?

— Des champs.

— Dressez vos oreilles. Qu'entendez-vous ?

— Le vent.

- De quoi parle-t-il?
- D'oiseaux qui chantent, de feuilles qui remuent.
- Alors nous ne sommes pas encore arrivés. Attention à la manœuvre.

Les deux bâtons comme deux mâts.  
 Les grands mouchoirs à carreaux comme deux voiles,  
 une ficelle tendue entre les deux mâts,  
 et sur la ficelle mouchoirs, chaussettes, tricots de laine,  
 comme on voit les petits drapeaux sur les barques  
 les jours de fête.

Voilà le banc reparti  
 en pleine terre labourée.  
 Il danse et tangué sur les sillons.

Les vagabonds se sont encore réveillés.  
 L'un dit à l'autre :  
 — Ouvre les yeux.  
 — Ça y est.  
 — Tu vois filer les nuages?  
 — Je les vois filer.  
 — Regarde-les bien en pensant qu'ils  
 sont immobiles. Qu'est-ce que ça te fait?  
 — C'est moi qui file.  
 — L'endroit est donc fort bien choisi pour  
 y bâtir notre maison. Ici, on va,  
 on va, on file sans s'user le dessous  
 des pieds.  
 — Nous ferons, à notre maison, les fenêtres  
 au plafond.  
 — Nous avons le plan. Nous n'avons plus  
 qu'à nous y mettre.  
 Et ils se recouchent, en poussant un gros  
 soupir, les mains sous la nuque et  
 le chapeau sur la figure.

Le banc avance lentement,  
 les grands mouchoirs à carreaux  
 gonflés par le vent.  
 Il croit partir vers la mer,  
 mais les mouchoirs de baluchon  
 l'entraînent vers le village.

Les enfants (c'est jeudi) le voient venir. Ils crient, s'appellent, grimpent sur les toits. Les parents eux aussi regardent. Le garde met son képi et ses lunettes. Il dit :

- Il faut arrêter ce banc.
  - Pourquoi? disent les jeunes gens, il s'amuse.
  - Il y a des jeux dangereux pour la sécurité publique. Supposez que les terres arables prennent ce jeu au sérieux et si les bancs deviennent barques d'avoir envie de devenir eau.
  - Qu'importe, disent les jeunes gens, nous irons pêcher la baleine, ça nous changera un peu.
- Le garde n'est pas content.

Le banc maintenant s'approche des jardins où d'un pommier à l'autre sèchent les lessives, roses, blanches, vertes, bleues.

Alors les ménagères appellent les hommes :

- Regardez-le un peu celui-là qui fait l'acrobate. Vous pourriez pas à quelques-uns vous asseoir dessus, le temps de faire une belote, histoire de lui remettre les idées en place et qu'il ne vienne plus faire le voyou autour de nos lessives pour leur donner des idées.

Les hommes répondent : — Ouais... ouais... Mais ils n'y vont pas. C'est un coup, pour peu que le banc bouge au mauvais moment à se retrouver les fesses par terre et à attraper un tour de reins ou un mauvais surnom.

Le banc continue. Il arrive par la route, est poussé contre le talus, le grimpe à tâtons. Il est à un mètre d'où il est parti. Le vent tombe. Le banc est fourbu.

Il dit :

- Mes amis, reposons-nous. Il ne servirait à rien d'arriver avant l'heure de la grande marée.

Et puis il faut que je fasse le point :  
Equateur et méridien, gulf-stream et terre  
de feu, longitude, étoile polaire, nous allons  
aborder la mer par le golfe du Lion.  
Installez les perroquets sur les grandes  
vergues et tout le monde sur le pont.

Les vagabonds se sont réveillés.

L'un dit :

— Tiens, voilà mes chaussettes qui  
jouent les drapeaux de procession.

— Tu as retrouvé tes chaussettes?

dit l'autre qui a toujours le chapeau sur la figure.

— Oui, et j'en suis fort content.

— Pourquoi?

— Parce que je n'ai bientôt plus de semelle  
à mes chaussures.

— Et alors?

— Et alors je n'aime pas aller pieds nus.

— Tu vas marcher en chaussettes sur la  
route?

— Mais non, sur le carrelage de la cuisine.

— Quelle cuisine?

— Celle de notre maison.

— Ah oui. Faudrait qu'on s'y mette.

Mais ils se lèvent et  
rassemblent leur baluchon et  
font à chacun un nœud, deux  
oreilles, y enfilent les bâtons.

Le banc hurle :

— Le vent m'arrache les voiles,  
me démâte,  
me pousse aux rochers.

**S.O.S. S.O.S. S.O.S.**

Les vagabonds le regardent, lui  
demandent ce qui lui prend.

Les baluchons disent :

— Il est un peu dérangé. Il se prend  
pour une barque.

Ils ne disent pas qu'il s'en est fallu de peu qu'ils se prennent pour de vraies voiles.

Les bâtons disent :

— On a fait un petit tour et nous on était les mâts.

— C'est pas beaucoup plus idiot, dit un vagabond à l'autre, quand on est un banc de se prendre pour une barque que quand on est comme nous sommes de se voir propriétaire. On l'emmène?

— Non, dit le banc, merci, c'est fini.

— Qu'est-ce qu'il dit? demandent les vagabonds à leur baluchon, qu'est-ce qu'il dit?

Les baluchons ont deux grandes oreilles qui entendent ce que disent les bornes et les volets, l'herbe des talus et les tables de cabaret.

— Il dit : non, merci, c'est fini, qu'il a compris, qu'il n'est bon qu'à porter des paires de fesses et qu'il est trop vieux pour changer de métier.

— Dis donc, dit un vagabond à l'autre, il s'ennuie parce qu'il est tout seul. Si on en faisait deux tabourets, il serait comme nous sommes, il passerait son temps, un qui tousse, l'autre qui crache.

Et du banc de bois, les vagabonds font deux tabourets. Ils y passent la journée. Le soir venu, ils demandent :

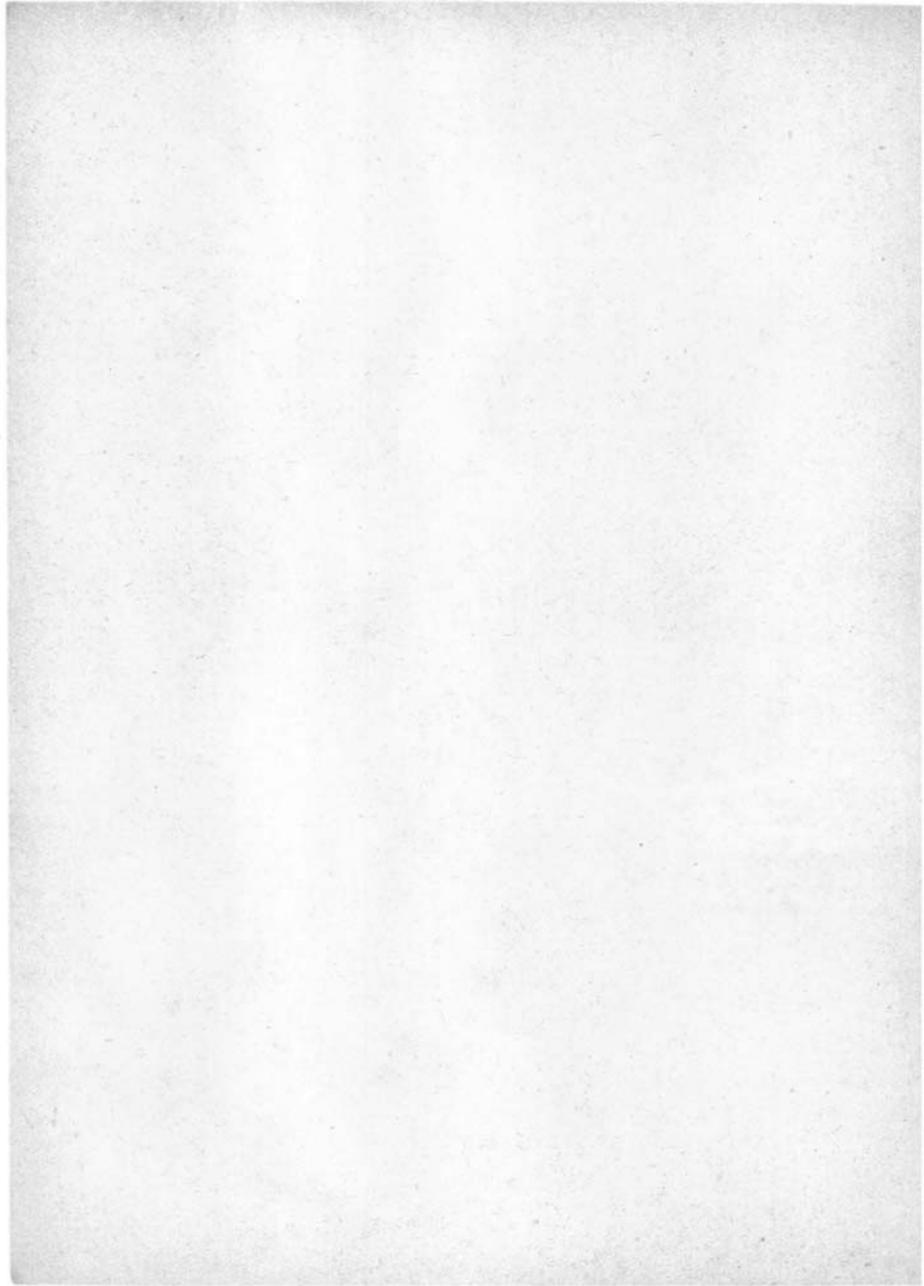
— Dis-nous bien la vérité. Tu ne te sens pas plus content?

— Vous parlez à l'un ou à l'autre? demandent les tabourets.

— Nous parlons aux deux.

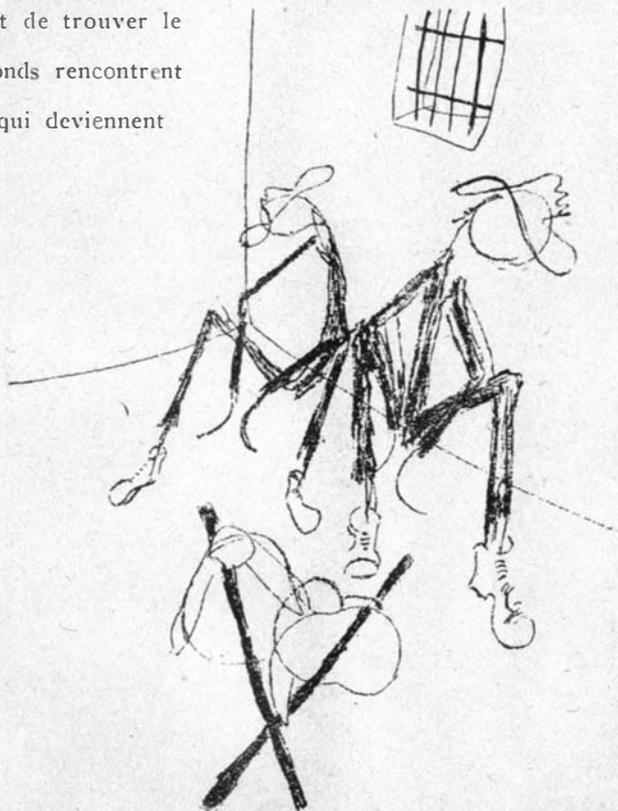
— Alors, dites : vous. Avant de vous en aller, s'il reste un bout de planche, faites-en un petit banc. Nous lui apprendrons la géographie et le calcul mental s'il est assez intelligent. Ça nous fera passer le temps.

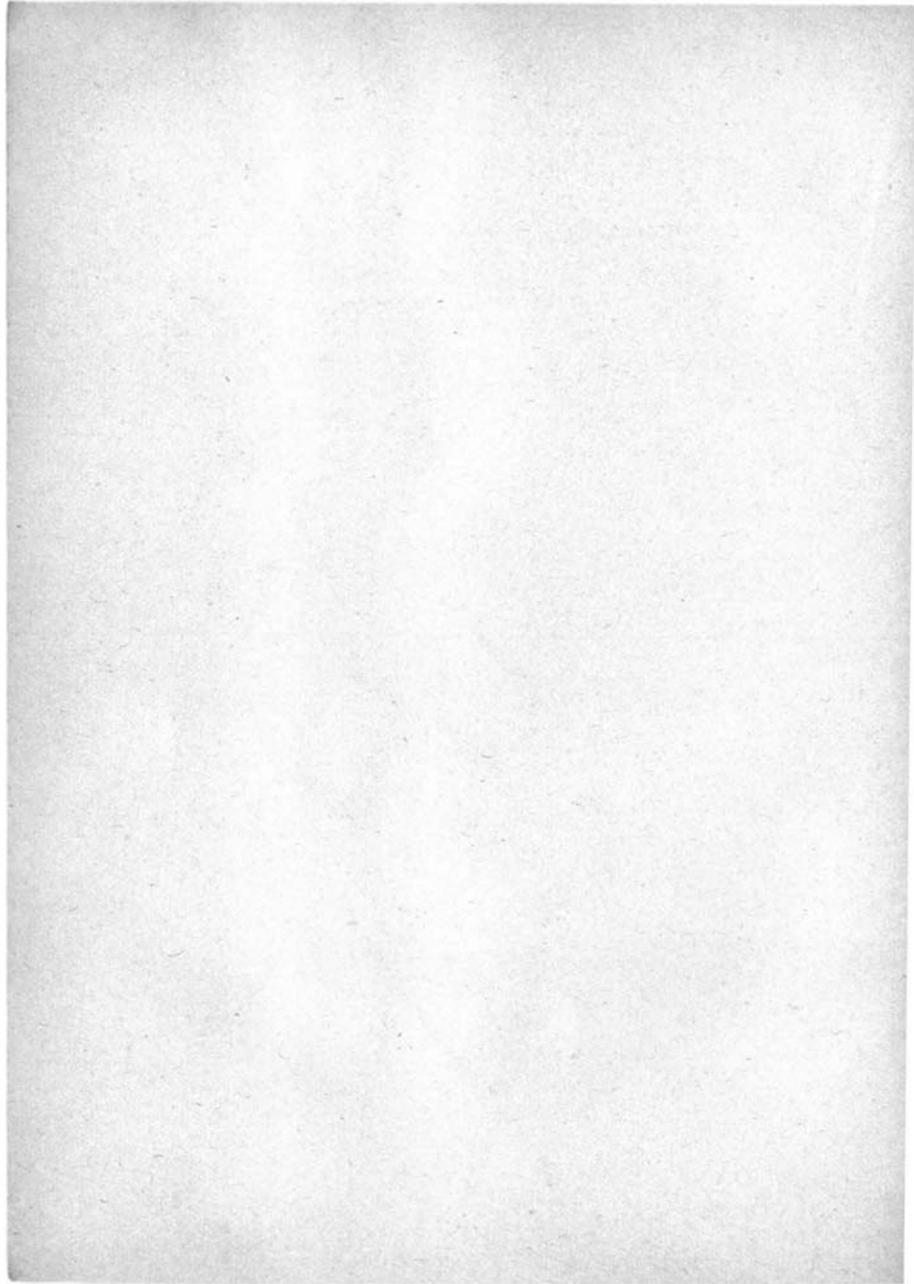




Les vagabonds font le petit banc  
et puis s'en vont  
en vont au bal  
chercher deux filles  
pour tourner en rond?  
mais non,  
pour les asseoir bien tranquilles  
sur leur nouveau compagnon  
et, cette fois, construire autour  
une vraie maison.

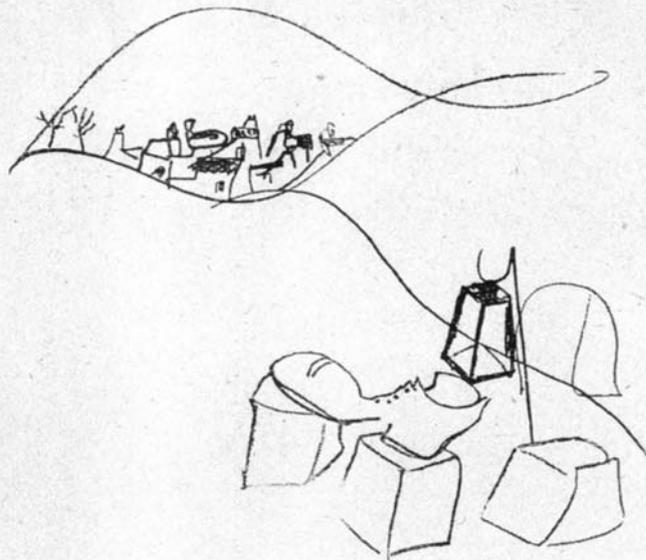
omme dit un vagabond à  
autre :  
- Il suffisait de trouver le  
bon bout.  
eux vagabonds rencontrent  
un banc fou  
les voilà qui deviennent  
architectes.





et

les trois pavés  
la lanterne  
la vieille godasse



La lanterne a son petit caractère : vive, légère, toujours prête à s'accrocher à qui veut la porter.

La godasse a compris. Il n'y a rien d'autre au bout du chemin qu'un autre chemin encore et pourtant l'envie la pousse d'aller jusqu'au bout. Jusqu'au bout de quoi? Jusqu'au bout d'elle-même.

Les pavés sont carrés, solides et patients. Ils sont capables aussi de tous les dévouements. Mais quand la colère les prend, ça fait du bruit dans l'histoire de France.

Une équipe de cantonniers répare la grand'route. Plus de mille pavés sont entassés sur le bas-côté. Trois d'entre eux sont posés dans l'herbe à quelques mètres du grand tas. Les ouvriers les ont mis à part pour poser dessus la gamelle à café alors qu'entre les trois pavés flambe un feu de brindilles.

Les trois pavés qui entourent le feu disent aux mille du grand tas :

- Comment va la route?
- Elle tourne et passe, lisse et plate.
- Et trouée, défoncée là où nous ne sommes pas. Elle a un trou, nous avons un tas. Et vous autres trois, comment va le feu?
- Le feu va et flambe et fume et nous chauffe et nous noircit une face sur six.

Les pavés du tas disent à la gamelle :  
— Alors, ma tante, on fait le jus?

Les ouvriers se sont mis à cinq pas l'un de l'autre et se passent, un par un, les mille pavés du grand tas. A six heures ils arrêtent de travailler, prennent leur musette, sautent en vélo et ils sentent, sous leurs roues, que le travail de la journée est comme celui de la veille lisse et plat, un peu bombé sur le milieu.

Restent au tas deux cent dix-sept pavés plus les trois porte-gamelle. Avant midi du lendemain tout sera fait, fini, en place.

Le contremaître avant de quitter le chantier a allumé la petite lanterne accrochée à la planche écrite :  
« Attention... travaux ».

Les deux cent vingt pavés regardent ce qui vient, passe et disparaît sur la grand'route. A sept heures vont passer Joseph Lardon, Antoine Daru, Constant Manou et Lucien Million, quatre écoliers qui après l'étude ont trois kilomètres à faire pour rentrer à leur maison.

Le soir le petit feu entre les pavés fume encore, au ras de l'herbe. Lucien

Million s'arrête :

— Si j'avais des marrons, si j'avais  
des pommes de terre, si j'avais un pétard...

Il s'accroupit.

— Petit feu qui couve et fume entre les  
roches, c'est de la graine de volcan.

Les trois pavés ont tant envie qu'il  
répète et s'explique que Lucien Million,  
les sentant attentifs comme écoliers un  
jour de composition, prend une voix  
de maître :

— Notre globe porte en ses flancs des  
noyaux de matière en fusion qui, de  
fissure en fissure, gagne la surface du  
sol qu'elle boursoufle avant de s'épandre  
dehors sous forme de lave. Dans ses  
moments de repos le volcan fume.  
Vous fumez ?

Et il court pour rejoindre les autres.

Les trois pavés fument. Ceux du tas chuchotent :

— Que vous a dit Lucien Million ?

Mais les trois pavés — cinq faces  
grises, une noire — restent  
gravement muets.

Les matins de ce mois-ci Lucien Million doit partir à l'aube  
s'il veut arriver à l'heure à l'école. Il a entendu toussoter sa  
grand'mère, s'est levé, s'est cogné le genou à l'escabeau laissé  
hier soir au milieu de la cuisine. Il est sans doute, de tout le  
village, le premier à être dehors. Mais Lucien Million ne regarde  
pas la lumière neuve. Il est endormi, mal à l'aise comme s'il  
avait mangé, pendant la nuit, son édredon rouge et que les plumes  
emmêlées fassent molle houle dans son ventre.

En route il est rejoint par ses trois copains.

Ils passent devant la petite lanterne  
encore allumée.

Lucien la regarde et lui dit :

— Si tu quittais, petite lanterne, le  
fil de fer qui te porte et te soutient, tu

serait lumière accrochée à rien. Tu serais étoile.

Et il détale pour rejoindre les autres. La lanterne fait comme il a dit, se décroche et tombe, éteinte, juste contre les trois pavés graves et muets.

Dans la journée les ouvriers balancent les deux cent dix-sept pavés qui sont placés. Route finie, plate et complète.

Les trois dans l'herbe n'ont pas bougé. Il est treize heures. Les ouvriers, barrières enlevées, sont partis plus tôt que d'habitude. Les trois pavés se disent :

— Petite montagne que nous sommes avec du feu dedans, petit volcan.

Plus de dix mille pavés qui font la route qui tourne et mène à une autre route s'appuient l'un sur l'autre et semblent dormir.

Les trois parlent bas à cause de la lanterne qui git près d'eux, qui réfléchit, qui réfléchit tant qu'elle parle tout haut :

— Décrochée du fil de fer qui me tient et me porte, que le vent s'en mêle et le feu du ciel et me voilà étoile parmi les autres.

Qui rit ? Pas les pavés, ni le vent. Qui rit ? qui rigole de plus en plus fort ? Une vieille voix qui maintenant dit :

— Si j'étais encore au bout du pied qui a fini par m'user la semelle, je te servais de vent, ma belle et les étincelles des clous que j'ai perdus sur les cailloux des routes allumeraient ta chandelle. Alors ma mignonne, on s'est décroché ? Tiens et ceux-là, ces fainéants de pavés, ils se mettent dans l'herbe pour qu'on butte, la route ne leur suffit plus ?

La vieille godasse qui traîne seule, semelle décollée, lacet perdu, s'est posée en face d'eux.

Les pavés sont irrités. Ils la connaissent depuis longtemps.

La petite lanterne est triste et penaude.

A sept heures, voilà les écoliers, Lucien Million loin derrière les autres. Il s'arrête, voit la vieille godasse dont le bout bâille :  
— Mince, si j'étais une sardine, je me tirerais en vitesse. Dans les profondeurs sous-marines vivent des monstres qui ne remontent jamais du fond des abîmes et qui ont toujours gueule ouverte. Monstre surgi psch... psch... psch...

Et Lucien frappe avec sa sandale sous le nez de la godasse qui reste semelle ouverte et qui grogne seulement :

— Ça n'est pas un peu de poussière qui va me faire éternuer. Il n'est pas un peu fou celui qui vous a à ses pieds ?

— Pas du tout, disent les sandales. Il dit ce qu'il sait et il sait ce qu'il dit. Il est troisième en tout et premier en géographie.

Alors étoile, volcan et monstre marin immobiles dans l'herbe du bas-côté se mirent à attendre la nuit pour réfléchir plus au frais aux mille moyens d'accomplir leur destinée.

Une graine sur un pavé reste graine et sèche et meurt. Mise en terre elle aurait pu devenir terre. Qu'un pavé gagne la montagne et là arrosé de neige que peut-il devenir ?

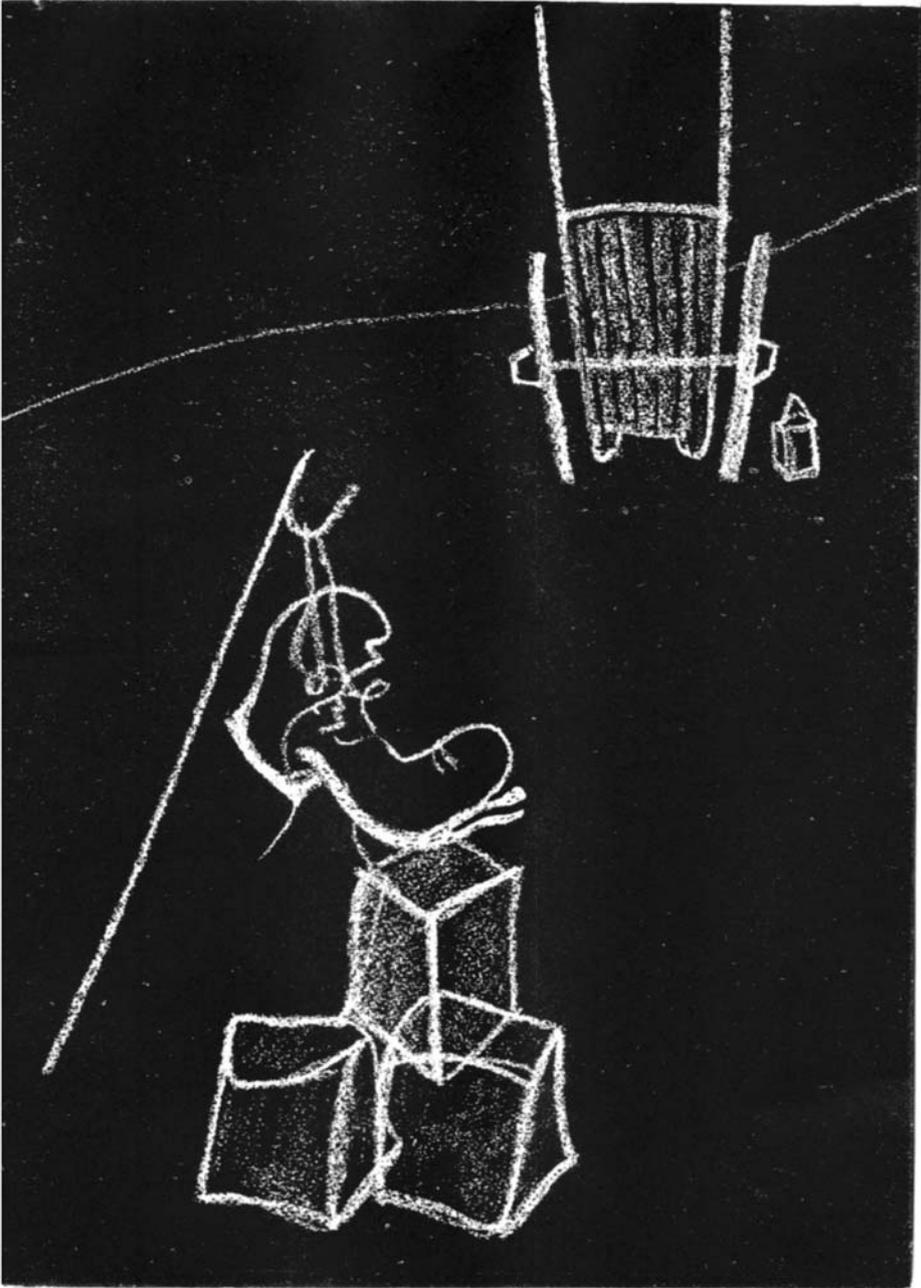
On s'est trainé sa vie entière sur les routes, on croit savoir où mènent les chemins et il faut que ce soit un écolier qui vienne vous apprendre ce qu'on est de toute évidence et pourquoi on aimait tant la rosée et l'eau des flaques. Grossissez des millions de fois l'eau contenue dans une ornière, et voyez quelle espèce de baleine devient le godillot qui vient d'y marquer son empreinte.

Pendant qu'ils réfléchissent la terre tourne. Les voilà tous les trois, pavés, godasse et lanterne dans la lumière de l'aube.

Lucien Million y est aussi. Quand il voit la grand'route, le matin, luisante et longue, longue, il lui semble commencer une lutte interminable avec un boa visqueux, écœurant, qui déroule une courbe après l'autre et dont la petite tête aux yeux fixes est celle du maître qui attend, sur le seuil de la classe, ceux qui arrivent en retard.

Pavés attentifs.  
Godasse béante.  
Lanterne anxieuse.

Lucien trouve son petit chantier tout mouillé, tout frais dans l'herbe qui étincelle comme cent sabres.





— Monstre marin, volcan éteint,  
étoile tombée, le premier qui passera  
n'y verra qu'un tas d'ordures. Boîte  
jetée, carreaux cassés, cendres, loques...

— Que dis-tu? dit la lanterne. Que  
dis-tu, Lucien Million?

— Rien. On voit que vous venez de  
loin.

— Nous sommes sur le départ, Lucien  
Million, sur le départ, et nous comptons  
sur toi pour nous mettre sur la bonne  
route. Montagnes, mer ou ciel, il faut  
que tu nous dises par où faire nos  
premiers pas. Nous comptons sur toi,  
Lucien Million.

— D'accord, d'accord. Ce matin, ma  
sacoche est pleine, pleine de livres et  
de cahiers. Mais ce soir...

— Ce soir?

— Je vous apporterai la mappemonde  
qui est sur le coin droit de l'armoire,  
à l'école. Vous y verrez votre chemin.  
Il s'en va.

— Ce petit-là est notre ami, disent pavés,  
codasse et lanterne. Attendons la mappemonde  
et préparons-nous à faire un grand chemin...

La terre tourne sans que les arbres, les herbes et les chemins s'en  
mouvent. Le petit creux de bas-côté où ils sont cachés va bientôt  
rejoindre la nuit. Lucien Million, comme il l'a dit, porte la  
mappemonde dans sa sacoche. Est-elle si lourde qu'elle l'empêche de  
marcher de son pas coutumier? Il traîne à plates sandales, se

Enfin il arrive, il s'accroupit, rejette sur son  
dos sa sacoche flasque. Il dit :

— Notre globe est rond comme vous le voyez.  
Voilà les océans avec les zones de grande pro-  
fondeur, voilà Saint-Pierre et Miquelon qui fut  
néantie par une éruption volcanique. Les étoiles  
sont où sont mes yeux. Voilà tout ce que je peux  
vous dire concernant la géographie.

— Et nous, disent les pavés, où sommes-nous pour le moment ?

— Ici, quelque part. Je vous laisse la mappemonde pour cette nuit. Je la reprendrai en passant demain matin. Il faut que je la rende au maître...

Il va poser la mappemonde. Il pense : « qui va la voir, va la prendre ». Il voit les autres qui attendent, qui attendent. Déçus ?

Alors il dit :

— On peut s'arranger autrement. La première étape, ça serait chez moi, chez ma grand'mère. Vous partez maintenant. Deux pavés dans ma sacoche et le troisième par-dessus. La mappemonde sur l'épaule et la godasse sur elle. La lanterne dans ma main gauche.

Il fait comme il dit. Il peut marcher. Il peut marcher lentement. Il a tout le temps pour penser :

— Au bout du chemin la grand'mère et la cuisine et la salle à manger où tout est rangé.

Et Lucien Million se dit que peut-être, il vaudrait mieux ne pas rentrer. Errer pour laisser croire à ceux qui partent qu'ils vont bientôt arriver. Mais puisqu'ils n'arriveront jamais ? Le maître va croire que Lucien Million a volé la mappemonde pour s'acheter des caramels. Ses sandales ont l'habitude. Elles arrivent à la maison. La grand'mère est partie chercher le lait.

Quand elle rentre, elle voit Lucien Million mal peigné encore debout près de la cuisinière. Elle dit :

— Tu es le dernier ?

— Non, dit Lucien.

La grand'mère bute dans les pavés, aperçoit la godasse, la lanterne et la mappemonde, en tas sur la sacoche qui en route, leur a dit :

— Lucien Million dit ce qu'il sait et il sait ce qu'il dit. Il est le troisième en tout et le premier en géographie.

Alors ils attendent.

La godasse leur dit :

— Nous sommes dans une maison. Si la soupe fume j'en ai pour un moment à rester sous la table, et s'il y a un lit on est ici jusqu'à demain matin.

Lucien Million est toujours debout près de la cuisinière. Il ne peut pas décevoir ceux qu'il a entraînés jusque-là.

— Celle-là est une baleine, ceux-là un volcan éteint et celle-ci petite étoile.

— Et ça, dit la grand'mère, en montrant la mappemonde, une terre en graine. Qu'on la jette aux quatre vents, elle peut grossir et devenir cent fois grosse comme la lune.

— Justement, dit Lucien Million, justement, mais il faut le temps. Et pendant ce temps-là que vont faire la baleine, l'étoile et le volcan?

— Trois pavés ne sont pas trop dans l'allée du jardin où la boue devient flaque... La lanterne en haut des marches de la cave pour descendre allumée devant quand tu vas chercher du bois... La godasse servira de mangeoire à mes pigeons.

— Affaire de temps et de patience, dit Lucien Million. Moi, j'ai mis plus de douze ans à devenir l'écolier que je suis.

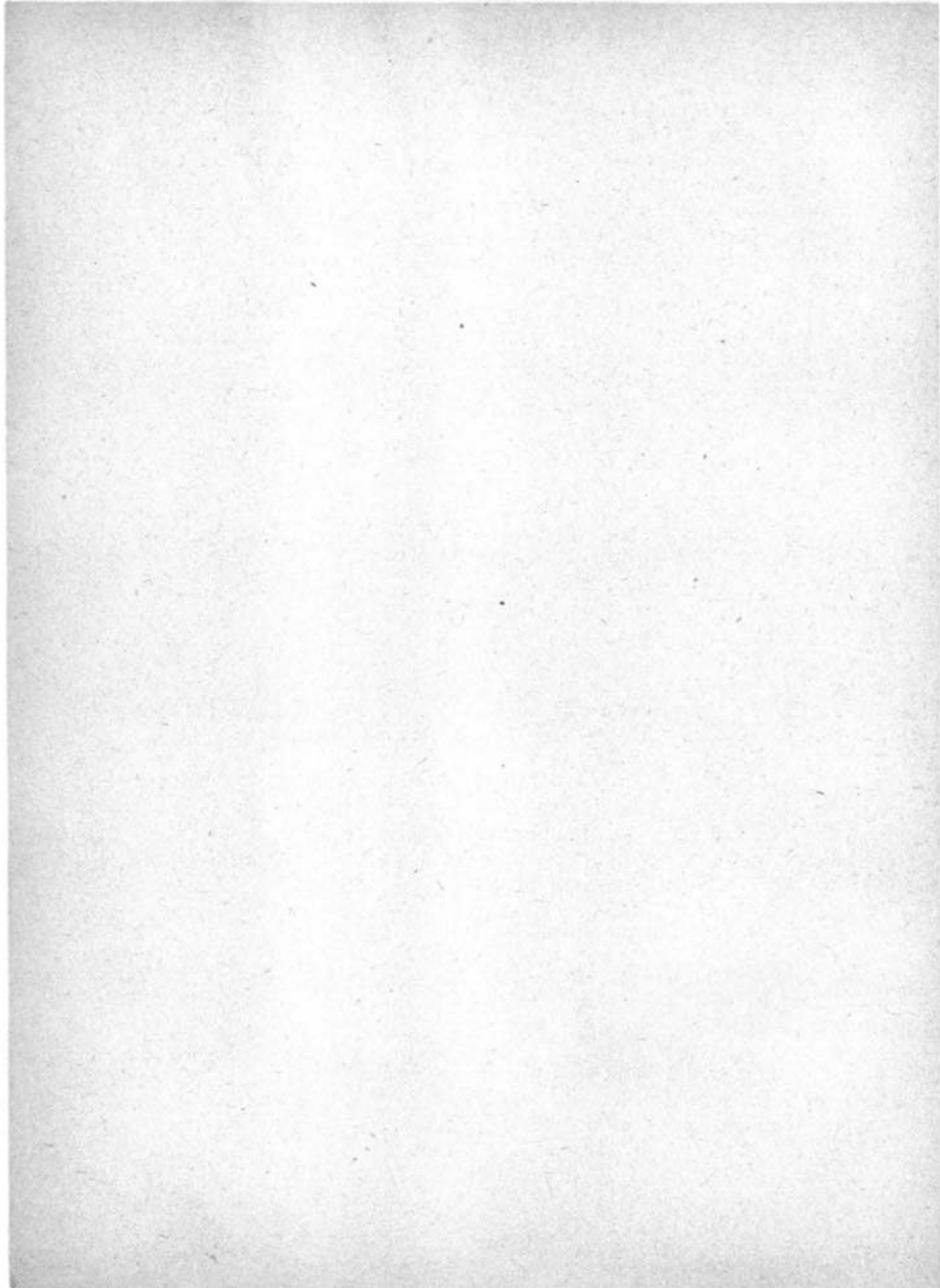
Il aurait bien pu ne pas parler. Tout le tas ébloui par la lumière de la lampe avait repris le bon sommeil tranquille des choses qui ont trouvé leur place.

Lucien lui-même est au lit.

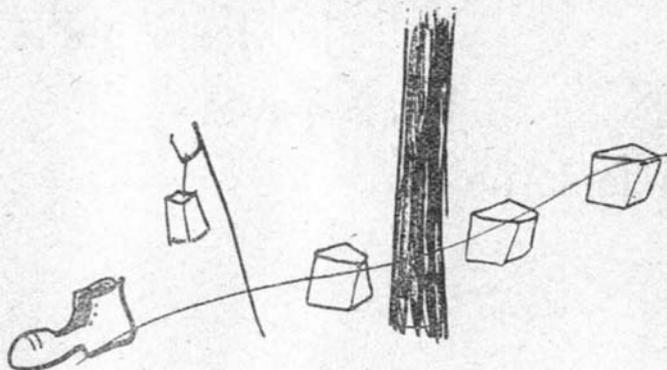
Alors la grand'mère a pris la mappemonde. Pour la jeter aux quatre vents?

Non pas.

Pour regarder, les yeux tout plissés derrière ses lunettes, les mains serrées sur son tablier, où se trouve Tahiti, l'île où elle aurait voulu vivre.



la vieille godasse  
et les 3 pavés  
la lanterne



La petite lanterne accrochée à son piquet  
près de la planche écrite « Attention  
travaux »

s'ennuie.

Les travaux sont finis,  
Les pavés remis en place,  
Les ouvriers partis.

Elle reste, accrochée à son piquet.

Son piquet ?

Son piquet l'adore.

Il est fier de la porter.

(Il se dit que, grâce à elle,  
il pourra être reçu à l'examen  
de lampadaire et avoir en ville  
une bonne place de fonctionnaire).

Mais, cette nuit

**La petite lanterne a quitté son  
piquet de fer.**

Il fallait s'y attendre.

Mais lui ne s'y attendait pas.  
Ils ne s'étaient pas dit de mots,  
pas de reproches, pas d'injures.  
Sans elle, il est **aveugle**. Il est  
aveugle, seul et malheureux.  
Il la croit tombée, tout simplement  
tombée. Il se penche à gauche,  
à droite, devant.  
Il cherche.

Il cherche. Il cherche.

Il cherche. Il cherche.

Tout à coup il sent  
**qu'à son cou s'accroche**  
un fil,  
une ficelle.

Il se redresse  
droit  
raide  
heureux  
fier  
trionphant

quoi?  
la voilà retrouvée?  
elle était tout simplement  
tombée?

— Hé là...  
Lâche-moi  
...T'u m'étrangles  
Lâche mon lacet.

(de nouveau fin prêt à l'examen  
prochain de lampadaire de  
grande place).

Le piquet a pêché, par son lacet,  
une vieille godasse qui traînait là.

La vieille godasse en est malade.  
Elle n'a jamais quitté le sol.  
Elle gémit.

Mais le piquet est si aveugle, si seul et si malheureux  
qu'il fait le sourd qu'il est devenu méchant.

La godasse a peur,  
tourne, bâille,  
se balance,  
gémit, gémit,  
se plaint.

Trois pavés parmi les cent mille  
de la route se poussent l'un l'autre  
du coude et de l'épaule :

— On y va?  
L'un qui monte sur le voisin,  
le deuxième sur le premier et le  
troisième sur les deux autres. Le  
dessus lisse du dernier arrive à  
porter, soulever, décrocher

la vieille godasse.

Le piquet hurle et se plaint :  
— Pavés, pavés,  
J'avais une lanterne,  
Il faut me la retrouver.

Les pavés ne sont pas chauds.

La vieille godasse a retrouvé  
son ancien courage. Elle  
essaie de persuader les pavés.

— Un piquet privé trop brusquement  
de sa lanterne peut devenir un  
voyou, être un danger public,  
étriper tout ce qui passe.

La petite lanterne?

*et si le dernier  
se trompe et  
déroche une étoile  
(une vraie)  
nous serons tous priés  
et condamnés pour  
l'ampleur*

Pour peu qu'il lui ait pris  
la fantaisie  
de devenir  
une étoile,

Si nous avons pu, à trois,  
dérocher la godasse, il faudra s'y mettre  
à combien pour porter le piquet rouillé  
pour la décrocher en plein ciel.

Qui je vois,  
dit la godasse,  
Qui je vois,  
qui tremble de joie  
sous le ventre du chariot.

La voilà  
c'est la lanterne.

Un

Deux

Trois  
les pavés s'y mettent  
les roues du chariot sont  
bloquées.

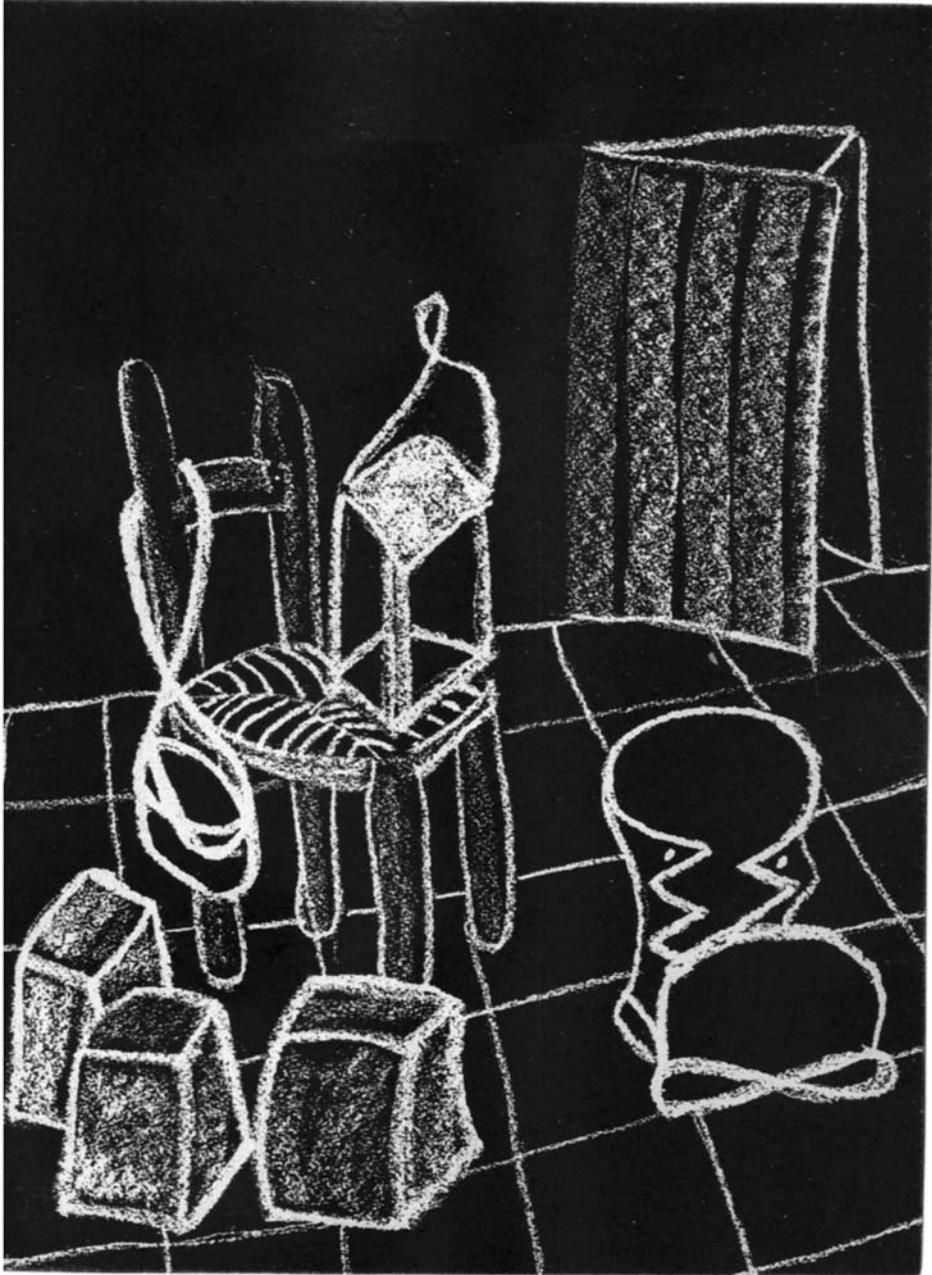
La vieille godasse  
sort du bas-côté  
comme un gendarme ou un douanier : **Halte**

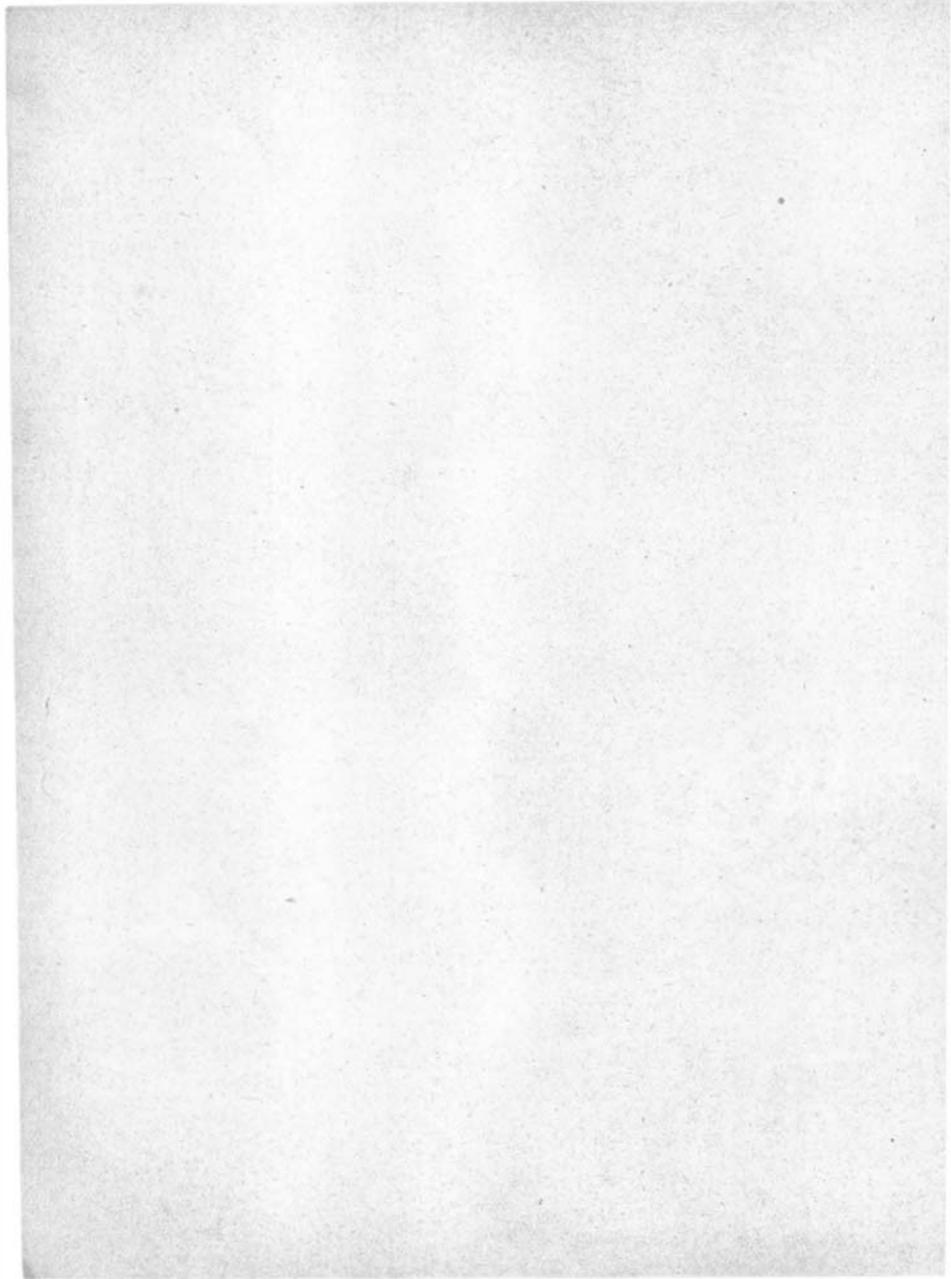
Mademoiselle, votre piquet vous attend.

*ohé  
la petite lanterne...  
ne ho  
ti te petite lanterne  
ter hé*

La petite lanterne?

*\*  
ou de joie  
ou de peur*





— Il peut m'attendre longtemps,  
Monsieur veut tout simplement  
que je l'aide à passer  
son examen de lampadaire.  
Et moi je veux aller, venir.

— C'est un bon métier,  
disent les pavés.  
On est sûr de sa place.

— Je la comprends,  
dit la godasse.

Pendant ce temps-là, la route,  
la route aux cent mille pavés  
demande :

- Où sont partis les trois qui manquent ?
- A la chasse à la godasse,  
à la chasse à la lanterne.

Alors les cent mille autres se sont poussés  
un peu, se sont remis en place, ont remplacé les absents.

1 Lanterne  
accrochée à  
son poignet  
de fer

1 planche écrite ATTENTION  
TRAVAUX

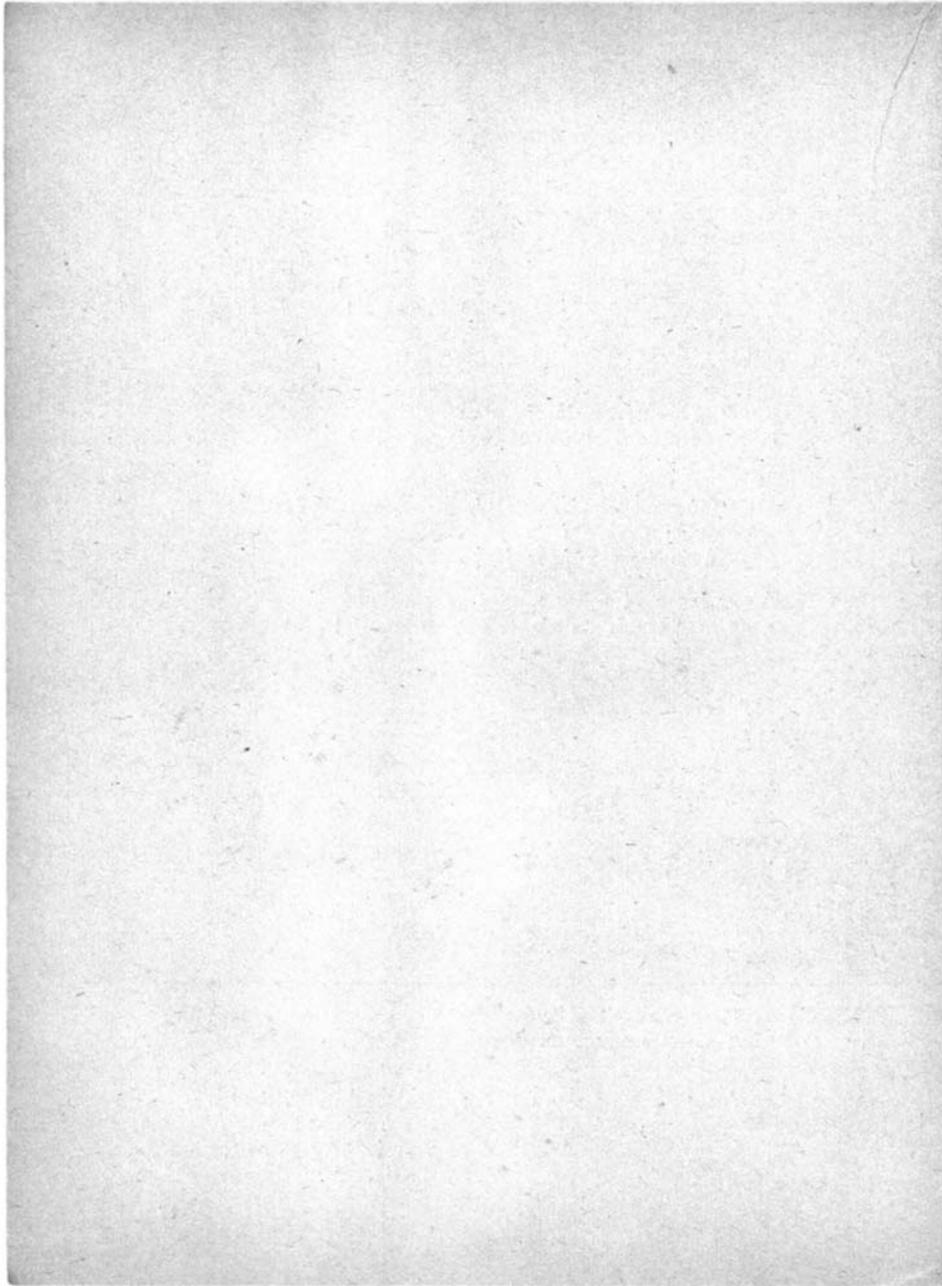
3 pavés

+ un vrai chariot

---

un nouveau chantier pour peu que passe un cantonnier  
qui soit lui aussi en trop sur la terre.

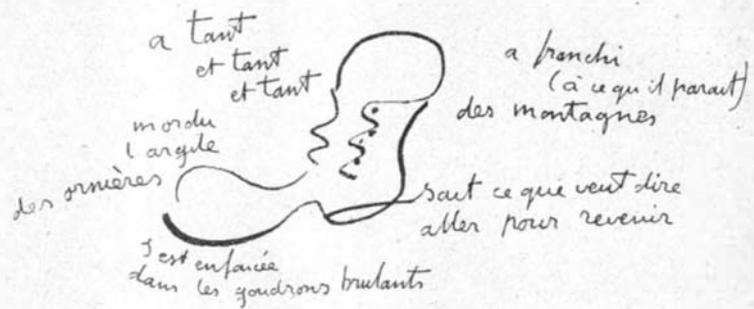
Et la vieille godasse ?  
Elle a l'habitude, depuis  
qu'elle a perdu sa sœur,  
de voir les choses s'arranger  
sans elle.



la lanterne

la vieille godasse

et les trois pavés



### La vieille godasse

a été souvent  
enfouie dans les neiges,  
connaît les champs, les villages, les banlieues et les villes.

La vieille godasse  
s'est installée près d'une borne  
à un croisement de routes.

**elle fait dire  
elle a dit  
elle a chuchoté pour  
qu'on le répète**

celui qui en a assez  
d'être ce qu'il est

**de faire ce qu'il fait  
comme il est  
où il est**

n'a qu'à venir me voir  
moi, la vieille godasse,  
près de la borne,  
au croisement des quatre routes.

Un bœuf vient, le premier.  
Il dit : — ma viande est trop lourde,  
Je suis bien fatigué d'être ce que je suis,  
Je viens te voir pour que tu m'aides  
à changer d'existence.

Couche-toi derrière la borne,  
à l'abri du soleil,  
et attendons la première occasion.

Me cacher derrière une borne?  
Elle me prend pour une sauterelle,  
Essayons quand même.  
L'ombre lui vient à peine aux genoux.

Après lui, c'est une barque  
qui hèle de loin la godasse :  
— Ho... hé... je prends l'eau  
par seize fentes. La  
rivière ne me porte plus.  
Que puis-je faire?

Viens toujours jusqu'à la borne.

Après, ce sont deux lapins,  
un poteau télégraphique,  
une mouette,  
et, à la nuit proche,  
une lanterne  
qui se pose sur la borne.

une barque dégoûtée de l'eau,  
un bœuf dégoûté de l'herbe,  
deux lapins dégoûtés de la peur,  
un poteau dégoûté de l'immobilité,  
une mouette dégoûtée des allées du jardin,  
une lanterne curieuse,

**assiègent**

**La**  
vieille  
godasse

**et attendent**

le miracle,  
le changement,  
la nouvelle existence  
promise.

AVIS,  
dit brusquement la godasse,  
AVIS,  
que celui qui veut changer  
qu'il se montre, qu'il se montre  
en entier et tel qu'il est,  
tel qu'il est qu'on le voit bien,  
tel qu'il est dans la lumière.  
Je compte un, deux, trois.  
A quatre mes amis le tour sera joué,  
que celui qui veut changer  
se montre, se montre.

La petite lanterne, sur sa borne,  
ne trace qu'un petit cercle  
dans la lumière, bien trop  
petit pour qu'ils s'y mettent tous,  
bien trop petit pour qu'un  
seul d'entre eux (sauf les  
lapins, mais ils sont trop  
peureux), puisse s'y montrer.

La godasse se dit qu'elle  
a trouvé à temps le truc, le  
mot, la fausse promesse pour se débarrasser  
car en fait elle a promis ce qu'elle a promis  
tout simplement pour avoir de la compagnie.  
Elle voulait bavarder, se plaindre ensemble  
des temps si durs, critiquer le vent, souhaiter la pluie.

## rrraouch

c'est la bagarre,  
la ruée,  
la grande bousculade.

La lanterne a peur,  
si peur,  
qu'elle se retrouve  
accrochée  
tout en haut du grand poteau

**Tous,**  
Ils sont tous  
dans le cercle de lumière.

La vieille godasse a valsé sur la route,  
De son talon au bout de la semelle  
elle couvre trois pavés.

Alors, elle dit :

— Chut... écoutez,  
ma semelle est une oreille  
qui s'est juste ici collée  
pour entendre  
ce qu'un pavé dit à l'autre.  
Chaque pavé a son voisin,  
Mon oreille est donc la voisine  
de tout ce qui se dit,  
se dit et se fait,  
aussi loin, aussi loin  
que les pavés vont loin.

Les autres sont immobiles,  
posés comme ils sont tombés.  
Immobile  
même le nez des deux lapins.

— J'entends ronfler les gens qui dorment,  
J'entends pousser l'herbe des fossés,  
J'entends souffler des machines,  
J'entends marcher un cheval fatigué.

**chut**

J'entends rracc, rracc, rracc,  
J'entends, je crois, la terre qui tourne,  
rracc,

rraac,

rraac,

rraac...

et puis tu lu tu tuttt, tu lu tu tuttt,  
une petite musique.

Si elle entend rracc, rracc, rracc, rracc,  
dit la barque à la brouette,  
c'est peut-être la terre qui tourne.  
J'ai déjà entendu le même bruit  
un jour que j'avais été jusqu'au bord de la mer,  
la terre devait tourner par saccades, l'eau  
était toute remuée,  
mais si elle entend « tu lu tu tuttt... »  
c'est la fête quelque part.

Les voilà prêts,  
le mât, la lanterne,  
le bœuf, les deux lapins,  
la barque, la brouette  
et la vieille godasse  
qui a compris la dernière,  
et les trois pavés qui, du coup,  
veulent en être.

La brouette le dit aux autres :  
— ce qu'elle entend, c'est la fête  
quelque part.

Les voilà prêts  
le beau manège  
mais ils ne sont pas encore arrivés  
(c'est le bœuf qui tire)

**C'est le bœuf qui tire,**  
ça lui donne sur le reste de la bande  
beaucoup d'autorité.

*es 3 pavés*  
*la brouette s'est mise dedans*  
*la barque*  
*est accrochée au*  
*la lanterne ici au*  
*le mât*  
*la vieille godasse là*  
*bœuf*

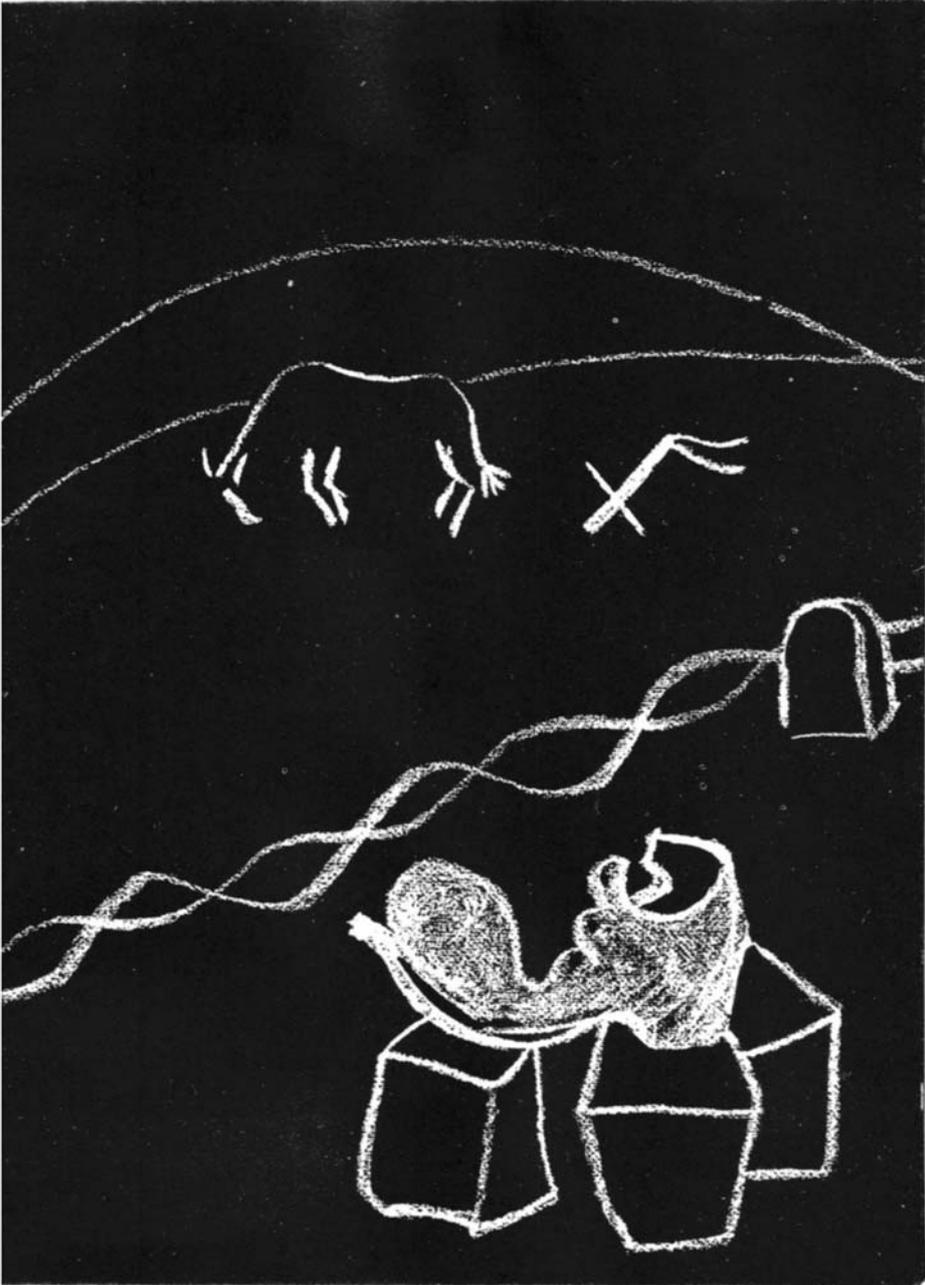
et la vieille godasse  
sans s'en rendre compte  
a repris ses habitudes.  
Elle s'est posée, bien à l'aise  
sur les trois pavés.

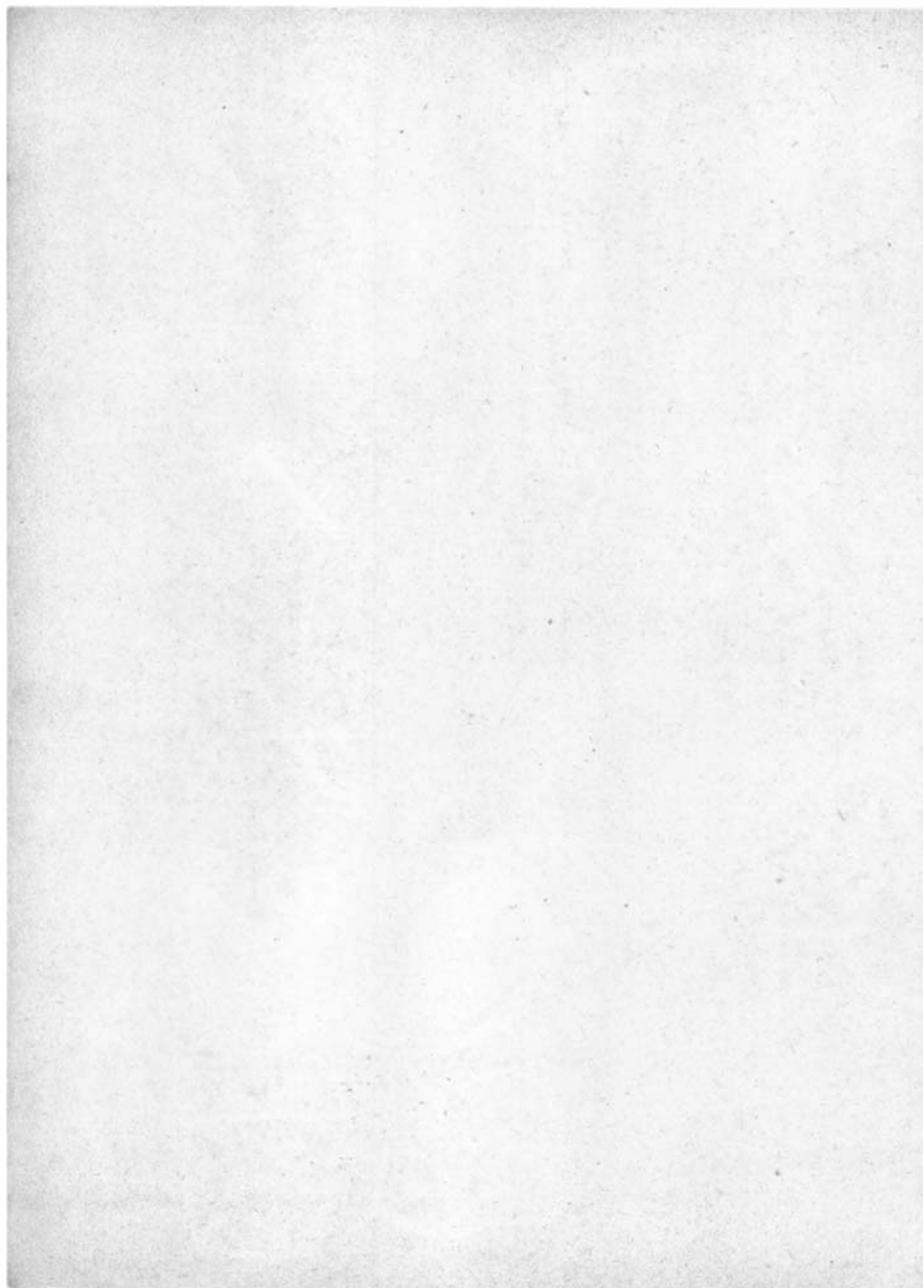
Elle dit :

— si toute ma vie,  
j'avais trouvé  
des pavés comme ceux-ci  
je serais, à l'âge que j'ai,  
moins fatiguée.

et le grand bric-à-brac  
avance lentement,  
quelquefois sur la route,  
quelquefois à travers champs,  
pour éviter les villages.

**C'est le bœuf qui tire.**







Il y a beaucoup de monde  
pour regarder le manège

y viennent, y grimpent,  
les garçons, les filles  
y tournent,

tournent

tournent

tournent

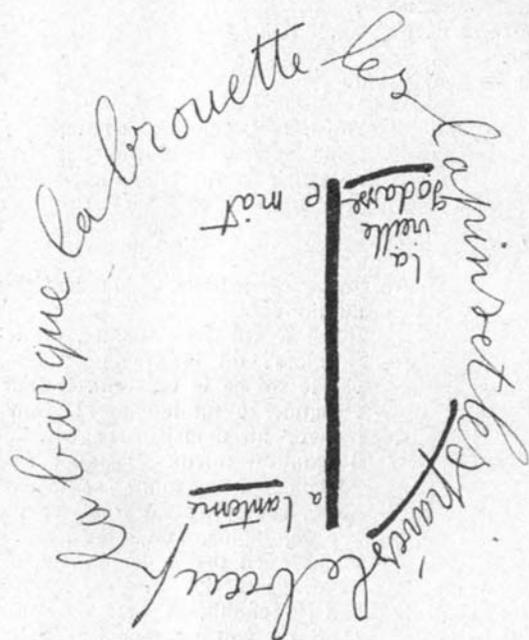
tournent

tournent

tournent

tournent

tournent



Une petite fille dit à la barque :

- Tu es grande, vieille et grise  
et tu tournes lentement.
- Je suis le bœuf, dit la barque.
- Mais non, tu n'es pas le bœuf puisque tu es barque.
- Non, je ne suis pas le bœuf, dit la barque.
- Alors, viens sur la rivière, dit la petite fille, on y sera  
bien tranquille et au moins tu seras sur l'eau.
- Sur l'eau, sur l'eau, dit la vieille barque.

Les voilà tous qui ont envie de  
retourner à leur métier,  
la mouette au jardin,  
la barque à la rivière,

les pavés avec leurs copains  
(car à trois ils ne sont rien, mais  
à cent mille ils sont une route),  
les lapins au bord du bois,  
le poteau veut rester mât  
(mais si possible mât de navire),  
la lanterne ne sait pas. Elle a  
beaucoup d'amitié pour le bœuf  
et elle rêve de rester accrochée à son  
cou ou à sa corne mais elle n'ose pas  
le dire.

Le bœuf rumine. Il a de grandes ambitions.  
Dans la nuit le grand bric-à-brac

s'en va  
comme il est venu,  
c'est le bœuf qui tire.

En route, chacun se lâche où il veut.

Au matin, voilà la lanterne  
accrochée au cou du bœuf

(sous son cou, comme une cloche  
et comme elle regrette de ne pas être une  
cloche... mais le bœuf ne la voit  
pas... elle a le même poids et se  
balance... mais elle ne tinte pas. Oui  
mais elle fait de la lumière. Elle a  
tort de se tracasser parce que cloche ou  
lanterne, le bœuf s'en fout pas mal. Il  
rumine. Il a de grandes ambitions).

*(elle y est arrivée  
sans s'en dire)*

Au matin, voilà la lanterne,  
le bœuf et la vieille godasse  
au bord d'une route, au  
bord d'un champ, d'un  
champ immense.

Le bœuf dit (et il parle gravement)

- Vieille godasse, quand tu as  
collé ton oreille, le soir de notre  
première rencontre, contre les pavés,  
les trois pavés, qu'as-tu entendu?
- J'ai entendu rraccc, rraccc, rraccc, rraccc,  
la terre qui tournait,  
et tu lu tu tuttt, tu lu tu tuttt,  
une petite musique.

— Et nous avons marché, dit le bœuf,  
vers la petite musique. Maintenant  
qu'il fait jour, colle ta semelle et  
écoute encore.

La vieille godasse  
colle sa semelle à trois pavés.

— Qu'entends-tu?  
— Rien, dit la vieille godasse.  
— C'est bien ce que je pensais, dit le bœuf. Il va  
 falloir que je m'y mette.

Dans le champ, il y a une charrue,  
le soc enfoncé en terre comme une  
ancre sans navire. Le bœuf s'y  
attelle. Il crie : Qu'entends-tu?  
et il se met à tirer.

*et tous les*  
*ils pensent*

à la vieille godasse  
qui gît, comme abandonnée,  
sur trois pavés, en bordure  
de route.

— J'entends : rrrraaâc... rrrac...  
rrrrraaâc...

Voilà la terre qui se remet à tourner...

— c'est le bœuf qui tire —

(de quoi ça avait l'air  
de ne faire tourner  
qu'un bric-à-brac de manège).

et la petite lanterne  
qui a tant d'amitié pour lui,  
pendue sous son cou,  
est toute contente qu'il soit si fort,  
mais elle dit :

— Quand même, quand même, ne te fatigue pas trop.

les cheminées

le coq

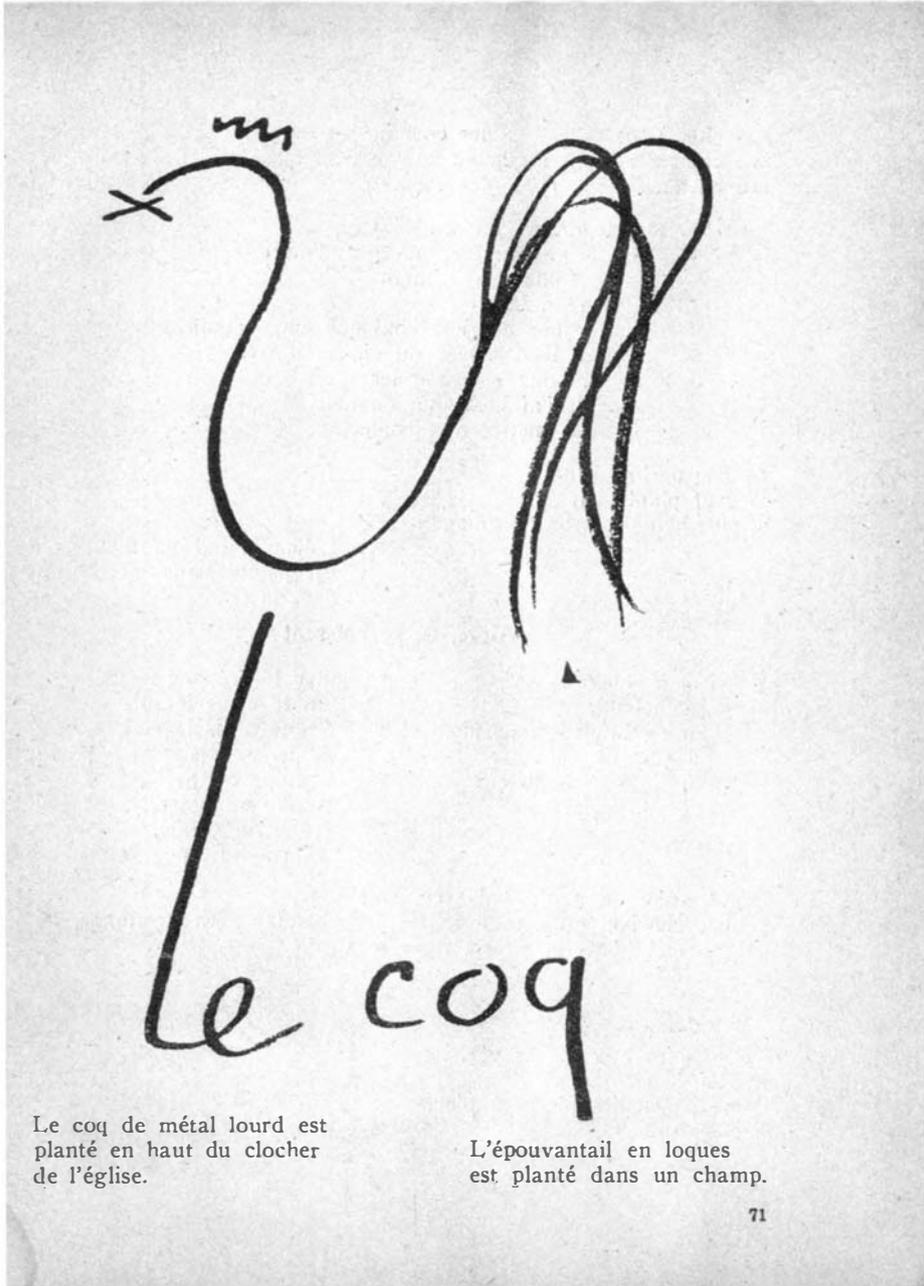
d'église

et l'épouvantail

Le coq d'église a été posé là-haut comme les rois  
l'étaient sur leur trône. Il doit être  
persuadé que tout lui obéit : le vent,  
les horloges, les bonnes vieilles, les  
allées et venues, les événements et les  
habitudes.

Les cheminées qui ont un petit boulot tranquille et  
coutumier aiment l'ordre et les vents  
réguliers.

L'épouvantail sous son allure un peu louche et ses  
gesticulations agressives, dissimule  
mal sa détresse d'être un moins  
que rien. Immobile comme il l'est,  
il pourrait lui arriver de faire de  
la métaphysique s'il n'avait la  
tête aussi vide que le ventre.



Les cheminées                    les cheminées  
Les cheminées font sagement leur travail quotidien, les cheminées  
Les cheminées                    les cheminées                    les cheminées

L'une dit à l'autre :

— Ma grand'mère, ma grand'mère  
ne fumait, ne fumait  
que du bois.

Au jour d'aujourd'hui que nous sommes  
faut bien fumer du charbon  
qui nous encrasse les intérieurs.

— Moi, j'ai beaucoup de mal  
à me mettre aux boulets.

Le coq de lourd métal  
se sent planté sur  
la plus haute maison du village.

L'épouvantail en loques  
est planté dans un champ  
dans la terre.

**Alors, ils se haïssent**

L'un dit à l'autre :

— Loqueteux,  
va-nu-pieds sans pieds,  
loqueteux  
loqueteux                    loqueteux

L'autre lui répond :

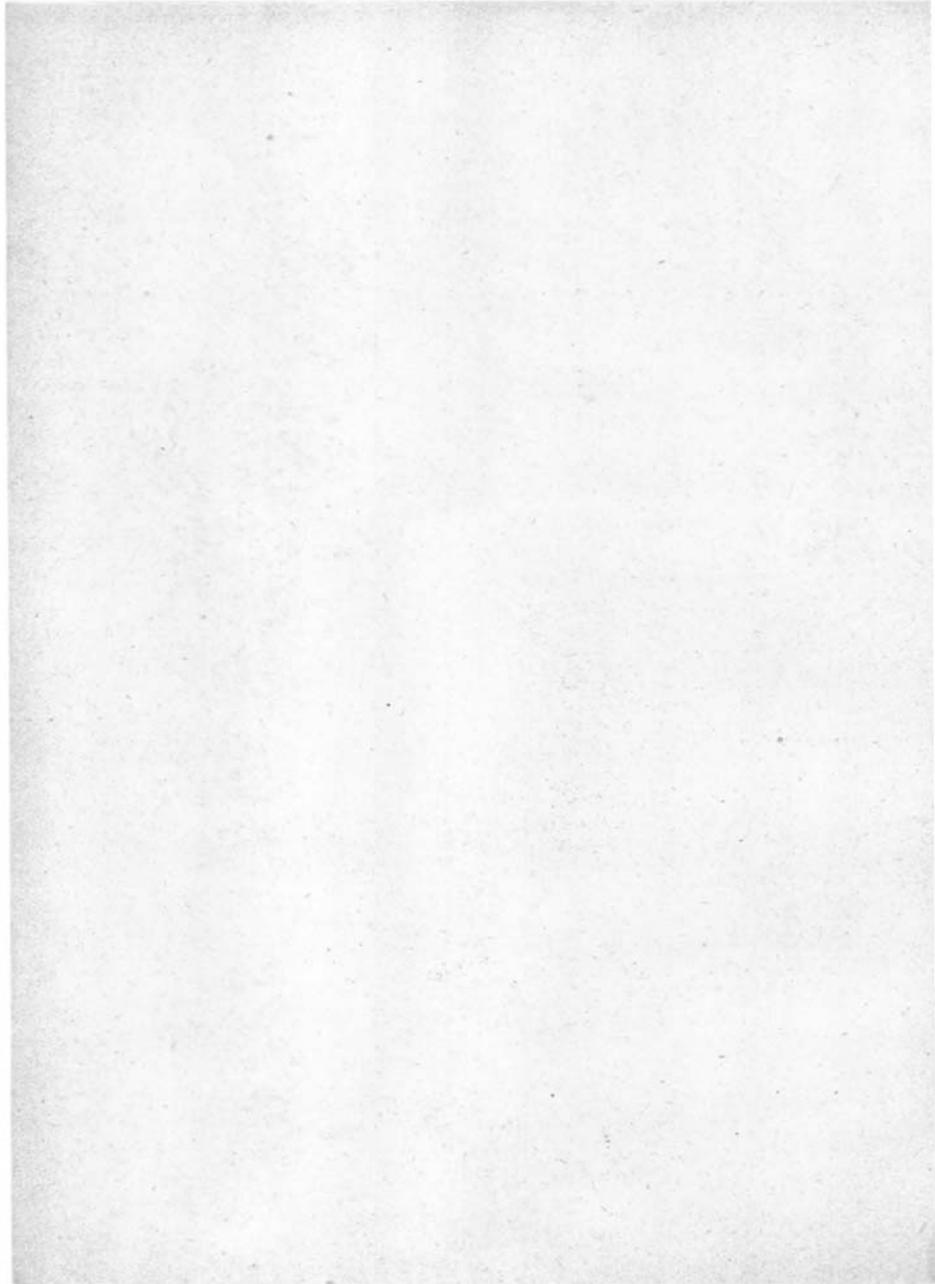
— Tu te crois le roi,  
Tu te crois le maître,  
Je ne connais pas une poule  
blanche ou grise,  
rousse ou noire,  
jeune ou vieille,  
qui te voudrait pour mari.

Fagot, coke ou paille, bois sec, bois vert,  
houlet, charbon gras, tout venant, les cheminées tirent toutes,  
— oh! hisse, la fumée dans le vent.

L'épouvantail,  
loque noire aux reflets verts,  
a décidé  
de se construire pierre à pierre  
une maison

*pierre à  
pierre à pierre  
pierre. pierre à  
à pierre pierre  
pierre pierre  
pierre pierre*





**agot, coke ou paille  
fument  
es cheminées.**

(mais que vaut, que peut valoir  
ce qui a été décidé  
par une loque noire mal posée  
sur un peu de vent?  
Quand il pleut ses reflets sont verts  
et quand il fait du soleil  
ils sont roux).

**Pourtant, pierre à pierre  
il va chercher sa maison  
pendant la nuit à la carrière**

Pendant la nuit car il est furtif et prudent  
et qu'il ne veut rien déranger. Tout le monde  
croit (est bien persuadé) qu'il ne bouge pas, alors  
il y va quand personne ne peut le voir.

**Il y va, pierre à pierre.**

La carrière a l'habitude. Elle a déjà donné  
toutes les pierres de toutes les maisons du  
village... Trois cents pierres de plus ou de  
moins... une à la fois... une par nuit.

**ça va faire trois cents nuits**

si l'épouvantail veut une maison de trois  
cents pierres... Presque un an de va-et-vient.

Le coq voit les pierres.

dit :

Le paysan qui t'a mis là  
a semé des navets,  
mais tu as si vilaine allure  
que les navets tournent en pierre.  
Tu es un vilain, un voyou,  
tu es un révolutionnaire.

A l'aube de chaque jour, à chaque  
aube nouvelle, à chacun des matins  
tout neufs, il y a une pierre de plus  
sur la terre du champ.

**Mais voilà qu'à l'aube  
du trentième jour  
l'épouvantail  
voit sortir de son chantier**

vif  
vif vif  
vif  
vif  
un petit lézard  
vif frais vivant

L'épouvantail lui dit :  
— Bonjour, mon ami.

**Mais le coq, le haut coq,**  
le coq perché  
**Il ne peut pas les voir**  
**des lézards.**

**a une peur terrible**  
sans trembler, devenir malade, avoir  
la queue qui se hérissé, la tige qui  
devient molle, l'œil qui se trouble,  
les oreilles qui bourdonnent, le bec  
qui s'entr'ouvre.

Le lézard est tout heureux  
qu'un monsieur lui ait dit :  
— Bonjour, mon ami.  
Il répond :  
— Bonjour, monsieur.  
L'épouvantail est tout content  
d'être pris pour un vrai homme.

**Il en attrape le vertige**  
(et pour un coq d'église, avoir le  
vertige, c'est pas marrant).  
**les rivières des boas qui se tordent.**  
**Les collines deviennent des précipices,**

Alors le coq de métal lourd  
qui n'a pas bougé depuis  
deux cent dix ans fait un  
effort énorme  
pour détourner un peu, un  
tout petit peu la tête,  
détourner la tête pour ne plus  
voir le lézard.

L'épouvantail répète, pour le plaisir :  
— Bonjour, mon ami.  
et le lézard lui répond :  
— Bonjour, monsieur.

si bien que lézard et épouvantail  
s'estiment beaucoup l'un l'autre et sont prêts à se rendre les plus  
grands services.

~~les cheminées  
pendant ce temps  
font sagement  
leur travail  
quotidien~~

L'épouvantail  
a fort bien vu  
que le coq  
avait la trouille.

Le coq a fait un effort énorme  
pour se détourner un tout petit peu,  
à peine  
à peine  
à peine

*Tout à coup*

une cheminée (une vieille, une  
sûre d'elle-même, toute grise, bien  
posée, une tout ce qu'il y a de plus  
sérieux, qui a déjà vu passer des  
escadrilles de bombardiers sans broncher,  
qui n'a jamais pris feu, qui n'a jamais  
craché sa suie sur les passants)  
cette cheminée-là

dit à sa voisine  
qui fumotte,  
fumaillonne,  
bien tranquille,

elle crie :

- **J'ai bougé.**
- Hein?
- **J'ai bougé.**
- Quoi?
- **J'ai bougé.**

*Ouest vent du Nord  
qu'importe  
pourvu que  
la soupe soit  
cuite  
Sud vent d'Est*

Vent d'ouest  
amène pluie,  
quand le feu couve  
peuvent naître  
d'un moment à l'autre  
huit petites flammes.

Depuis soixante-dix-sept ans que  
pierre à pierre on m'a posée sur ce toit,  
cette maison, je suis juste, juste, juste,

**tout juste**

en face de la pointe du bec du coq  
d'église qui nous domine et nous regarde.  
Je ne suis plus juste à ma place.

Et, de toutes ses forces

**elle se pousse,  
elle se pousse,**

pour se mettre juste en face  
de la pointe du bec du coq.

La maison s'étonne et demande :

— Y a-t-il tant de vent?

Pas de réponse.

— Hé, là-haut, où vas-tu?

— A ma place.

— Mais, nous y sommes...

— Pas du tout. Suis-moi, j'y vais.

— Tu deviens folle? Tu as fumé  
de l'herbe à chèvres?

L'épouvantail a dit au lézard :

— Mon ami, veux-tu m'aider?

— Si je peux, je ne demande pas mieux.

— Tu vas courir jusqu'au village.

— Oui, monsieur. Gare à ma queue.

— Grimper sur un toit, sur l'autre. Montrer  
ton nez, tes yeux, ton dos au  
coq, au coq qui est perché là-haut.  
Tu le vois.

— Bien sûr, monsieur. Nous, lézards, de  
père en fils, nous sommes les amis des  
pierres et nous grimpons sur un mur  
comme vous marcheriez sur la grand-  
route.

— Bon, bon... va... va...

il est trois

il est là

**le lézard va**

il est un **court**

le coq se tourne

s'agrippe **grimpe**

le coq se tourne **se faufile**

il est deux

il est ici

il est douze le coq se tourne



La panique les a pris,  
elles veulent  
absolument et avant tout  
être à leur place, garder leur  
place, leur place d'avant, leur  
place de toujours  
— juste dans la ligne de sa crête à sa queue  
— moi juste je le vois de plein profil.

**Elles tirent,**

elles tirent,  
et de toit en toit la bousculade gagne,  
les maisons ne peuvent pas,  
ne peuvent pas bouger

**et craquent.**

Aucune tempête, aucun cyclone  
n'a jamais fait craquer si fort  
poutres, portes et chevrons.

**Et craquent,**

car elles essaient de rester  
juste sous leur cheminée,  
qui veut aller se mettre  
juste sous l'œil, la queue ou  
l'aile du coq qui vire-volte.

Le lézard est à la fête.

Il croit que ce sont ses  
petites pattes qui chatouillent  
les maisons. Il en profite, il  
s'en donne. Il s'essouffle autant  
à rigoler qu'à grimper.

Seule, une petite cheminée  
qui n'a pas fumé depuis plus d'un mois  
semble indifférente au remue-ménage.

Elle dit à l'épouvantail :

- Ma maison est vide...
- Si on se mariait ?
- As-tu un métier ?
- Non. J'ai trente pierres.
- Qu'en ferons-nous ? J'aimerais mieux  
deux ou trois bons fagots de bois sec.
- Alors la nuit prochaine, au lieu d'aller  
à la carrière, j'irai au bois.

Le coq, à force de vire-volter,  
est tombé.

L'épouvantail

A la nuit noire est parti au bois.  
Mais noir dans le noir  
et Bois dans le bois,  
l'épouvantail s'est perdu  
et ne s'est pas retrouvé.

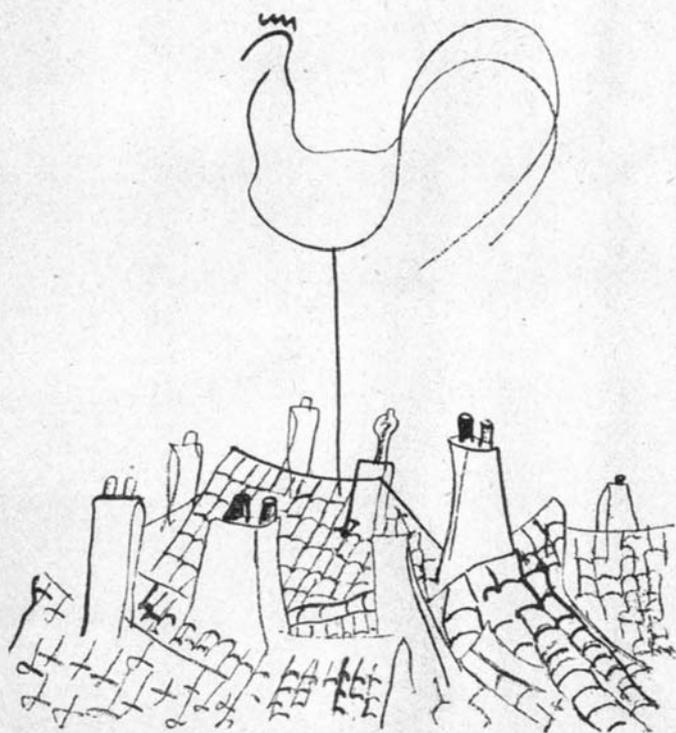
Epouvantail parti,  
Coq tombé,  
Les gens se sont dit  
qu'il avait dû faire  
un fameux coup de vent.

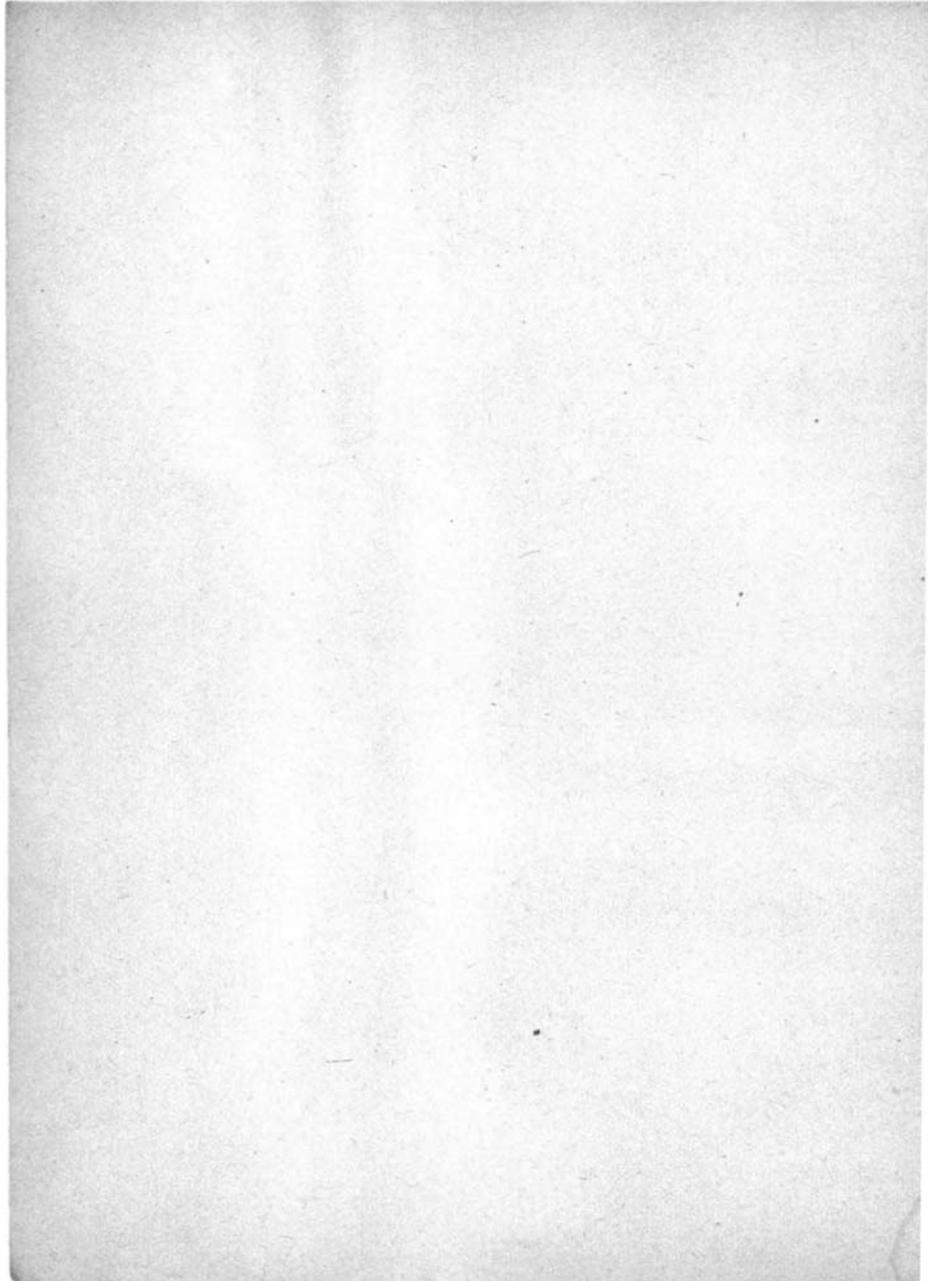
Et les cheminées ?

Elles fument.  
Et la petite qui n'a pas bougé ?  
Elle va fumer,  
elle va fumer  
(il paraît que depuis hier  
la maison est habitée).

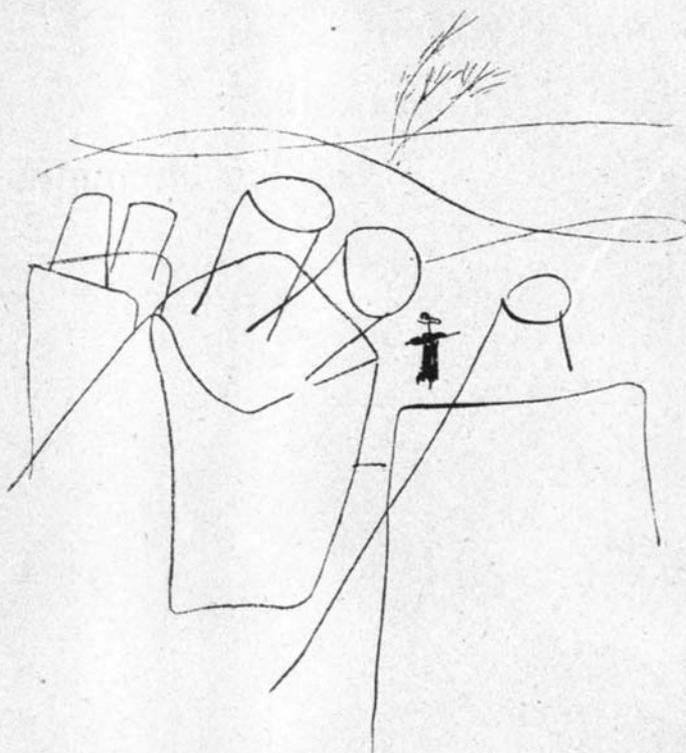
Et le lézard?  
de toit en toit il a grimpé  
sur le clocher, puis sur  
la tige abandonnée.

Il y est encore (mais il est si petit que personne ne le voit).  
Il attend, paraît-il, que d'im.menses  
plumes lui poussent  
à la queue.





le coq d'église  
l'épouvantail  
et les cheminées



Les cheminées, tous les matins,  
se battent à qui fumera la première.

Celle qui fumera la première  
trente matins d'un mois d'avril  
sera, dit-on, la préférée  
du coq, du coq de l'église.

Le coq, raide, regarde et surveille.

Les cheminées sont acharnées.  
— Qui sera la préférée  
du coq, du coq de l'église?

82

Pour les autres ne resteront  
que les chats, que les chats de nochère.

Le coq a la queue si lourde  
qu'il est obligé de regarder haut.

Zoë la petite cheminée de briques rouges  
a fumé la première hier, avant-hier,  
avant-avant-hier. La vieille  
qui allume le feu dès l'aube, bougonne  
et ronchonne, ne mange que des purées,  
boit du tilleul et dort sous un gros  
édredon rouge, vit toute seule et a  
besoin d'un feu qui roule et vit et  
chante pour lui tenir compagnie.

L'épouvantail, lui, dans son champ,  
est persuadé qu'il est le maître du vent.

Qui sera l'amie du coq,  
la choisie, la regardée,  
la remarquée, la préférée,  
la toute seule pour laquelle  
il choisira les meilleurs vents?

Vent d'est, brume claire,  
au matin du dixième jour,  
Zoë gagne.  
Encore vingt jours.

L'épouvantail, maître du vent?  
Toutes les cheminées le croient.  
Il fait gestes, petits signes, simagrées.  
Il marmonne sous son chapeau.

Il dit :  
— Un jour se lèvera le grand vent,  
le grand vent dominant,  
le grand vent régulier,  
le grand vent quotidien.  
Peut-être demain?

Le lendemain, rien ne vient.

Alors l'épouvantail dit :  
— Il viendra quand je lui ferai signe  
de mes bras.  
Les cheminées le croient.



Encore dix jours.  
Zoë gagne.  
au matin du vingtième jour.  
Vent d'ouest, ciel gris, ondées,

Les cheminées le croient ?  
Le croient un peu, le croient à peine,  
mais puisqu'il est là,  
presque toutes et surtout les plus  
anciennes  
ont recours à lui.

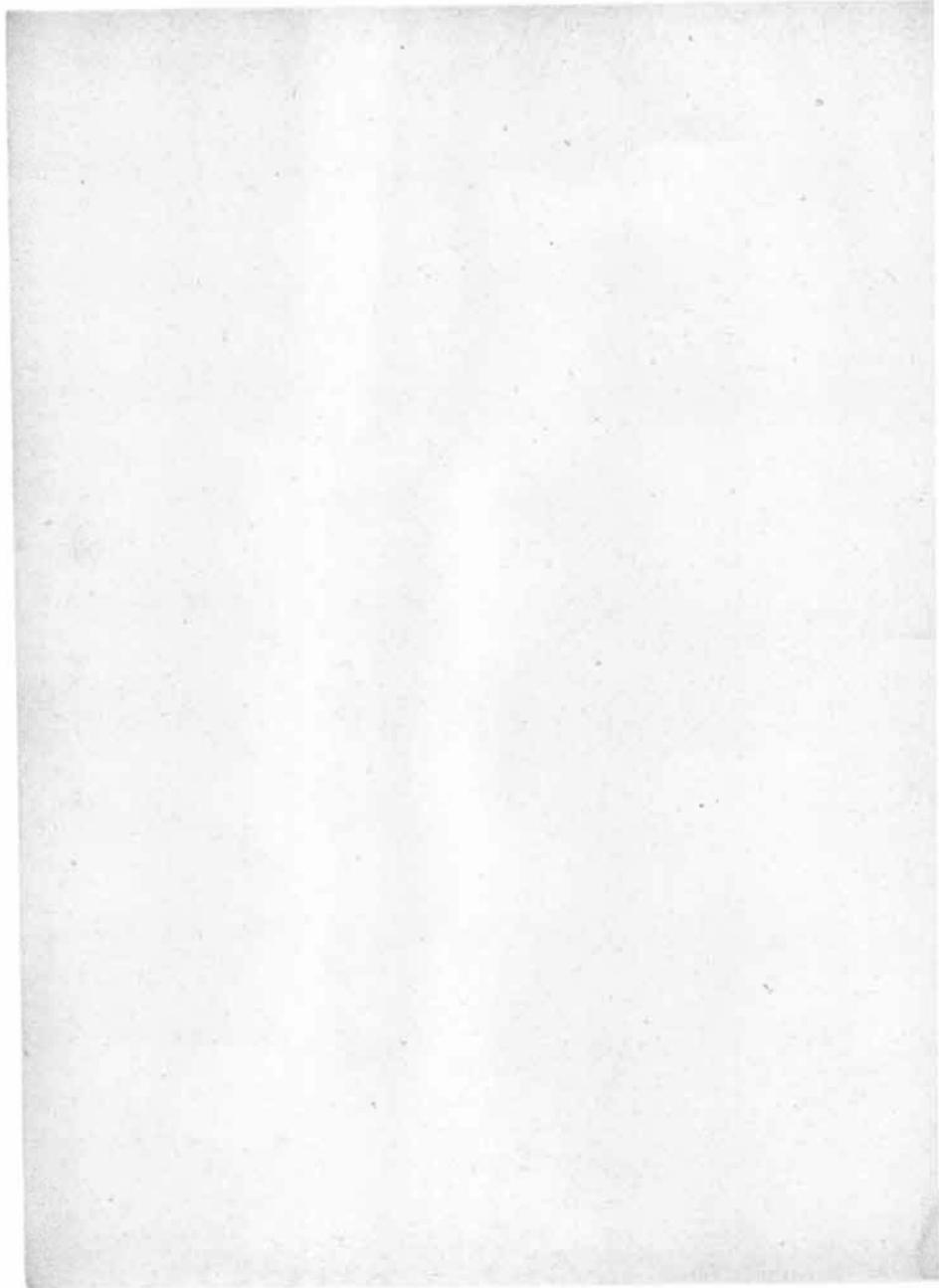
Elles disent à l'épouvantail :  
— Le coq d'église ne doit pas avoir  
de préférée, de regardée, de  
remarquée, de seule choisie.  
Il ne doit pas se marier. A-t-on  
jamais vu une église avec  
une cheminée ?  
Epouvantail, il faut faire respecter  
les habitudes.

A la nuit, l'épouvantail  
arrive chez la vieille qui s'éclaire au  
pétrole, qui n'y voit plus guère.

Il lui dit : — bonsoir.  
Elle répond : — asseyez-vous,  
prenez-vous du café, du vin, de la bière ?  
Moi, je ne bois que du tilleul.

— Vous avez, à ce que je vois, dit l'épouvantail  
qui reste debout, vous avez à ce que je  
vois, un fort bel édredon rouge.  
— Et vous, un beau chapeau noir.  
— Vous devez avoir bien chaud, couchée  
là-dessous ?  
— Bien chaud, il le faut, pour un vieux  
corps comme le mien.





— Oui. Oui. Je suis l'inspecteur-contrôleur-général des vents réguliers, bourrasques, cyclones et brises, et je viens vous signaler que vous allez devoir choisir entre votre édredon rouge et votre petite flambée du matin. Votre cheminée tire à merveille et use du vent pour rien.

— Ma petite flambée du matin ou mon bel édredon rouge?

— Les ordres sont formels.

C'est l'une ou c'est l'autre à partir de demain matin. Je vous signale encore que chacun me craint. C'est moi qui fais peur aux dragons chinois, aux aigles, vautours, picuvres et léopards.

— Vous faites peur à tout ça?

— Avez-vous déjà vu, dans les limites de la commune, un de ces animaux-là?

— Jamais, dit la vieille, et elle boit un petit coup de tilleul.

— Grâce à qui? Grâce à moi.

— Bon, dit la vieille, et bien il faut croire que je ne suis ni un aigle-vautour, ni un dragon-léopard, ni une picuvre chinoise, car un voyou comme toi ne me fait pas peur du tout.

Elle prend la bouteille de vin qu'elle avait en grande politesse posée sur la table et la casse sur la tête de l'épouvantail, et puis elle prend sa hachette et fait de l'individu un petit tas de boi cassé,

A l'aube tout prêt pour le lendemain (vent du sud-sud-est, matin, le soleil chauffera tôt), Zoë fume la première, mais fume quoi? fume des loques, fumée âcre qui prend le coq aux yeux, au bec, à la gorge.

Le coq tousse, éternue, crache,  
tousse encore,  
se casse à la tige,  
tombe droit dans l'abreuvoir.

Et contrairement à ce qu'on pourrait croire,  
sans coq qui les surveille,  
sans épouvantail menaçant,  
les cheminées jeunes ou vieilles  
se débrouillent fort bien elles-mêmes avec  
le vent.

On prétend même que Zoë  
(faute de coq pour la regarder)  
est copine comme tout avec le bel édredon rouge.

Elle a dit :

— Chacun son tour. Toi, la nuit et moi le jour,  
et notre vieille à cent dix ans  
aura toujours vive paupière.

les cheminées  
le coq d'église et l'épouvantail

Le coq d'église  
a sous ses pattes  
(et sous ses ordres)

un ding  
un daingue  
un dongg

ding est timide      daingue n'a pas tout      dongg est grave  
grave et barbu.

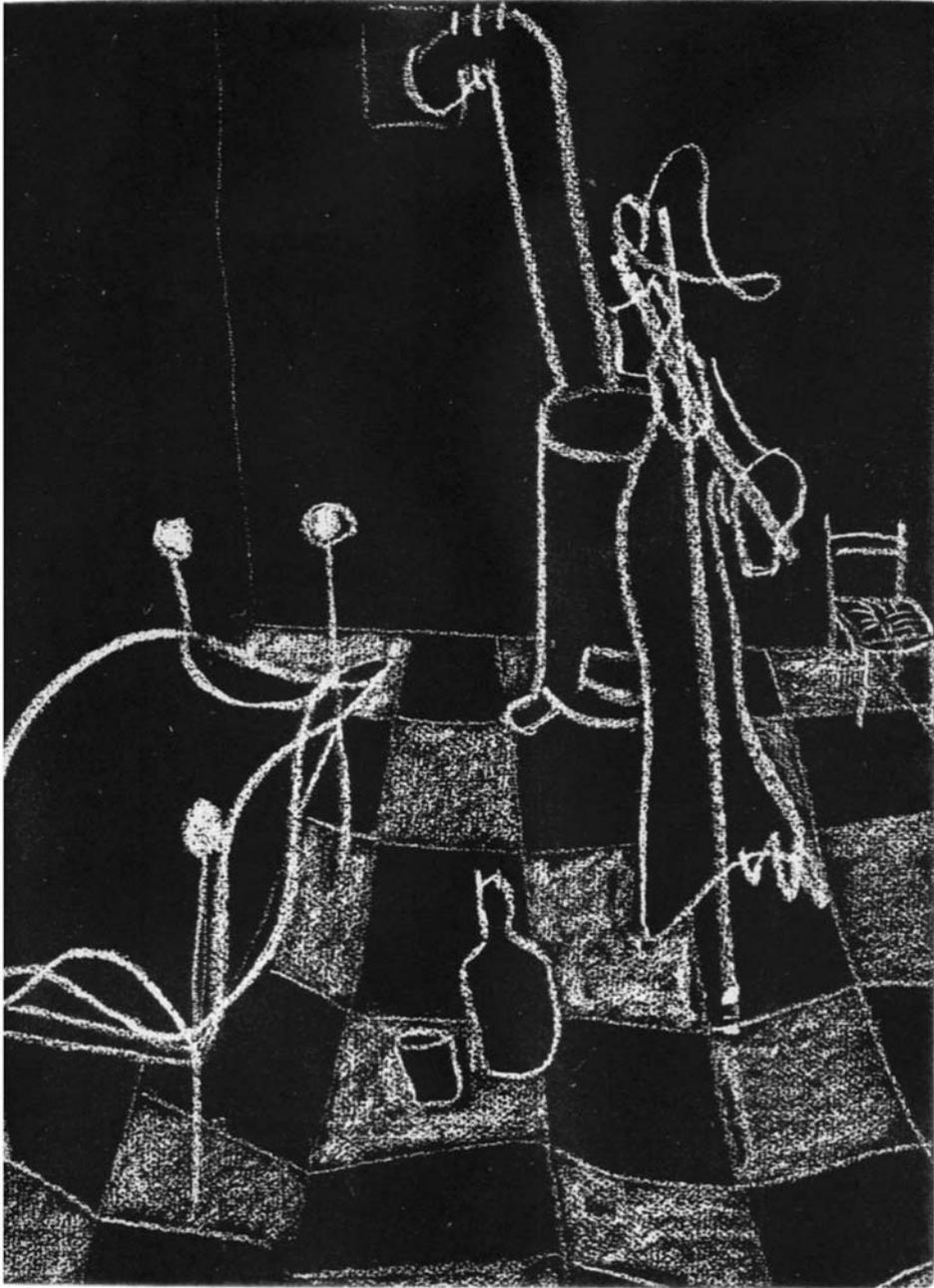
Le coq voit l'épouvantail  
debout dans les champs.  
Il dit :

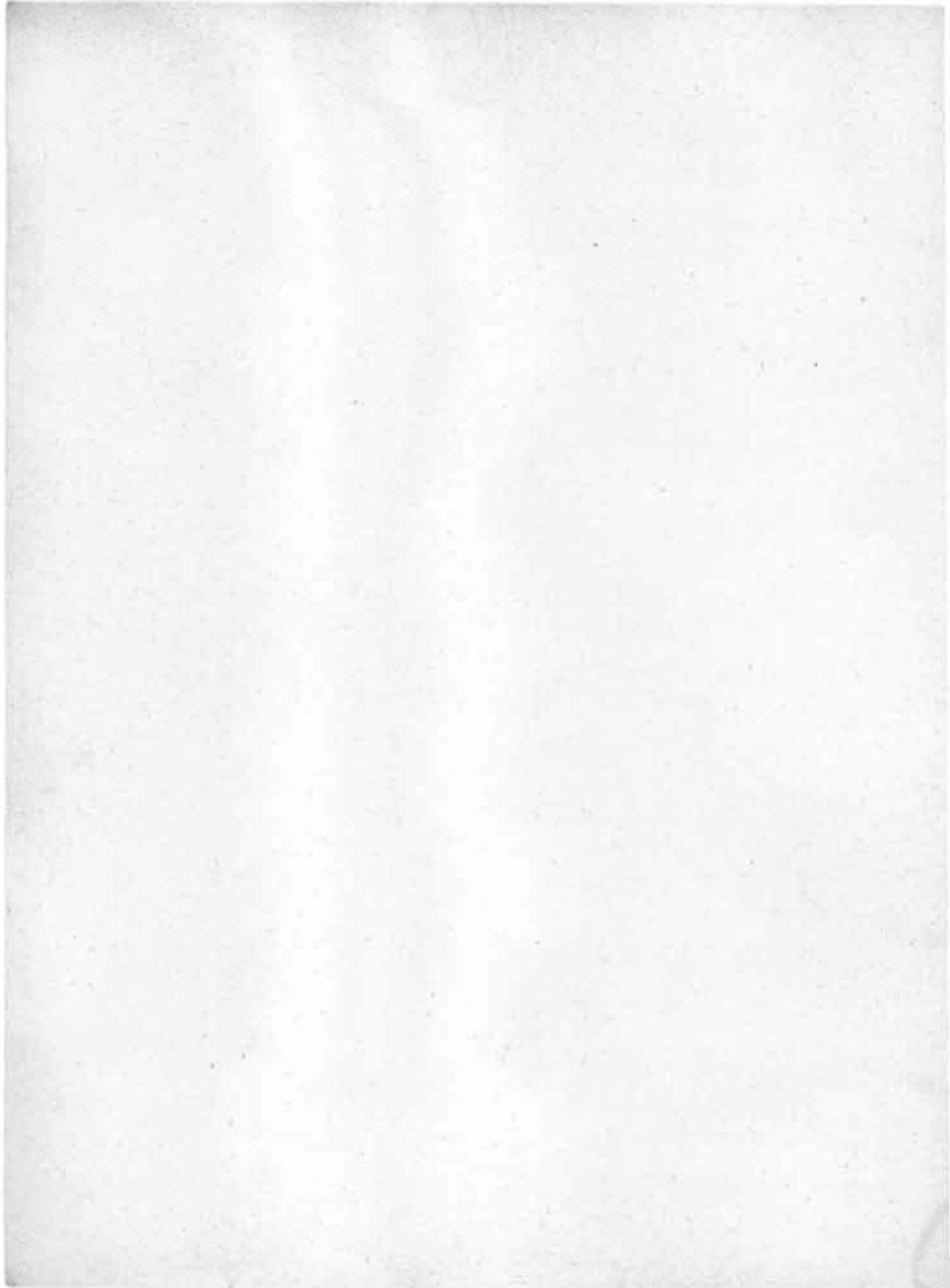
— Qui est celui-là, debout dans les champs  
et qui a l'air de ne rien faire?  
Il envoie ding.

Ding fait trois fois le tour  
de l'épouvantail et revient  
essoufflé :

— D'ici, on le dirait noir,  
de près il est vert.

Le coq envoie daingue.





Daingue va tout droit  
et revient de même :

— D'ici c'est un homme,  
et de près c'est un arbre.

Le coq envoie dongg,  
lourd, grave et barbu.

Dongg demande à l'épouvantail :

— D'où viens-tu?  
— Je ne viens pas.  
— Où vas-tu?  
— Je ne vais pas.  
— Que fais-tu?  
— Ni plus, ni moins que celui qui t'envoie.

*daingue* ?  
Y a t'il à table  
une assiette en plus  
chez vous ?  
*ding* ?  
*daingue* ?  
Y a t'il ici  
une tarte au four ?  
**DONGG**  
*ding* ?  
Avez vous  
a. t. on mis  
un matelas par terre ?  
**DONGG**  
a t'on embauché  
ici  
nouvel ouvrier ?  
*ding* ?

Dongg. revient et dit :

— C'est un malotru.  
Le coq envoie ding, daingue, dongg  
questionner toutes les cheminées.

**aucune** cheminée **aucune**  
ne sait rien.

Alors le coq dit :  
— Si ce malotru  
n'a ni assiette,  
ni chaise,  
ni lit,  
ne fait rien, ne mange ni ne dort,  
c'est qu'il est mort.  
Dongg, je vous prie, sonnez son enterrement.

Dongg fort gravement  
va chercher l'épouvantail  
pour le conduire au cimetière.

Mais (coup de chance ou coup de vent ?  
l'épouvantail remue.

Dongg revient et dit au coq :  
— Il bouge encore.  
Alors le coq envoie daingue  
et lui dit :

— Daingue, mon ami, faites-le danser,  
qu'il souffle, souffle et s'essouffle,  
crache son cœur...

Daingue y va,  
l'épouvantail danse, danse, danse.

Alors une petite cheminée  
dit au coq :  
— Cet étranger  
qui souffle et s'essouffle  
à ne rien faire,  
s'il venait scier mon bois  
et gratter l'allumette  
chez moi,  
scrait le bienvenu.

Le coq n'a rien à dire  
car qui fait fumer cheminée  
a le droit d'être, d'aller, venir  
dans le village.  
A contre-cœur, il envoie ding.

Ding dit à l'épouvantail :  
— Tu as de la chance, étranger,  
une petite cheminée  
toute blanche, toute droite,  
te demande à son foyer.

L'épouvantail y va.

Dans la cuisine il reste planté  
les bras en croix,  
le chapeau sur la tête.  
Les tabourets disent entre eux :  
— Quel drôle de bonhomme  
elle a choisi là...

Bon.  
La petite cheminée  
comprend trop tard qu'elle s'est trompée.  
Mais elle est têtue. Toute la nuit  
elle dit à l'épouvantail :  
— Demain matin,  
je veux fumer la première.  
— Tu fumeras, dit l'épouvantail.  
— Casse du bois.  
— Je ne peux pas.  
— Va chercher le charbon.  
— Je ne peux pas.  
— Mais alors, tu ne sais rien faire? Assieds-toi.  
— Je ne peux pas.

**le coq attend  
son heure.**

L'aube vient.  
La pleine lumière.

Tout planté droit dans la cuisine  
comme à son arrivée, l'épouvantail  
raconte sa vie.  
— Quand on m'a planté en pleine terre  
entre jardins et forêt,  
je me suis pris pour un pommier.  
Au mois d'avril, ni fleur, ni feuille.  
Alors j'attends qu'au bout du bras  
un outil me pousse pour savoir quel  
est mon métier.

Sur les toits voisins  
les cheminées cancanent :  
— La petite blanche  
a mal choisi son habitant.  
Il est dix heures et  
rien ne fume.  
Il n'a pas encore bu son  
café du matin?

Je me retrouve ici, planté sur un  
carrelage, entre table et tabouret.  
Mais si à midi sonné je n'ai ni enfant,  
ni femme, j'irai me poser ailleurs.

La petite cheminée tient  
tête :  
— Il boit du vin.  
— Il ne prépare pas sa  
soupe ?  
— D'où il vient on mange  
froid. Du pain, du jambon,  
des tomates.

Le coq attend son heure.

les cheminées

l'épouvantail  
et le coq d'église

Le coq d'église sur son clocher  
sait tout ce qui se passe dans le village,  
qui boit du lait chaud, du lait  
froid, mange six tartines, tire la queue  
du chat, oublie la vaisselle dans l'évier,  
lit le journal en pleine matinée, change  
de chaussettes sans se laver les pieds, boit  
du vin et du café, laisse brûler la soupe,  
prend cent francs pour faire les courses et ne rend  
pas la monnaie, se met à la fable de la cuisine  
pour faire ses problèmes et joue avec les mouches,  
prend les dessins de la toile cirée pour les vagues  
d'un océan et la salière pour un cargo, crache  
sur la plaque de la cuisinière que ça fait un vrai  
bruit de guerre.

Le coq est au courant.  
Ce qui passe dans la rue,  
il le voit,  
et ce qui se passe dans les maisons  
les cheminées lui racontent.

(c'est pourquoi les enfants préfèrent  
jouer dans les greniers et les  
caves et les maisons en  
construction et les bois et les  
remparts où il n'y a pas de  
cheminée bavarde).

Ce matin le coq attend l'aube  
impatiemment. Dès qu'il  
fait jour clair il demande :  
— Qui est passé dans les rues  
à minuit passé ?

Les cheminées, sur leur toit, se regardent l'une l'autre,  
réfléchissent, réfléchissent longuement pendant que  
les feux s'allument.

Aucune                    Aucune                    Aucune  
Aucune                    Aucune                    Aucune  
Aucune                    Aucune                    Aucune  
cheminée ne peut répondre. Tout dormait  
Aucune

Aucune  
Aucune

dans les maisons, même le chat, les souris, les araignées, les  
puces du chien, les rhumatismes du grand-père.  
Tout dormait dans son lit, dans sa caisse, dans  
son coin sauf le balancier de l'horloge. Mais  
celui-là bat son va-et-vient sans ouvrir les portes  
et arrive au bout des heures, des journées, des semaines,  
des mois et des années sans bouger de sa boîte.  
Donc les cheminées peuvent dire, l'une après l'autre et  
sans mentir :

— Rien n'a bougé.

Le coq trépigne,  
et « clacc » il lâche une demie  
qui rebondit de toit en toit,  
tape aux carreaux, va jusqu'au bois,  
tombe dans l'oreille du garde-chasse  
qui est sourd.

— J'ai vu passer, j'ai vu passer  
le long des murs, le long des portes,  
le long des volets fermés,  
quelque chose ou plutôt quelqu'un,  
qui?

venant de chez qui?

allant chez qui?

Je suis coq d'église et je veux savoir  
où vont ceux qui vont  
et d'où viennent ceux qui viennent.

Les cheminées maintenant fument  
(toutes, sauf une).

Le coq trépigne  
et « clacc », il lâche  
une autre demie qui s'éparpille.

Les vieilles, dans les maisons, dressent l'oreille.

Celui qui est passé dans les rues à minuit  
passé c'est l'épouvantail du champ  
de navets qui n'a ni maison, ni feu,  
ni fenêtre, ni jardin, ni établi, ni paille  
dans son grenier et n'a rien d'autre

Le compte y était  
sans plus et sans moins  
dans chaque maison,  
et les cheminées ne  
sont pas en faute.

à faire qu'à attendre la nuit pour venir  
rôder dans le village à la  
recherche d'une compagnie, d'un frère  
ou d'une sœur, d'un copain, d'un  
chien sans maître.

Toute la journée, immobile dans son  
champ, il voit, il regarde, il contemple  
une petite cheminée grise qui ne  
fume guère, qui ne fume pas.

Toute la nuit, il l'a cherchée, s'est perdu,  
s'est retrouvé.

La voilà. Il lui dit :

— Te voilà, te voilà, cheminée grise  
qui ne fume pas. Je te vois de mon champ.

— Je te vois de mon toit. Toute la journée  
à ne rien faire.

— Je danse un peu quand il y a du vent.

— Je fumerais si la vieille allumait son feu. Mais  
elle est trop vieille pour aller au bois et son fils  
est au loin, au loin, au régiment dans la  
marine.

Au matin clair l'épouvantail  
est dans son champ.

Le coq d'église inspecte ses toits.

Il dit :

— J'en vois une qui ne fume pas  
et il se tourne, dédaigneux, sur sa tige.

La tige grince. Il regarde les champs.

Il dit :

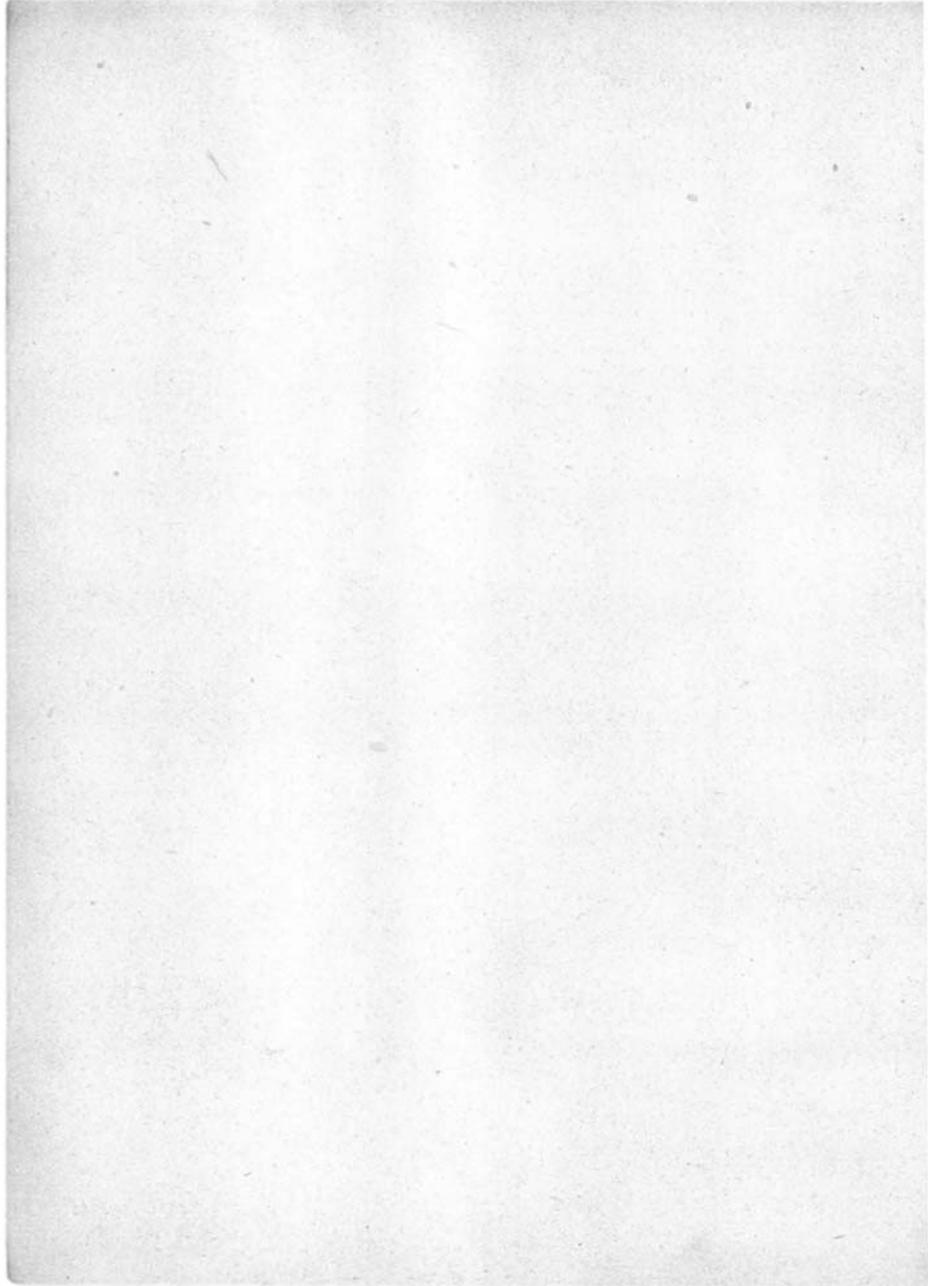
— J'en vois qui ne font rien.

L'épouvantail répond :

— Avec toi, ça fait deux.

Le coq trépigne  
et déclenche les dix coups de  
dix heures qui attendaient,  
derrière le grand cadran blanc,  
que le moment soit venu.  
Les vieilles dans les maisons regardent les  
cadrans des horloges, pendules et réveils  
et rouspètent, et ronchonnent, et bougonnent :





— Fainéants, fainéants,  
et elles avancent les aiguilles.

L'épouvantail  
et la petite cheminée  
se regardent  
sans rien dire,  
à longueur de journée.  
L'épouvantail cligne du bras.  
La cheminée regrette  
de n'avoir même pas  
un petit soupir gris bleuté  
à envoyer dans le ciel.

L'épouvantail cligne du bras.

Le coq le houspille :

— Quoi? quoi? que veux-tu dire?  
Tu me menaces?

Il trépigne sur sa tige  
et onze heures qui ne devaient sonner  
que dans un bon moment s'échappent  
du clocher.

Les vieilles regardent les cadrans  
des horloges, réveils et pendules  
et recommencent leurs reproches,  
remontrances et ronchonnements,  
et elles avancent les aiguilles.

L'épouvantail dit :

— Je viendrai la nuit prochaine.

Mais à force de secouer, de pousser,  
de forcer les aiguilles, les  
vieilles ont fini par faire tourner le temps.

**voilà l'orage**

qui font trembler les feuilles  
coups de vent  
au ras de l'herbe  
qui réveillent les barques  
on dirait qu'un gros animal caché où?  
flaire avant de poser ses pattes

*grondements*

Eclairs  
 (on voit le bois) et des coups de vent  
 on entend que l'un d'entre eux prend  
 par derrière (on voit les collines)  
 Eclairs  
 Craquements  
 la foudre tombe sur le bois  
 on voit le ventre des nuages  
 Eclairs  
 la foudre tombe sur le bois  
 dans la pluie maintenant la pluie  
 éclair  
 la foudre tombe la merle qui brûle  
 le volat pique en haut d'une meule

Et dans la lueur des flammes,  
 le coq voit l'épouvantail terrifié,  
 prêt à brûler, prêt à brûler.  
 Le coq gigote de plaisir, secoue  
 sa tige et le clocher... voilà  
 que tinte le tocsin.

L'épouvantail se penche au-dessus  
 du brasier, se penche de plus en  
 plus pour en finir plus vite.  
 Le gouffre rouge va l'engloutir.

Et puis non. L'air chaud  
 l'arrache, l'enlève, l'emporte  
 comme un cerf-volant.  
 A bonne hauteur, il est pris dans le vent.  
 Il était temps. Le bas de son manteau  
 est tout ourlé de flammèches... Les vieilles  
 diront pendant des semaines et des mois  
 que le vent du dernier orage portait  
 un immense corbeau noir aux ailes  
 bordées de rouge.

**L'épouvantail bourlingue** de toit en toit.  
Les cheminées apeurées disent :

— Qui passe? qui passe?

Il va s'abattre contre un mur.

Un mur pas très haut qui porte un toit  
de vieilles tuiles et, sur ce toit, la petite  
cheminée grise qui chuchote :

- C'est toi, épouvantail, qui maintenant vole,  
vole et virevolte, et plane, et saute sur les toits?
- C'est moi. Mais maintenant je suis en tas,  
en bas du mur, en pleine boue. Je suis cassé,  
dénoué, disloqué, arraché, trempé. Trente  
chenilles rouges ont rongé mon manteau.
- Attends. J'ai une bonne, si bonne nouvelle  
à t'annoncer. Le fils de la vieille a fini son  
temps. Il revient. Il va revenir. Par où  
es-tu brulé : par le haut ou par le bas?
- Par le bas, presque à moitié.
- Alors, tu es encore bon pour qu'on fasse de toi  
une canadienne? Le fils qui revient du  
régiment n'est pas très grand mais se  
tient droit, sait lire, écrire et réfléchir,  
se servir des faits de la veille pour prévoir  
ceux du lendemain. Il paraît que,  
s'il le veut, il sera maire.
- Est-on sûr qu'il sera élu?
- S'il se présente assez proprement...
- Alors je veux bien, dit l'épouvantail,  
qu'on me coupe et qu'on me taille.

A l'aube, la vieille est sur le pas  
de sa porte. Elle ramasse l'épouvantail,  
le colle au mur, plisse les yeux, remue  
les lèvres :

— Question d'adresse et de courage.  
Je vais me faire un peu de café.

Elle rentre dans sa maison  
la grande loque noire inerte.  
A coups de talons elle casse  
la croix de bois. Elle allume  
son feu.

La petite cheminée grise  
fume.

Elle dit :

— Tu es chaud. Tu es doux. Tu es bleu.

Mais le coq est aux aguets de ce que fument  
les cheminées.

Il se rengorge et dit à la petite cheminée grise :

— Tu fumes, ce matin? C'est fort bien.

D'avoir le cœur gros n'empêche pas d'avoir franc  
caractère :

— Depuis le temps que tu regardes fumer, fumer les  
cheminées, tu n'as pas appris à lire ce qu'elles  
écrivent dans le ciel?

— Lire? dit le coq.

— Lire, dit la cheminée. Par exemple, ce matin, je  
parle de toi aux nuages.

— Tu parles de moi?

— Je leur dis que tu es le roi des andouilles.

Pendant ce temps la vieille, sur la  
table de la cuisine, coupe et assemble  
les morceaux encore bons.